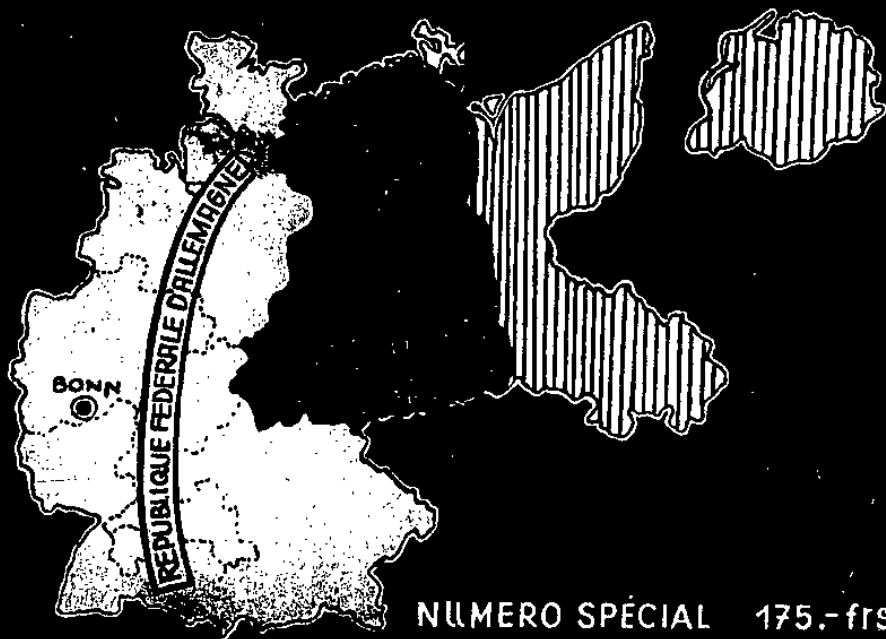


DOCUMENTS

1949

Revue mensuelle des questions allemandes

ALLEMAGNE BICEPHALE



NUMERO SPECIAL 175.- frs.

TABLE DES MATIERES

1949 (9-10)

L'Allemagne bicéphale, par Jehan d'ALLIGNY 817

ALLEMAGNE OCCIDENTALE

Les Etats de la République Fédérale	821
La Loi Fondamentale de la République Fédérale d'Allemagne	822
De Weimar à Bonn, par René WINTZEN	829
Les partis allemands, par le Dr DREYER	832
Quelques figures du Gouvernement Fédéral	838
L'opposition socialiste	841
Le Parlement délibère	843
La Charte de la Haute Commission alliée en Allemagne	874
Le Statut d'occupation	856

ALLEMAGNE ORIENTALE

La République Populaire allemande	860
Les partis en zone soviétique, par Antoine WISS-VERDIER	863
Le film des événements	868
Le Cabinet de la République Populaire allemande	875
Hymne national de la République Populaire allemande	883
Entre l'Est et l'Ouest, par J. J. BAUMGARTNER	884
L'"amour malheureux" des Juifs allemands, par Elias HURWICZ	890

ART ET LITTÉRATURE

Le Groupe 47, par Antoine WISS-VERDIER	896
L'angoisse finit demain, par Franz Joseph SCHNEIDER	899
Rudolf Schröder, par R. W.	907
Vers un renouveau du cinéma allemand, par R. W.	909
Premier film allemand d'inspiration chrétienne	913
Aiméz-vous le jazz?	914

CHRONIQUES ET REPORTAGES

Officiers, ouvriers et paysans, par Hans-Werner RICHTER	915
Souvenirs de Russie	923
Les Journées Catholiques	930
La jeunesse allemande se regroupe	932
SUR LE VIF, par F. de SIVERS et W.-V.	933
A TRAVERS LA PRESSE ALLEMANDE	946
RENCONTRES	951
BIBLIOGRAPHIE	959

ALLEMAGNE BICEPHALE

On imagine volontiers la rencontre "aux Enfers" des mânes de Bismarck et de Hitler, du premier et du dernier Chancelier du Reich unifié. Sans doute, le "Führer" du Troisième Reich oppose-t-il ses dénégations véhémentes "Je n'ai pas voulu cela", aux reproches amers du Chancelier de fer.

Il n'est que trop certain que la catastrophe mondiale a été provoquée par la politique insensée du Reich hitlérien. A juste titre, l'Allemagne est en droit d'imputer à la folie du mouvement national-socialiste la dislocation présente de son unité. Cependant, la naissance de l'Allemagne bicéphale est la conséquence logique de la diplomatie des Grands. Elle est née de leur opposition.

On n'a pas suffisamment souligné l'importance historique de la rencontre des deux drapeaux qui, par un beau matin de mai 1945, se sont trouvés face à face, dans un petit village, au sud-ouest de Berlin. Ces deux drapeaux étaient tous deux étoilés. Et, depuis lors, ce sont les quarante-huit étoiles américaines et l'étoile rouge soviétique qui se chargent de rassembler les hommes.

A Yalta, les Grands s'étaient entendus sur le partage éventuel du monde. Après la jonction des armées soviétiques et américaines, ces plans allaient entrer en réalisation selon un rythme plus ou moins rapide et à travers les fluctuations les plus diverses. L'évolution de la technique et de l'économie modernes impose aux peuples un regroupement nouveau, qui ne saurait plus se contenter des vieilles affinités traditionnelles, linguistiques et historiques. Dans le dépassement des frontières nationales, le rassemblement du XXe siècle obéit à des exigences idéologiques. C'est la lutte des idéologies qui domine les controverses internationales.

Aussi, dans de telles conjonctures politiques, la naissance d'une Allemagne bicéphale ne saurait constituer une surprise. Elle consacre politiquement un état de fait né au

lendemain même de la capitulation allemande, et déjà virtuellement contenu dans des accords antérieurs où la psychologie occidentale, peu familiarisée avec celle de son partenaire de l'Est, a été prise en défaut. D'aucuns se demandent si l'Allemagne sera entre les deux Grands un pont de réconciliation ou un champ de bataille appelé à départager leurs forces. Il semble bien que les deux Grands aient fait leur option, décidés l'un et l'autre à ne pas lâcher l'Elbe et à s'y consolider, l'un par l'intermédiaire du Gouvernement de Bonn, l'autre par celui du Conseil du Peuple. Il est remarquable que les deux Gouvernements allemands ont retenu le même drapeau, noir, rouge, or, symbole d'une unité que chacun naturellement entend à sa façon.

De prime abord, le Gouvernement Populaire semble jouir d'une indépendance plus large que celui de Bonn. Moscou lui a promis l'évacuation de ses troupes. A l'encontre de ce qui s'est passé à Bonn, pour MM. Heuss et Adenauer, le gouvernement de MM. Pieck et Grotewohl s'est vu doter d'un Ministère des Affaires Etrangères. Il a été reconnu par les Démocraties Populaires satellites de l'Union Soviétique. Des ambassadeurs seront échangés. De plus, Moscou n'a établi pour l'Est aucun statut d'occupation.

Pourtant, tous ces avantages ne paraissent exercer que fort peu d'attraits sur les citoyens de la République Fédérale de l'Ouest. Tout le monde sait en effet que la magnanimité soviétique s'explique par l'entière obéissance du gouvernement de M. Grotewohl aux directives du Kominform. Le Parti Socialiste Unifié (S.E.D.), c'est-à-dire l'union des socialistes et des communistes, se trouve au coeur de la Démocratie Populaire, de ses institutions, dont il dirige les rouages importants et commande les organismes vitaux.

Les armées russes peuvent rentrer chez elles en toute sécurité. A cinquante kilomètres de Berlin, les armées polonaises montent la garde, et à l'intérieur même de la Démocratie Populaire allemande, une police solidement équipée et disciplinée peut non seulement faire régner l'ordre, mais imposer les propres lois de la Démocratie Populaire à la République Fédérale de Bonn, si les Alliés retiraient leurs troupes derrière le Rhin.

M. Pieck, Président de la Démocratie Populaire, a reconnu les frontières orientales de l'Oder et de la Neisse, tandis que le Président Adenauer, à Bonn, revendique le retour à l'Allemagne des territoires de l'Est. C'est là peut-être pour la République Fédérale un moyen de retenir ceux qui demeurent attachés à la restauration de l'Allemagne dans son

intégrité de 1919. Toutefois, c'est encore la crainte de la Démocratie Populaire qui fait la plus réelle solidité du Gouvernement de Bonn. Sans doute les Alliés occidentaux ont-ils promulgué un statut d'occupation, et une occupation n'est jamais agréable. Mais aux Allemands qui ont peur, elle apparaît comme la meilleure garantie de leur liberté et de leur sécurité. Ainsi l'Europe risque-t-elle de voir deux Allemagnes juxtaposées, évoluant l'une et l'autre dans une structure économique, politique, sociale et culturelle, de plus en plus différente.

A la longue, une sociologie nouvelle, une psychologie différente rendront-elles étrangers des gens parlant pourtant la même langue? Déjà, des indices témoignent en ce sens. Dans certains Congrès, les délégués de la zone orientale et de la zone occidentale parlent toujours l'allemand, mais sans toujours se comprendre. Les préoccupations, très souvent, ne sont pas les mêmes ou sont envisagées sous d'autres perspectives.

Il est frappant par exemple de comparer l'attitude politique et sociale d'un militant C.I.U. de la République Fédérale, tel M. Adenauer, Chancelier Fédéral, fermement attaché au libéralisme occidental, et celle d'un militant de C.D.U. orientale comme M. Georg Dertinger, qui n'a pas craint d'accepter le portefeuille des Affaires Etrangères dans le Gouvernement Populaire de M. Grotewohl.

Nous avons là l'illustration frappante de la prédominance idéologique sur le nouveau regroupement des peuples.

Cet état de choses peut se prolonger pendant très longtemps. Peut-être même la paix repose-t-elle sur un compromis de cohabitation entre groupements si divergents dans leurs structures, mais décidés à maintenir la paix malgré tout.

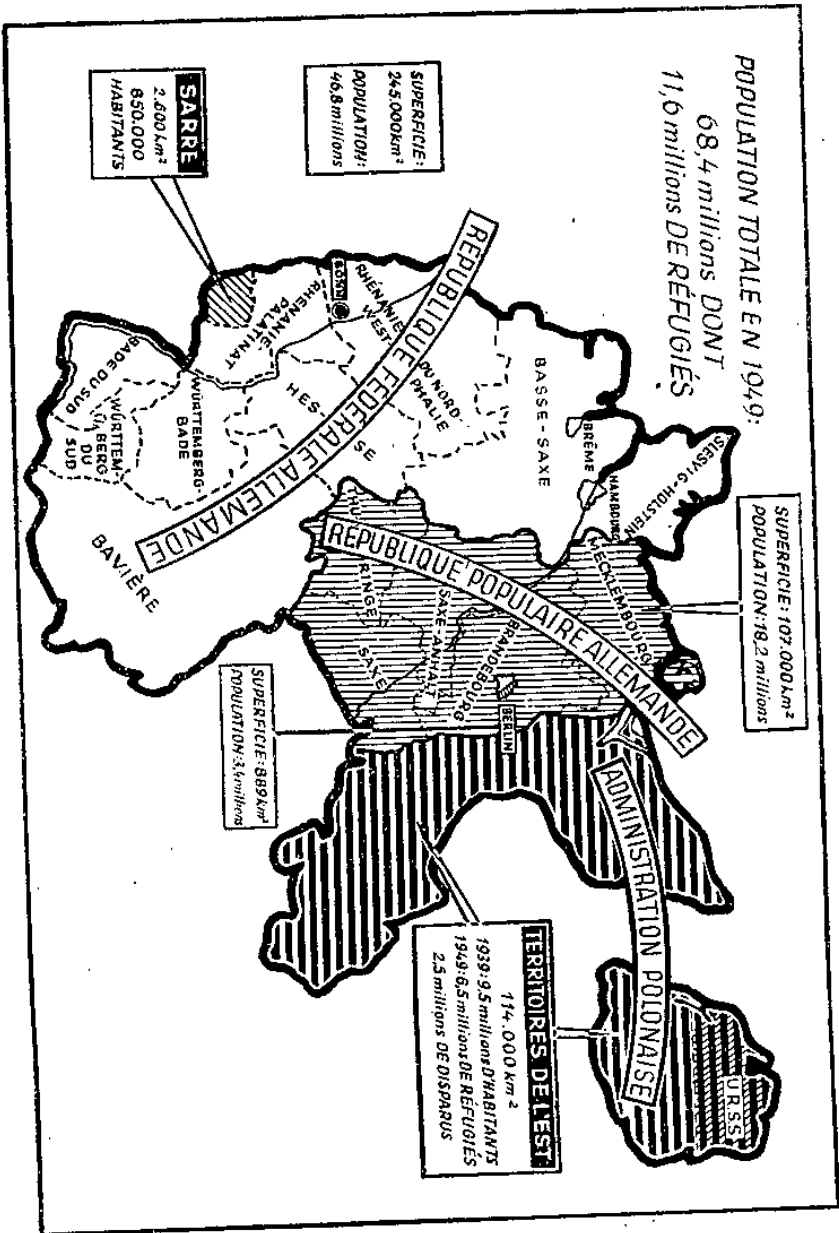
Il est hors de doute que ces derniers événements ne resteront pas sans influence sur l'évolution de la diplomatie internationale et spécialement sur le Mouvement de l'Union Européenne. Le Conseil de l'Europe sera saisi d'une demande d'admission de la République Fédérale allemande. L'Europe sans l'Allemagne est impensable. Mais l'Allemagne est bicéphale!

Admettre M. Adenauer, tandis que M. Grotewohl évolue dans l'orbite soviétique, n'est-ce pas signer officiellement la coupure de l'Allemagne, mais aussi celle de l'Europe? Il est vrai qu'il y a toujours les impondérables, et ceux-ci échappent à la prescience des hommes.

Jehan d'Alligny

LES "DEUX REICH"

POPULATION TOTALE EN 1949:
68,4 millions DONT
11,6 millions DE RÉFUGIÉS



ALLEMAGNE OCCIDENTALE

LES ETATS DE LA REPUBLIQUE FEDERALE

Les discussions de Yalta en février 1945 et celles de Potsdam en juillet de la même année, avaient abouti au partage de l'Allemagne en quatre zones d'occupation.

De toute évidence, cet état de choses ne pouvait se prolonger indéfiniment. Un jour il faudrait restaurer l'Allemagne. Mais sous quelle forme? Bientôt les discussions se multiplièrent dans la plus grande confusion. L'un voulait une Allemagne fédéraliste, un second la désirait centraliste, un troisième souhaitait un compromis, et le quatrième voulait une Allemagne totalement unifiée. En réalité, chacun, sans trop se préoccuper du sentiment de l'occupé, tout en tenant un langage international, poursuivait une politique plus ou moins personnelle, désireux de mettre l'Allemagne de son côté.

Lorsque l'entente, entre l'Est et l'Ouest, pour un règlement commun de la restauration allemande s'avéra impossible, des solutions unilatérales s'imposèrent. Les occupants occidentaux, pour faire sortir leurs zones du chaos économique, organisèrent des services centraux de coordination des trois zones occidentales. De leur côté, les ministres des "Länder", partageant des préoccupations analogues, se réunissaient le 7 mai 1947, à Munich, en présence des ministres de zone soviétique. Ces derniers se retirèrent de la conférence, n'ayant pu faire inscrire à l'ordre du jour le problème de la centralisation administrative et de l'unification politique de l'Allemagne. La conférence de Francfort, le 30 juin 1948, interprétant les "recommandations de Londres" du 7 juin précédent, provoqua une nouvelle réunion à Coblenche, le 8 juillet 1948, des onze vice-présidents de la Zone Occidentale, afin d'étudier l'organisation d'un Conseil Parlementaire, siégeant à Bonn. Ce Conseil devait adopter le

8 mai 1949 la Loi Fondamentale pour la République Fédérale d'Allemagne.

L'Assemblée de Bonn a déclaré légiférer pour toute l'Allemagne. Mais les circonstances politiques ne permettant pas aux Etats de la Zone Orientale de se joindre à ceux de l'Allemagne Occidentale, la souveraineté de la République Fédérale s'étend pour le présent à onze Etats seulement selon la répartition suivante:

Superficie de la République Fédérale: 245.000 km².

Population: 47 millions d'habitants.

Capitale Fédérale: Bonn.

Les Etats de la Fédération

<i>Zone Américaine</i>		<i>Zone Française</i>	
Etats	Capitales	Etats	Capitales
Bavière	Munich	Bade du Sud	Fribourg
Hesse	Francfort	Rhénanie-Palatinat	Coblence
Wurtemberg-Bade	Stuttgart	Wurtemberg-Sud	Tübingen

Zone Anglaise

Basse-Saxe	Hanovre	Rhénanie du Nord-	
Brême (1)	Brême	Westphalie	Düsseldorf
Hambourg	Hambourg	Slesvig-Holstein	Kiel

(1) Le port étant sous contrôle américain.

LA LOI FONDAMENTALE DE LA REPUBLIQUE FEDERALE D'ALLEMAGNE

Le 8 mai 1949, jour du quatrième anniversaire de la capitulation du Troisième Reich, l'Assemblée préparatoire de Bonn adoptait, après neuf mois de discussion, par 53 voix contre 12, la Loi Fondamentale de la République Fédérale de l'Allemagne occidentale. Le pourcentage important des électeurs, lors des élections à la Diète Fédérale (Bundestag), témoigne, de la part des Allemands de l'Ouest, de leur libre acceptation de cette Loi Fondamentale. Ainsi, ce qui était tout d'abord transitoire, tend à devenir constitutionnel.

Un préambule résume les intentions poursuivies par les constituants.

"Conscient de sa responsabilité devant Dieu et devant les hommes, animé de la volonté de défendre son unité nationale et politique et de contribuer à la paix mondiale en tant que membre jouissant de droits égaux dans une Europe unie, le peuple allemand des Etats (Länder) de Bade, Bavière, Brême, Hambourg, Hesse, Basse-Saxe, Rhénanie du Nord-Westphalie, Etat Rhéno-Palatin, Slesvig-Holstein, Wurtemberg-Bade et Wurtemberg-Hohenzollern, afin de donner un ordre nouveau à la vie politique durant une période transitoire, a, en vertu de son pouvoir constitutionnel, adopté la présente Loi Fondamentale de la République Fédérale d'Allemagne. Il a également agi au nom des Allemands à qui il a été interdit de collaborer à cette tâche.

Le peuple allemand dans son ensemble, disposant librement de lui-même, reste convié à parachever l'unité et la liberté de l'Allemagne."

I- Droits fondamentaux

Après avoir reconnu au peuple allemand les droits inviolables et inaliénables de l'homme, qui sont à la base de toute communauté humaine, de la paix et de la justice dans le monde, la Loi Fondamentale proclame l'intangibilité de la dignité de la personne humaine. "Chacun a le droit au libre développement de sa personnalité dans la mesure où il ne nuit pas à autrui et où il ne porte pas atteinte à l'ordre constitutionnel ou à la loi morale".

La Loi Fondamentale énumère ensuite les droits fondamentaux traditionnels reconnus par les démocraties occidentales. Tous les hommes sont égaux devant la loi. La liberté de croyance, de conscience, d'opinion, de culte, de presse, d'association est assurée à chacun. Il est intéressant de souligner que la Loi Fondamentale de Bonn admet l'objection de conscience. "Nul ne peut être contraint, contre sa conscience, au service armé en temps de guerre".

Le mariage et la famille sont l'objet de protections particulières. A noter que la législation prévoit pour l'enfant illégitime les mêmes garanties de développement physique, moral et social qu'à l'enfant légitime.

Pour ce qui concerne l'éducation, "toutes les écoles sont placées sous la surveillance de l'Etat". Les écoles publiques, à l'exception des écoles non confessionnelles, inscrivent à leur programme l'enseignement religieux. Des écoles privées peuvent être ouvertes avec l'autorisation de l'Etat et selon

la législation propre à chacun des Etats de la Fédération. Seules demeurent interdites les écoles préparatoires privées (1).

La propriété, de même que le droit d'héritage, sont garantis formellement. Mais l'exercice de ce droit doit servir à la fois l'intérêt de l'individu et celui de la collectivité.

Il est enfin stipulé dans l'article 19 que "les droits fondamentaux s'appliquent également aux personnes morales du pays pour autant que, d'après leur essence, ils sont applicables à ces personnes".

Il n'est pas parlé des devoirs fondamentaux de l'homme, du moins explicitement. Il manque également un paragraphe sur les droits sociaux de l'homme, droit à l'assistance, quand, par suite d'une impossibilité qui ne lui est pas imputable, il n'est pas en mesure de subvenir à ses besoins.

II- La Fédération et les Etats (Länder)

Selon la Loi Fondamentale, la République Fédérale d'Allemagne "est un Etat fédéral, démocratique et social. Le peuple est souverain. Cette souveraineté, il l'exerce par voie électorale. Tous les partis sont autorisés à condition de ne pas compromettre le caractère démocratique de la République et de ne pas violer la constitutionnalité.

"La Loi Fondamentale est applicable à tous les territoires (Länder) représentés à Bonn et aux autres parties de l'Allemagne après leur accession à la République Fédérale". La subordination des Etats au Gouvernement fédéral exige que leur ordre constitutionnel réponde "aux principes de l'Etat républicain, démocratique et social fondés sur le droit, au sens de la présente Loi Fondamentale". Dans tous les cas, le Droit Fédéral prime le Droit des Länder. C'est à la Fédération qu'il appartient d'entretenir des relations avec les Etats étrangers. Avant la conclusion d'un traité affectant la situation particulière d'un Land, celui-ci sera entendu. "Dans la mesure où les Länder sont habilités à légiférer, ils peuvent, avec l'assentiment du Gouvernement Fédéral, conclure un traité avec des Etats étrangers. Tous les Allemands ont dans tout Land les mêmes droits et obligations civiles".

Enfin, l'article 37 prévoit le cas où un Land serait infidèle aux obligations que lui impose la Loi Fondamentale ou

(1) Etablissements secondaires comprenant quelques classes seulement et ne conduisant pas à l'Abitur. Cette concurrence aux écoles de plein exercice avait donné lieu à certains abus.

toute autre Loi Fédérale. Dans ce cas, le Gouvernement Fédéral, fort de l'assentiment du Conseil Fédéral, prendra toutes mesures nécessaires et pourra même recourir à la "loi de contrainte fédérale", pour rappeler le Land à ses devoirs.

Pour comprendre l'ossature générale de l'organisme fédéral créé à Bonn, nous pouvons nous résumer ainsi:

Les électeurs élisent une Diète fédérale (Bundestag).

Les Etats (Länder) forment le Conseil Fédéral (Bundesrat).

La Diète Fédérale et un nombre égal de délégués des parlements des Etats se réunissent en Congrès Fédéral (Bundesversammlung). C'est ce Congrès Fédéral qui procède à l'élection du Président Fédéral. Celui-ci propose le Chancelier Fédéral qui doit recevoir l'investiture de la Diète Fédérale. Ici nous pouvons remarquer l'analogie avec la Constitution Française. A noter que la Diète Fédérale se trouve, elle aussi, habilitée à proposer le Chancelier Fédéral. Ce n'est même qu'en choisissant un successeur au Chancelier en fonction que la Diète peut renverser le Gouvernement. Quant à la formation du Gouvernement Fédéral, elle est laissée à la discrétion du Chancelier Fédéral.

III- Assemblée Fédérale

Les députés à l'Assemblée Fédérale sont élus pour quatre ans au suffrage universel et au scrutin direct par toutes les personnes âgées de vingt et un ans. Pour être éligible, il faut être âgé de 25 ans. L'Assemblée Fédérale élit son Président et légifère dans le domaine fédéral.

IV- Le Conseil Fédéral

"Les Länder participent à la législation et à l'administration de la Fédération, par l'intermédiaire du Conseil Fédéral". Celui-ci est composé de délégués des gouvernements des Länder. Chaque Land dispose de trois, quatre ou cinq voix selon l'importance de sa population. Toutefois le vote d'un Etat est toujours émis en bloc. Le Président du Conseil Fédéral est élu pour un an. Le rôle du Conseil Fédéral ressemble assez, pour ce qui regarde l'étendue de ses pouvoirs, au Conseil de la République française.

V- Le Président Fédéral

Tout Allemand, électeur à l'Assemblée Fédérale et âgé de quarante ans, peut être élu Président de la Fédération.

Le Président de la Fédération est élu pour cinq ans (rééligible une seule fois) par le Congrès Fédéral. Celui-ci est constitué par les membres de la Diète Fédérale et par un nombre égal de membres élus à la proportionnelle, par les Diètes de Land. Le Président ne peut faire partie ni du Gouvernement ni d'aucune Assemblée Législative, Fédérale ou Régionale. En cas d'empêchement dans l'exercice de ses fonctions, le Président Fédéral est suppléé par le Président du Tribunal Constitutionnel. Le Président de la Fédération représente la République Fédérale en matière de Droit International. "C'est lui qui conclut au nom de la Fédération les traités avec les Etats étrangers. C'est lui encore qui accrédite et reçoit les représentants diplomatiques".

VI- *Le Gouvernement Fédéral*

L'article 62 stipule que le Gouvernement Fédéral sera composé du Chancelier Fédéral et des Ministres Fédéraux. Le personnage important de la République Fédérale allemande est le Chancelier. Proposé par le Président Fédéral, il tient ses pouvoirs en réalité de la Diète, dont il doit obtenir l'investiture. C'est lui aussi qui propose au Président de la Fédération la nomination et le renvoi des Ministres Fédéraux. C'est le Chancelier qui exerce le Gouvernement. "L'Assemblée Fédérale ne peut exprimer sa méfiance envers le Chancelier Fédéral qu'en lui élisant un successeur et en invitant le Président de la Fédération à relever le Chancelier Fédéral de ses fonctions. Le Président Fédéral doit faire droit à cette demande et nommer la personnalité élue. Un délai de quarante-huit heures doit s'écouler entre la motion de méfiance et le vote de celle-ci". Ainsi donc, en Allemagne comme en France, la prédominance parlementaire a gagné du terrain.

VII- *Le Pouvoir Législatif*

Les Länder ont plein droit législatif pour tout ce qui n'est pas du ressort de la législation fédérale. S'il y a législation concurrente, les Länder conservent la compétence législative, tant que la Fédération elle-même n'use pas de son droit dans le domaine en question. Mais ils doivent se soumettre à la législation fédérale dès que celle-ci à son tour intervient. Certains domaines sont l'exclusivité de la législation fédérale: Affaires Etrangères, régime des passeports, émission de monnaies, fixation de l'heure, matières douanières, traités commerciaux et de navigation, chemins

de fer fédéraux, trafic aérien, postes et télécommunications, protection juridique de la propriété industrielle, collaboration de la Fédération et des Länder en matière de police criminelle.

Dans les autres domaines, la législation est concurrente entre la Fédération et les Länder. Enfin, l'article 79 déclare que la Loi Fondamentale "ne peut être modifiée que par une loi modifiant ou complétant expressément le texte de la Loi Fondamentale. Une telle loi doit être approuvée par les deux tiers des membres de l'Assemblée Fédérale et les deux tiers des voix du Conseil Fédéral. Mais demeurent interdites toutes modifications de la présente Loi Fondamentale portant atteinte à l'organisation de la Fédération en Länder, à la participation de principe des Länder, à la législation ou aux principes de l'article 20 sur la création d'une République Fédérale."

VIII- Tribunal Constitutionnel de la Fédération

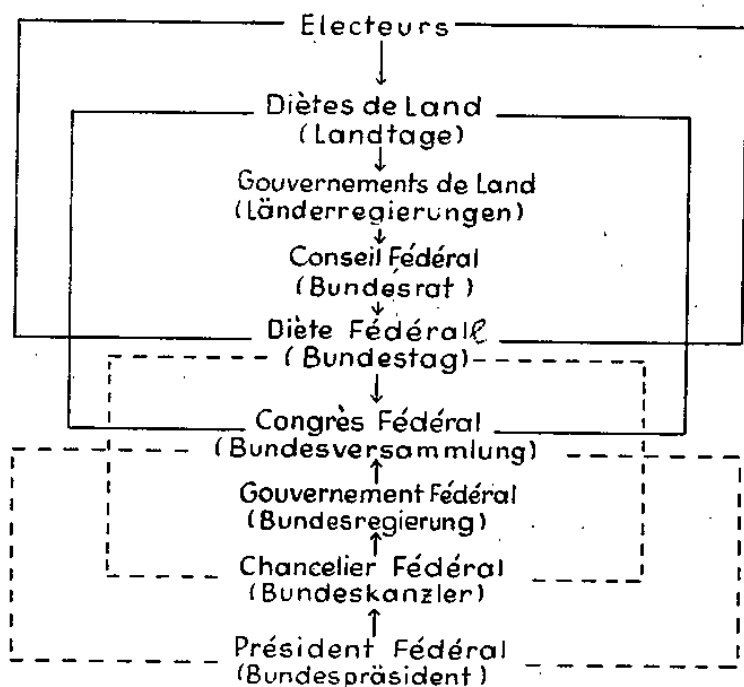
Le pouvoir judiciaire est exercé par le Tribunal Constitutionnel de la Fédération, par la Cour Fédérale Suprême et par les Tribunaux Fédéraux ainsi que par les Tribunaux des Länder.

Il a été créé un Tribunal Constitutionnel dont la fonction consiste essentiellement: à interpréter la Loi Fondamentale, à connaître de la constitutionnalité de la Législation Fédérale ou de celle des Länder par rapport à la Loi Fondamentale, et à régler les divergences surgissant entre la Fédération et les Länder. Si le Tribunal Constitutionnel d'un Land veut déroger à une décision du Tribunal Constitutionnel de la Fédération dans l'interprétation de la Loi Fondamentale, le Tribunal Constitutionnel du Land est tenu de saisir le Tribunal Constitutionnel de la Fédération. S'il s'agit de l'interprétation d'une loi fédérale autre que la Loi Fondamentale, il saisira la Cour Fédérale Suprême. L'article 101 proclame l'incompatibilité de tribunaux d'exception avec la forme démocratique. La peine de mort se trouve abolie.

IX- Autres dispositions

Après avoir statué sur les prérogatives financières du Gouvernement Fédéral et de la Diète Fédérale, le texte indique les modalités d'entrée en vigueur de la Loi Fondamentale. L'approbation de la Loi par les représentants populaires dans les deux tiers des Länder conditionne sa mise en

vigueur. Enfin, l'article 146 termine la Loi Fondamentale, en stipulant: "Qu'elle cesserait d'avoir effet le jour où entrerait en vigueur une Constitution adoptée par le peuple allemand libre de ses décisions". Tels sont les principaux dispositifs de la Loi Fondamentale de Bonn, Loi qui conditionne les organismes institutionnels de la République Fédérale de l'Allemagne occidentale.



DE WEIMAR A BONN

Le Reich de Bismarck a vécu quarante-sept ans. La Constitution de Weimar a régi l'Allemagne pendant treize ans. Ce fut le deuxième Reich. L'Allemagne hitlérienne enfin s'est imposée aux Allemands de 1933 à 1945, soit douze années. Nous sommes évidemment loin des siècles promis par son fondateur au Reich qu'il voulait millénaire. Qu'en sera-t-il de la Loi Fondamentale de la nouvelle Allemagne? La République Fédérale demeure ouverte aux Etats allemands à l'Est de l'Elbe, mais la création d'un Gouvernement Populaire à Berlin paraît, pour le moment du moins, consacrer la coupure des deux Allemagnes. Le Gouvernement de Bonn possède-t-il autorité et institutions capables de lui permettre de mener à bien le relèvement de son peuple et de l'intégrer à l'Europe? L'échec de la Constitution de Weimar, où cependant l'autorité présidentielle était largement sauvegardée, nous amène à nous interroger sur les différences entre ces deux Constitutions et les deux pouvoirs présidentiels.

Fédéralisme ou Centralisme?

On pouvait espérer, en 1949, que le Conseil du Parlement, après les expériences catastrophiques des dernières années, chercherait à donner au peuple allemand, par la Loi Fondamentale de Bonn, un Statut politique qui marquerait nettement une séparation d'avec l'évolution de l'Etat prussien depuis 1870. Les critiques qui ont été faites, jusqu'à ce jour, à la Loi Fondamentale de Bonn par la presse et la population allemandes sont pour ainsi dire insignifiantes et surtout ne font qu'effleurer le problème. Déjà, lors des délibérations du Conseil Parlementaire en vue de l'élaboration de la Loi Fondamentale, la presse montra peu d'intérêt pour des débats dont pourtant allait dépendre l'avenir politique de l'Allemagne.

La question que se pose tout homme en face du problème allemand depuis la capitulation du Troisième Reich, est celle-ci: la Loi Fondamentale de Bonn a-t-elle rompu les attaches reliant l'Allemagne à son passé national-socialiste et centraliste? De nouvelles orientations politiques garantes de l'avenir et du vouloir démocratique de l'Allemagne apparaissent-elles clairement dans les textes officiels?

Pour répondre à ce problème, il semble utile de retracer brièvement l'histoire politique de l'Allemagne depuis 1870.

Nous verrons qu'elle est presque entièrement dominée par le dilemme "Fédéralisme ou Centralisme", que, pour finir, la Loi Fondamentale de Bonn n'a pu, à son tour, s'en écarter et l'a résolu sous la forme d'un compromis qui s'inscrit à la suite des politiques à sens unique de Bismarck et d'Hitler.

L'Allemagne de 1870, dite Fédération d'Etats, n'était pas pour autant une communauté dans laquelle chacun des Etats possède des droits égaux, comme c'est le cas pour les Fédérations helvétique ou américaine. Un seul Etat, la Prusse, commandait en réalité aux autres membres du Bund. Il était seul possesseur du pouvoir qu'il cherchait à étendre sans cesse au détriment des Etats fédérés. Ce centralisme du Reich prussien tendait à réglementer la vie personnelle de l'individu, à restreindre les libertés religieuses et politiques des communautés, qui ne lui témoignaient pas une soumission totale.

La Constitution de Weimar affermit encore ce centralisme. Presque tous les domaines importants de la Législation étaient à cette époque aux mains du Gouvernement Central. Enfin, dès 1933, ce centralisme devint un formidable instrument de puissance, puissance encore accrue par la dictature d'un parti.

Suprématie du Bund

Nous constatons donc qu'une séparation définitive d'avec le passé ne peut être obtenue qu'à la condition de construire un Etat Fédéraliste qui ramènera législation et administration du centre vers la périphérie, c'est-à-dire de la capitale du Bund vers les capitales des Lânder. La Loi Fondamentale de Bonn semble être loin d'avoir réalisé ce programme. Elle n'est que la réédition de la Constitution de Weimar. M. Ro-van l'écrivait justement dans le numéro 5 d'Esprit (1): "Ce compromis obtenu (entre Fédéralisme — Centralisme) était dans l'ensemble plus favorable à la thèse centraliste". Ainsi des domaines importants de la législation sont exclusivement réservés au Bund, qui en outre, peut promulguer des décrets pour tout ce qui concerne les "législations concurrentes" et la vie publique. "Le Droit du Bund brise le Droit des Lânder". C'est le Bundestag et non plus, comme auparavant, les Parlements des Etats, qui tranchera, à l'avenir, tous les problèmes importants de la vie politique, économique et culturelle pour l'ensemble de l'Etat. Bismarck l'écrivait dans son *Testament politique*: "La Constitution idéale

(1) "L'Allemagne de nos mérites — III: La Restauration".

pour un pays est celle qui confère l'autorité à un seul dirigeant, indépendant et désintéressé". Sans doute la Constitution de Bonn qui confère au Chancelier d'Etat presque tous les pouvoirs et ne concède au Président de la République Fédérale qu'un rôle représentatif, trouverait aujourd'hui l'approbation de Bismarck. Ces pouvoirs sont passés en d'autres mains, mais au sommet de la hiérarchie il n'y a qu'un seul homme.

Pouvoirs présidentiels

Le Président du Reich était la plus forte personnalité du Gouvernement dans la Constitution de Weimar: il pouvait également dissoudre le Reichstag, nommer et révoquer le Chancelier et les ministres. Il pouvait porter à l'approbation populaire une loi projetée par le Reichstag. Il commandait aux forces armées. Il contractait au nom de l'Etat des traités avec les puissances étrangères. Il disposait des lois d'exception prévues par l'article 48 de la Constitution: droit de dissolution et de dictature. Comme le Président des Etats-Unis, il était élu par le peuple tout entier. Il se sentait donc indépendant vis-à-vis du Parlement.

La position du Président de la République Fédérale de Bonn est, sans contestation possible, beaucoup plus faible. Il n'est élu que pour cinq ans; le président du Reich l'était pour sept. Il n'est rééligible qu'une seule fois; c'est là une limitation qui n'existait pas dans la Constitution de Weimar. Enfin, comme le Président de la République Française, il est élu au suffrage indirect, c'est-à-dire par le Congrès Fédéral.

Contre une loi votée par le Bundestag, le Président de la République Fédérale ne peut rien entreprendre. Il la subit. Il ne possède plus aujourd'hui le commandement des forces armées, celles-ci étant inexistantes.

Cette comparaison entre les pouvoirs présidentiels dans le Reich et dans la République Fédérale montre les tendances générales de la Démocratie contemporaine en Europe: elles accentuent le pouvoir du Parlement, lui confèrent l'autorité suprême. Le Président du Bund ne peut faire appel à une commission populaire. Il exerce ses fonctions par l'entremise du mandat des Parlements combinés du Bund et des Länder. A l'occasion de discussions de compétence, le Président du Reich pouvait avoir recours à des mesures exceptionnelles; le Président du Bund, lui, se trouve lié par la loi. Le Conseil Parlementaire espérait ainsi prévenir une répétition des événements de 1932—1933. *L'influence que peut exercer le Président du Bund, dépend de ses rapports per-*

sonnels et politiques avec le Chancelier de la République Fédérale, qui dispose de presque tous les pouvoirs à l'échelon fédéral.

Fait important qu'il n'est pas inutile de souligner à nouveau: la Loi Fondamentale de Bonn n'est que provisoire; elle n'a été conçue que pour une période de transition dont la durée ne peut être encore évaluée exactement. L'avenir démocratique de l'Allemagne dépend de l'usage qui sera fait de la Loi Fondamentale de Bonn pendant cette période. Il faut bien le dire: toutes les inquiétudes sont permises. La thèse du pouvoir central, confié à un seul homme, trouve chaque jour plus d'adeptes, surtout devant la Constitution d'une Démocratie Populaire allemande, d'obéissance soviétique, qui prétend, elle aussi, parler au nom de l'Allemagne tout entière.

R. W.

LES PARTIS ALLEMANDS

Lorsque, quelques semaines après la capitulation, des partis politiques furent fondés, il s'avéra bientôt qu'on ne pouvait pas repartir simplement du point où on en était resté en 1933. Les partis étaient complètement désorganisés, leur presse anéantie, leurs groupes dispersés, beaucoup de fonctionnaires et de dirigeants avaient été victimes de la guerre et surtout des mesures prises par le gouvernement nazi. D'autres facteurs plus importants entraient en jeu: la misère sans précédent du peuple allemand, la destruction de l'économie allemande, l'expulsion de sept millions de personnes, et, ce n'est pas le moins grave, le partage de l'Allemagne en quatre zones d'occupation plaçaient les partis devant des tâches auxquelles on ne pouvait apporter de solution ni doctrinaire ni générale. Au début, la plupart des partis se contentèrent donc de définir brièvement leur idéologie et d'établir le programme de réalisations immédiates — généralement très concordantes —; ils renoncèrent à formuler des programmes complets pour l'avenir.

Cette carence et le fait que, jusqu'aux premières élections, les partis n'eurent guère que leurs Déclarations comme moyen de se faire connaître du peuple allemand, eurent comme conséquence qu'en 1946, la plupart des électeurs

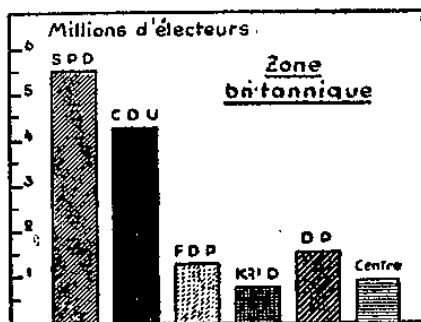
restaient hésitants et donnèrent leur voix sans conviction intérieure. On votait d'après des notions générales: on était marxiste ou antimarxiste, fédéraliste ou centraliste. En outre, les partis d'extrême-droite n'étaient pas encore autorisés, beaucoup d'expulsés et la masse importante des suspects politiques n'avaient pas encore le droit de voter. En dépit de ces facteurs d'incertitude, on pouvait faire trois constatations:

1) il existait deux partis, la C.D.U./C.S.U. et le S.P.D., de force à peu près égale, mais divergeant catégoriquement sur tous les points essentiels de leur idéologie et de leurs méthodes.

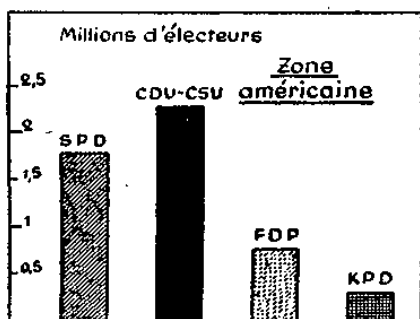
2) une très forte proportion d'électeurs avait refusé de donner ses voix à des candidats liés à des partis politiques — et il est incontestable que cette tendance s'observait surtout chez la partie non-marxiste de la population.

3) enfin, le K.P.D. n'avait pas réussi à faire oublier, par sa propagande, la leçon tirée de la campagne de Russie et de l'occupation russe en Allemagne orientale — le chiffre des voix recueillies par le K.P.D. resta bien en-dessous des prévisions, et même par la suite il ne dépassa pas une moyenne de 3 à 5% des électeurs.

Les années suivantes virent naître dans les zones occidentales de nombreux partis, qui exploitèrent en partie le manque de clarté dans les programmes des partis plus importants, l'insécurité économique, la misère des expulsés et les tendances centrifuges existant en diverses régions d'Allemagne. Mais en même temps, le travail politique fait dans les Kreistag, les Landtag et les conseils municipaux amena une clarification des fronts et décida de petits groupes — le plus souvent locaux — à rallier les grands partis auxquels ils s'apparentaient.



L'étroite collaboration entre les deux partis socialistes projetée au début — surtout par la gauche radicale — ne dépassa guère le stade théorique. Le S.P.D., après une courte hésitation de début, se décida pour le marxisme, du moins dans sa méthode, mais en se distançant énergiquement du léninisme, les conséquences de la fusion des deux partis en zone orientale ayant servi de leçon. Les groupes sociaux-démocrates qui préconisent la fusion avec le K.P., — on en trouve aussi en Allemagne occidentale — sont peu nombreux et sans influence. L'opposition entre les deux partis socialistes ne les empêche pas de collaborer quand il s'agit de réaliser de vieilles revendications socialistes.



Jusqu'ici, la C.D.U./C.S.U., dont la structure s'est raidie sous l'impulsion des générations plus jeunes, n'a pas réussi cependant à devenir un parti unifié pour toute l'Allemagne. Des divergences d'opinions, surtout en Bavière, ont entravé le travail pratique et conduit à des bévues évitables, qui se sont traduites, aux dernières élections, par des pertes sensibles pour la C.S.U. — L'aile extrémiste-fédéraliste s'est séparée de la C.S.U. en 1948 et a formé le parti bavarois (Bayernpartei), sans que pour autant fût jugulée la tendance de la C.S.U. au fédéralisme extrême.

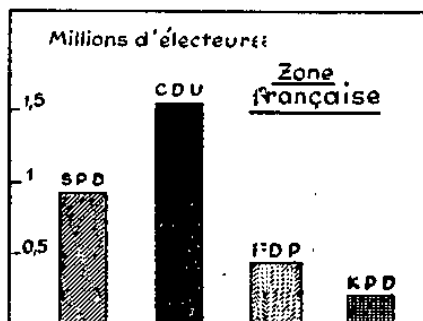
Dans les Parlements de Basse-Saxe comme au Conseil Parlementaire s'est développée une fructueuse collaboration entre la C.D.U. et le Parti allemand (Deutsche Partei). Le D.P. est le successeur du Parti bas-saxon (Niedersächsische Landespartei). Après la défaite, celui-ci rassembla les partisans de l'ancienne maison royale de Hanovre et recommanda une politique dont les bases seraient le christianisme, le nationalisme et le conservatisme social, et qui s'appuierait sur les puissances anglo-saxonnes. La transformation de son appellation en "Parti allemand" exprime extérieurement les

efforts de ce parti pour dépasser les limites de la Basse-Saxe, qu'il s'était jadis imposées lui-même.

La C.D.U. et le Centre ayant la même base chrétienne et concordant dans leurs efforts pour le renforcement du sens de la responsabilité sociale, on a songé à une collaboration entre ces deux partis ou même à leur fusion, dans la mesure où leur dispersion risquait de se faire préjudiciable dans les élections. Mais toutes les tentatives de fusion pour faire un grand parti unique ont échoué jusqu'ici, et on n'est parvenu qu'à des alliances locales. D'autre part, cette rivalité a souvenu amené le Centre à suivre le S.P.D. dans des questions importantes.

Dès leur fondation, les nombreux groupes libéraux ont pratiqué une collaboration relativement étroite et ont finalement fusionné, début 1949, dans le F.D.P. qui s'étend sur l'Allemagne occidentale et les secteurs occidentaux de Berlin. Théoriquement, le F.D.P. reconnaît le caractère chrétien de l'Etat; en fait, sa tendance au matérialisme l'amène à appuyer le S.P.D. dans les questions de politique culturelle — par exemple dans celle des droits des parents.

Il ne faut pas confondre le parti national-démocratique, dont le siège est en Hesse, avec celui de petits-nazis qui porte le même nom et a été fondé en 1948 dans la zone orientale. Le N.D.P. d'Allemagne occidentale essaie de devenir le grand parti de droite libéral, conservateur, fédéraliste et chrétien.



Il a bien recueilli, en différents endroits, un nombre important de voix, mais n'a pour l'instant qu'une importance locale. De même le "parti allemand de droite" (Deutsche Rechtspartei), nettement national, qui a pour but suprême la restauration de la monarchie et concorde sur bien des points avec le N.D.P., n'a obtenu jusqu'ici que des succès

locaux; comme on le soupçonne de visées nationalistes et fascistes, il a été localement interdit.

Le "parti radical-social de la liberté" (Radikal-soziale Freiheitspartei) veut assurer l'avenir par un changement total de l'économie — cours libre, monnaie stabilisée, etc., d'après l'"organisation naturelle de l'économie" de Silvio Gsell — et une non-intervention de l'Etat aussi complète que possible; jusqu'ici, il n'a trouvé d'adhérents qu'en quelques points de la zone britannique.

Les partis séparatistes méritent une attention particulière. Après les expériences que fit la Rhénanie à la suite de l'autre guerre, le "parti populaire rhénan (Rheinische Volkspartei) ne peut guère compter sur des succès appréciables — il est resté insignifiant. Il en était autrement pour l'"Union du Slesvig-Sud" (Südschleswigsche Vereinigung); elle pouvait s'appuyer à la fois sur la minorité danoise existante et sur la profonde misère matérielle qui rendait une grande partie de la population allemande favorable aux séductions substantielles du parti danois. Il est significatif que dès les premières élections après la réforme monétaire, le parti prodanois ait enregistré un recul sensible. Mais le plus dangereux, et de beaucoup, serait le "parti bavarois" (Bayernpartei) qui essaie de conduire le fédéralisme jusqu'à ses dernières conséquences, c'est-à-dire jusqu'à la dissolution de l'Etat fédéral allemand.

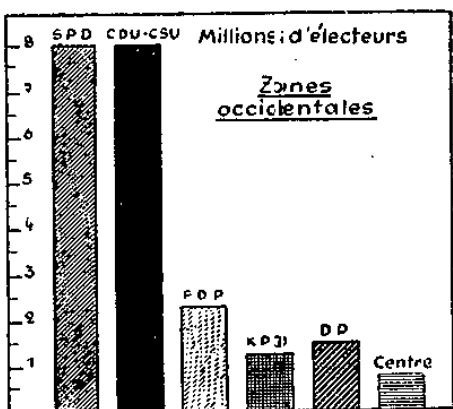
Aux dernières élections, le S.P.D. a obtenu 8.345.000 voix, la C.D.U. 8.309.000. Ces élections précisément ont montré une fois de plus le danger de la dispersion. Le Centre et le Parti allemand, ainsi que les petites formations politiques, ont perdu des sièges par suite du mode de scrutin. A cause de cette dispersion des voix, beaucoup de localités, petites et grandes, ont eu des conseils municipaux marxistes; bien que les partis démocratiques aient obtenu la majorité des suffrages. La participation de ces partis aux élections fédérales aurait, là aussi, pour effet d'affaiblir le front démocratique, sans leur donner la moindre chance d'obtenir un succès appréciable.

Les élections ont montré que le K.P.D. est devenu un parti fragmenté et que les réfugiés n'ont pas donné leurs voix à un parti radical, mais les ont réparties entre les formations à peu près dans les mêmes proportions que la population autochtone. Cette fois-ci encore, la proportion des sans-partis reste grande, et il est permis de croire qu'aux

élections pour le Conseil fédéral, ces voix iront en majorité aux partis non-marxistes.

La réforme monétaire, la renaissance de l'économie, la baisse des prix, ont eu entre temps leur plein effet — tous ces facteurs, l'évolution dans la zone orientale, les événements de Berlin auront contribué à mieux se pénétrer de la réalité.

Dr. Dreyer



QUELQUES FIGURES DU GOUVERNEMENT FEDERAL

THEODOR HEUSS

Président de la République fédérale

Le 12 septembre 1949, il fut élu premier Président de la République fédérale d'Allemagne occidentale, par 416 voix contre 312 pour Schumacher, 30 pour Amelunxen et 37 abstentions. Son parti est un parti bourgeois, le F.D.P., parti démocratique libre. Comme lui-même, sa femme est une intellectuelle qui se rendit célèbre par un livre qui envisage les problèmes du "haut des toits de la cathédrale de Strasbourg."

Theodor HEUSS est d'origine wurtembergeoise. Il est né le 31 janvier 1884 à Brackenheim. Il fit des études politiques et artistiques à Munich et Berlin. Ensuite il se consacra au journalisme. D'abord rédacteur à la "Hilfe" de F. Naumann, de 1905 à 1912, puis rédacteur en chef de la "Neckar-Zeitung" jusqu'en 1918.

Sur le plan politique, il milite pour le parti démocrate populaire de 1903 à 1933, ce qui constitue un certain record de fidélité. Il fut élu député de ce parti de 1924 à 1928 et de 1930 à 1933.

Après la défaite du Troisième Reich, il reprend son activité politique. On le retrouve Ministre des Cultes dans le Land Wurtemberg, mais il se retire avec tout le Cabinet en décembre 1946.

Son programme, qu'il s'efforce de faire appliquer par son parti, se résume en quelques mots: "sauvegarder les droits de l'individu."

Il a horreur du protocole.

Son discours de Berlin en novembre 1949 fut modéré et ferme. "Je ne veux pas célébrer par de belles paroles ce qui a déjà été réalisé dans les territoires de la République fédérale. D'ailleurs, nous ne nourrissons pas d'illusions, et nous savons qu'il faudra attendre une génération, voire plusieurs, avant que soit définitivement liquidé le legs que Hitler, le criminel, nous a transmis."

KONRAD ADENAUER

Président du Conseil du Gouvernement de Bonn

Chef du parti C.D.U., grand vainqueur aux dernières élections, Adenauer fut élu grâce à l'apport des voix ouvrières. Les ouvriers votèrent pour lui tout en regardant vers K. Arnold, représentant l'aile gauche de l'Union démocratique chrétienne. Et pourtant, Mr Adenauer est tout le contraire d'un progressiste.

Il est, à l'heure actuelle, l'homme politique le plus fort d'Allemagne occidentale. Il laisse loin derrière lui ses rivaux et l'opposition aura fort à faire pour en venir à bout. Ses adversaires le savent bien et malgré toute leur hostilité, ils doivent rendre hommage à Adenauer qui, premier chef de gouvernement après une défaite sans précédent, accepte le lourd héritage de celui qui voulait fonder un "Reich millénaire".

Il est âgé de 72 ans. Né à Cologne, il est le type même du Rhénan, avec tout son esprit vif, son sens de la répartie, ses sympathies latines. Il fit des études de droit à Fribourg, Munich et Bonn, puis ouvrit un cabinet d'avocat à Cologne. En 1917, il devint maire de Cologne et le resta jusqu'à l'avènement du Troisième Reich. En 1921, il fut nommé président du Conseil d'Etat de Prusse. Sous Hitler, il fut à plusieurs reprises arrêté.

Au cours d'une interview qu'il accordait récemment à Mr Friedländer, l'un des plus importants journalistes allemands de l'heure actuelle, il déclara:

"L'amitié avec la France devient un pivot de notre politique justement parce qu'elle en est le point sensible."

ERICH KÖHLER

Président de la Diète Fédérale

Né en 1892 en Thuringe. Appartenait au Deutsche Volkspartei. Après 1945, directeur commercial de la Chambre du Commerce et de l'Industrie de Wiesbaden. Co-fondateur de la CDU et leader de la section CDU au Landtag de Hesse. Fut en 1945 le premier président du Conseil Economique Bizonal nouvellement créé.

KARL ARNOLD

Président du Conseil Fédéral

Né en 1903 en Wurtemberg. En 1933, secrétaire d'un syndicat à Düsseldorf. Après 1945, joue un rôle de premier

plan dans la création de la CDU, où il voyait le "champion d'un socialisme chrétien ressuscité". Représentant de l'"aile gauche syndicale de la CDU", est nommé en 1946 premier bourgmestre de Düsseldorf, et en 1947 ministre-président de Rhénanie du Nord-Westphalie. Va représenter les syndicats chrétiens en Suisse et en Belgique. A choisi comme champ d'action la Rhénanie du Nord-Westphalie.

FRANZ BLÜCHER

Né le 24 mars 1896 à Essen. Après la Grande Guerre, il se consacre au bâtiment. A partir de 1938, il est directeur d'une banque d'Essen. Conseiller municipal d'Essen depuis 1945. Co-fondateur du groupe FDP d'Essen, membre du Conseil zonal pour la zone britannique et du Conseil Economique, vice-président du FDP. A été ministre des Finances de Rhénanie du Nord-Westphalie.

LUDWIG ERHARD

Né le 4 février 1897 à Fürth. A étudié l'économie populaire et la sociologie. Est un des experts économiques les plus éminents. Après 1945, a été ministre de l'économie de Bavière. Depuis mars 1948, directeur de l'Administration bizonale de l'Economie à Francfort-sur-le-Main. Membre de la CDU.

JAKOB KAISER

Né le 8 février 1888 à Hammelburg (Basse-Franconie). Travailla comme aide-relieur en Allemagne et en Autriche. En 1924, est nommé directeur des syndicats chrétiens d'Allemagne occidentale. En 1933, député du Centre au Reichstag. Fait ensuite de l'opposition à Hitler. Devient en décembre 1945 président de la CDU de zone orientale, puis est destitué en décembre 1947 par les Russes. Député CDU à la Diète Fédérale (secteur d'Essen).

L'OPPOSITION SOCIALISTE

Les 29 et 30 Août, le Comité directeur du parti socialiste s'est réuni à Bad-Dürkheim pour fixer le programme de l'opposition. Le Docteur Schumacher présida les séances.

Le programme arrêté comporte 16 points:

1. Résorption du chômage;
2. Répartition "dirigée" des crédits et des matières premières;
3. Répartition équitable, entre tous les citoyens, des charges sociales;
4. Construction d'habitations sur l'initiative du Bund;
5. Création d'un ministère pour l'aide à apporter aux réfugiés, ainsi qu'aux Pays où la densité de ces derniers est particulièrement forte;
6. Réorganisation du système des assurances sociales et des rentes;
7. Droit de co-décision des ouvriers dans les entreprises et des syndicats dans les organismes administratifs de l'Economie;
8. Socialisation des industries-clefs;
9. Libre développement de l'artisanat et de la classe paysanne moyenne;
10. Renforcement de l'autonomie communale;
11. Limitation de l'action des Autorités alliées à certaines mesures strictement de contrôle. Modification du Statut de la Ruhr. Résistance aux démontages des industries allemandes de paix;
12. Intégration de Berlin, comme douzième Pays, dans la République fédérale. Et jusqu'au jour de cette incorporation, octroi à Berlin d'une aide rapide et efficace;
13. Refus de reconnaître la ligne de l'Oder-Neisse comme frontière orientale de l'Allemagne. Maintien du Territoire sarrois au sein de l'Etat allemand (im deutschen Staatsverband). Résistance à toutes nouvelles cessions territoriales;
14. Appel infatigable aux forces morales du monde en faveur de la libération des prisonniers de guerre et des femmes (internées). Lutte contre toute forme de

- travail d'esclaves et contre l'existence de camps de concentration dans la zone soviétique d'occupation;
15. Défense des prérogatives reconnues au "Bundestag" par la Loi fondamentale, à l'égard des pouvoirs des Pays, et lutte contre les tendances particularistes;
 16. Défense de la liberté d'exposer toute doctrine confessionnelle ou philosophique, de pratiquer toute religion, mais interdiction de toute immixtion des Autorités ecclésiastiques dans les luttes politiques."

Le "Tagesspiegel" sous licence américaine commentait ce programme dans les termes suivants:

"Sans équivoque possible", le S.P.D. déclare qu'il ne participera à aucune "grande coalition" si son programme en seize points n'est pas intégralement adopté. Il n'y a place pour aucune confusion. D'ailleurs, les entretiens de Bad-Dürkheim ont prouvé qu'il n'existait pas au sein du parti de divergences notables, et que particulièrement, le Dr Schumacher et le professeur Schmid étaient d'accord sur tous les points essentiels.

"Ce qui frappe, c'est que les dix premiers des seize points concernent exclusivement des questions économiques, et il est important que le S.P.D. ait reconnu la nécessité de placer en tête de son programme la lutte contre le chômage. Sous ce rapport Gouvernement et opposition collaboreront certainement, car tous les partis sont intéressés à ce qu'un remède soit apporté d'urgence à la détresse présente des sans-travail.

"De même, pour ce qui est des revendications d'ordre politique, il convient de remarquer que la plupart d'entre elles (celles qui concernent notamment le Territoire de la Sarre, la frontière orientale et la création d'un ministère des réfugiés) ont été formulées aussi par les partis gouvernementaux, ou qu'elles pourraient l'être.

"De toute façon", conclut le journal de licence américaine, "grâce à la position nette qu'a prise le second grand parti allemand, non seulement l'atmosphère politique apparaît clarifiée, mais on peut également parler d'une certaine détente.

UNE SEANCE DE L'ASSEMBLEE FEDERALE

Le Chancelier Fédéral Dr. ADEMAUER: Il faudra régler, dès que possible, par une loi fédérale, la question des pensions accordées aux fonctionnaires expulsés et aux anciens membres de l'armée.

"Très juste" crie-t-on au centre et à droite.

— Cette réglementation devra tenir compte des avancements et promotions dans l'armée, qui, en temps de guerre, sont extraordinairement rapides, mais elle traitera les fonctionnaires et membres de la Wehrmacht de façon juste et loyale.

Député RISCHE (KPD): — Pour la nouvelle Wehrmacht!

— Nous ne sommes pourtant pas en zone orientale!
(Hilarité et applaudissements au centre et à droite.)

Député RISCHE: — Il manque le ministre de la Guerre!
— Je vous vois déjà avec un bel uniforme!

(Hilarité et applaudissements au centre et à droite.)

Député RENNER (KPD): — Et puis, vous êtes général américain!

— Alors, mettez-vous au garde-à-vous!
(Hilarité et applaudissements au centre et à droite...)

— J'ai dit au début que les Hauts Commissaires règlent nos relations avec l'étranger — mais j'ai constaté en même temps que nous avons avec tous les Etats voisins des rapports étroits — bons ou moins bons —. Il y aurait donc une lacune dans cette déclaration gouvernementale, si je ne parlais de nos relations avec ces pays.

Député RENNER: — N'oubliez pas la Sarre!

— Permettez-moi d'abord de ne pas oublier l'Union Soviétique!

(Hilarité au centre et à droite. Exclamations à gauche.)

— C'est pourquoi je commencerai par l'Union Soviétique.

Député RENNER: — Cette partie de votre discours, c'est un spécialiste qui l'a rédigé!

— Vous êtes un envieux, Monsieur Renner!

(Hilarité.)

Député RENNER: — On devrait connaître le passé des gens!

Dr SCHUMACHER (SPD): — Dans les relations entre partis, de lourdes hypothèques pèsent sur nous en toutes circonstances: principalement le fait que l'élite de l'Union Chrétienne-Démocrate, qui, aujourd'hui, existe encore sur le plan formel,

(Rires au centre et à droite.)

— et celle du Parti Libéral-Démocrate sont actuellement un parti de gouvernement en zone orientale.

Cris du SPD: Très bien!

— En tant que partis de gouvernement, elles sont pleinement responsables de ce qui se passe en zone orientale.

(Bravos et applaudissements du SPD.)

— Comme nous ne voulons pas de cette caricature et de cet amalgame . . .

Cris à droite: Grotewohl! Des douzaines!

— Nous avons mis Grotewohl à la porte,

(Rires à droite.)

— mais vous êtes toujours les mêmes "Nuschkoten" (1)

(Vive hilarité, Bravos et applaudissements du SPD . . .)

— En zone orientale, on suit encore strictement les mots d'ordre, et les récalcitrants remplissent, aujourd'hui encore, les camps de concentration: "Il faut anéantir non seulement moralement, mais aussi physiquement, les partisans de Schumacher".

Cris du SPD: "Ecoutez! Ecoutez!"

— Je voudrais prier ces messieurs du Parti Communiste d'expliquer aux masses laborieuses allemandes cette dualité de la nature communiste.

Député REIMANN (KPD): — Je vous répondrai demain à ce sujet, Monsieur Schumacher!

— Monsieur Reimann, l'expérience de la politique nous l'apprend: il n'y a pas seulement des loups qui revêtent une peau de mouton, mais aussi des moutons qui revêtent une peau de loup!

(Vive hilarité et applaudissements.)

Président Dr KOHLER: — Monsieur le député, permettez-moi une interruption. Je pense que votre remarque sur les "moutons qui ont revêtu une peau de loup" ne vise pas un membre de cette assemblée.

(Hilarité.)

(1) des salauds comme Nuschke. Otto Nuschke, ancien membre de la CDU orientale, est aujourd'hui vice-président du Conseil du Gouvernement de la République Populaire (N.D.L.R.).

Dr SCHUMACHER: — Avec votre permission, Monsieur le Président, je laisserai à Monsieur Reimann le soin d'en juger.

(Redoublement d'hilarité.)

* * *

Dr SCHMID. (SPD): — En entendant ici quelques orateurs, je n'ai pu m'empêcher de penser à des vers d'un opéra très profane: „Honnête homme, qui ne voudrait l'être? Hélas, ce sont les circonstances qui ne le permettent pas!" Il s'agit de "l'Opéra des Quat'sous", au cas où vous ne le sauriez pas.

(Hilarité.)

— Là aussi, on parle de la lutte des classes. Bien des passages me semblent trahir une lecture assidue des contes de Grimm.

(Redoublement d'hilarité.)

— Mesdames et Messieurs, la lutte des classes n'a pas été inventée par les méchants socialistes, elle existait avant eux et la classe ouvrière n'avait qu'à l'accepter. Si elle ne l'avait pas fait, — Monsieur Gockeln, vous m'avez fait signe — les ouvriers seraient-ils aujourd'hui où ils en sont?

Député GOCKELN (CDU): — Non!

— Non, ils n'en seraient pas là!

(Exclamations.)

— Et maintenant, je vais vous dire quelque chose: dans un Etat contrôlé démocratiquement, où on a brisé le monopole et la puissance d'une propriété économique trop comprimée, une bonne partie de la lutte des classes sous sa forme élémentaire peut devenir superflue.

Cris à droite: Très bien!

— Mais cet Etat ne sera pas conçu comme un Etat qui serait avant tout une machine destinée à protéger la propriété.

Cris du SPD: Très juste!

— Cet Etat doit être la res publica.

Exclamations à droite: Cui, très juste!

— Un Etat boursoufflé est une abomination.

Applaudissements nourris du SPD, du centre et de la droite.

— Et toute tentative pour élever l'Etat au rang d'absolu est inhumaine.

(Bravos et vifs applaudissements à droite.)

— Comme je suis heureux de voir la droite applaudir!

(Hilarité.)

— Autrefois, vos prédécesseurs parlaient de l'Etat comme d'un "rocher de bronze" (en français dans le texte).

Vifs applaudissements du SPD et exclamations: Très bien!

— C'est une étrange chose, Mesdames et Messieurs: à certaines époques et en certaines occasions, ce sont surtout les gens riches qui veulent un Etat aussi faible que possible — la police excepté, naturellement — et quand on y regarde de près, c'est lorsqu'il apparaît sous forme du fisc que l'Etat leur semble le plus détestable.

A gauche, cris de "Très juste!" (Hilarité.)

— On nous a vanté avec enthousiasme les bienfaits du fédéralisme,

(Exclamations au centre.)

— J'ajouterai seulement, mon cher compatriote, que ce sont surtout les orateurs du Parti bavarois. Vous avez émis la prétention de parler au nom de la Bavière, Monsieur Seelos. Je ne sais pas si l'explication du particularisme bavarois que le Dr Besold et vous avez donnée, est juste. Je ne le sais pas. Peut-être ces deux messieurs n'ont-ils fait que plaisanter.

(Hilarité . . .)

— Mais s'ils se sont si amèrement plaints qu'on leur ait „fait violence" pour les pousser dans la République Fédérale — à votre avis, Monsieur Seelos, qu'a pu dire contre Munich, en 1803, un "fédéraliste" de Nuremberg? Ou un d'Augsbourg? Voyez-vous, l'histoire avance parfois par bonds. C'est inévitable, là résident le danger et la dignité de l'histoire. Eh bien, collègue Seelos, vous êtes un joli fédéraliste! Dans votre discours, vous avez demandé qu'on contrôlât le régime financier du Land de Berlin, si on le fait participer aux ressources de la République Fédérale. Imaginez que quelqu'un dise alors: les Bavarois reçoivent des subventions de la République Fédérale, il faut donc contrôler comment ils les utilisent . . .

(Applaudissements et hilarité à gauche.)

Député Dr SEELOS: — Un marxiste amusant comme celui-là est pourtant quelque chose de magnifique!

— Un peu plus intéressant — ne trouvez-vous pas aussi — qu'un fédéraliste ennuyeux! . . . Le Gouvernement a hautement reconnu les bases fédératives de la Loi fondamentale. Docteur Seelos, vous avez été vraiment ingrat envers les Alliés. C'est à eux que nous en devons la plus grande partie.

Député Dr SEELOS: — Vous ne connaissez pas les Bavarois?

(Hilarité . . .)

— Aujourd'hui, rien n'est plus nécessaire pour ce peuple qu'une politique extérieure sérieuse et conséquente, et je dois dire ici que l'attitude réservée de Monsieur le Chancelier Fédéral, qui ne veut pas créer de Ministère des Affaires Etrangères, me semble extrêmement sage. Peu importe que ce soit dû à l'expérience ou au fait que la création d'un tel ministère aurait rendu encore plus pénible la formation du Cabinet. Nous sommes heureux du résultat.

(Vive hilarité. Applaudissements du SPD.)

Député RENNER (KPD): — En outre, c'était interdit!

CHARTRE DE LA HAUTE COMMISSION ALLIÉE EN ALLEMAGNE

20 Juin 1949

Article 1

Etablissement de la Haute Commission alliée et transfert du contrôle

1. Une Haute-Commission alliée (ci-après dénommée "la Haute Commission") est instituée en vertu du présent document pour exercer l'autorité suprême alliée dans la République fédérale allemande. La Haute-Commission aura à sa tête trois Hauts-Commissaires, chaque puissance signataire désignant l'un d'entre eux.

2. A compter du jour de l'entrée en vigueur du Statut d'occupation, tous les pouvoirs relatifs au contrôle de l'Allemagne, ou de toute autorité gouvernementale allemande, dévolus aux Commandants en Chef des forces d'occupation des trois Puissances en Allemagne, ou exercés par eux, quelle que soit l'origine ou le mode d'exercice de ces pouvoirs, seront transférés respectivement aux trois Hauts-Commissaires; ces pouvoirs seront exercés conformément aux dispositions du présent document et du Statut d'occupation.

3. Les forces d'occupation des trois Puissances en Allemagne resteront stationnées dans leurs zones d'occupation respectives. Chaque commandant des forces d'occupation continuera d'exercer dans sa zone respective le commandement des forces s'y trouvant ainsi que le contrôle de leurs installations militaires.

4. La législation des Autorités d'occupation promulguée avant la date d'entrée en application du Statut d'occupation demeurera en vigueur jusqu'à ce qu'elle soit abrogée, amendée, ou remplacée de toute autre manière, conformément au Statut.

Article 2

Fonctions de la Haute Commission

1. La Haute-Commission contrôlera le Gouvernement fédéral et les Gouvernements des Etats membres, conformément au Statut d'occupation. Dans l'exercice des pouvoirs réservés aux Autorités d'occupation en vertu du Statut, la Haute-Commission prendra ses décisions conformément aux dispositions de l' "Accord concernant les contrôles tripartites", conclu entre les trois Puissances le 8 avril 1949 et joint sous forme d'Annexe A au présent instrument dont il devient partie intégrante. L'exercice en commun de l'autorité des trois Hauts-Commissaires se traduira par ces décisions.

2. La Haute-Commission n'agira que par l'intermédiaire du Gouvernement fédéral ou du Gouvernement d'Etat compétent, à moins qu'une action directe ou une législation de la Haute-Commission ne soient nécessaires ou souhaitables, pour assurer l'exercice effectif de l'un des pouvoirs réservés aux Autorités d'occupation, en vertu du Statut.

3. Les services centraux de la Haute-Commission seront installés au siège du Gouvernement fédéral allemand qui constituera, ainsi qu'une zone environnante à délimiter, une région particulière dépendant directement de la Haute-Commission et placée en dehors des différentes zones d'occupation. Les arrangements spéciaux nécessaires pour la définition de cette région et pour son administration, dans la mesure où elles intéressent les Alliés, seront établis ultérieurement par la Haute-Commission.

Article 3

Organisation de la Haute Commission

1. L'organisation des services centraux de la Haute Commission aura un caractère tripartite et comprendra:

a) Un Conseil allié (ci-après dénommé "Le Conseil"), composé des trois Hauts-Commissaires. Chaque Haut-Commissaire désignera un adjoint ou représentant permanent qui, en son absence, le remplacera au Conseil. Les adjoints ou représentants permanents des Hauts-Commissaires pourront, en se réunissant, constituer un comité exécutif du Conseil, si celui-ci prend une telle décision.

b) Des Comités ou organismes donneront des avis au Conseil dans les domaines de leur compétence et exerceront telles fonctions exécutives que le Conseil leur délèguerait. Le nombre, les fonctions et l'organisation de ces Comités ou organismes pourront être modifiés, revus ou complètement supprimés par le Conseil à la lumière de l'expérience. Compte tenu de ce qui précède et de manière à assurer une continuité d'action, le Conseil sera initialement assisté par les Comités suivants: Affaires politiques, Commerce extérieur et change, Finances, Economie, Comité juridique et par l'Office militaire de sécurité. Chaque Comité disposera, avec l'approbation du Conseil, du personnel auxiliaire dont il pourrait avoir besoin.

c) Un secrétariat général allié.

2. Le Conseil.

Le Conseil constituera l'autorité suprême de la Haute-Commission. Il se réunira aussi souvent qu'il le jugera nécessaire et à tout moment sur la demande de l'un de ses membres. La présidence du Conseil et des différents Comités sera exercée par chacun de ses membres, par roulement mensuel. Le Conseil fixera la date et le lieu de ses réunions; il établira le règlement et la procédure appropriés à ses travaux. Les décisions du Conseil seront prises conformément à l'Annexe du présent document.

3. Les Comités.

La composition et les attributions de chaque Comité seront fixées par le Conseil. Au début, ces Comités et leurs attributions seront définis comme suit:

a) Le Comité des Affaires politiques, composé des Conseillers politiques des Hauts-Commissaires, traitera de toutes les affaires concernant la politique générale et la politique extérieure du Gouvernement fédéral allemand et des

Gouvernements des Etats, relevant de la compétence du Conseil.

b) Le Comité du commerce extérieur et des changes, composé des Conseillers économiques et des Conseillers financiers des Hauts-Commissaires.

I) Ce Comité aura pour mission de suivre la politique des Autorités allemandes dans les domaines de l'économie, des finances et du commerce extérieur, et de donner des avis au Conseil si la politique suivie ou une mesure proposée ou prise en application de cette politique, risque d'avoir sur le commerce extérieur, ou sur les ressources en devises étrangères du Gouvernement allemand, des conséquences défavorables et de nature à accroître les besoins de celui-ci en aide extérieure.

II) Les membres de ce Comité seront automatiquement membres du Conseil d'administration de l'Agence commune d'importation et d'exportation (ci-après dénommée "J.E.I.A.") et seront, en même temps que les autres administrateurs, chargés d'assurer dans le plus bref délai possible la liquidation régulière de la J.E.I.A. Ce Comité assurera toutes les fonctions de contrôle actuellement exercées par la J.E.I.A. et qu'il apparaîtrait nécessaire de maintenir après la liquidation de celle-ci.

III) Il est entendu que la République fédérale allemande accèdera à la convention de coopération économique européenne et conclura un accord bilatéral avec le Gouvernement des Etats-Unis. Il est entendu en outre que les fonctions de la Haute-Commission dans les domaines visés au paragraphe I) ci-dessus seront modifiées de façon appropriée.

c) Le Comité économique, composé des Conseillers économiques des Hauts-Commissaires, aura pour mission de suivre la politique économique générale des Autorités allemandes et donnera des avis au Conseil en ce qui concerne l'exercice des pouvoirs qui lui sont réservés dans ce domaine par le Statut d'occupation. Le Comité donnera des avis au Conseil sur toutes les questions relatives à la décartellisation et à la déconcentration de l'industrie allemande.

d) Le Comité financier, composé des Conseillers financiers des Hauts-Commissaires, aura pour mission d'observer la politique financière générale des Autorités allemandes et donnera des avis au Conseil en ce qui concerne l'exercice dans ce domaine de ses pouvoirs réservés par le Statut d'occupation. Dans la mesure nécessaire et dans les limites prévues par le Statut, le Comité financier succédera à la

Commission alliée de la Banque et assumera les fonctions exercées jusqu'à présent par celle-ci.

e) Le Comité juridique, composé des trois conseillers juridiques des Hauts-Commissaires, donnera des avis au Conseil et aux Comités sur toutes les questions d'ordre juridique ou judiciaire nées des travaux de la Haute-Commission.

f) L'Office militaire de Sécurité traitera de toutes les questions relatives à la démilitarisation, au désarmement, aux interdictions et limitations de l'industrie et à la recherche scientifique, conformément aux termes de la directive existante.

4. Personnel des Comités et des Sous-Comités.

a) Dans les limites numériques fixées par le Conseil, chacun des Comités créés en vertu des dispositions du paragraphe 3 du présent article 3 établira avec l'approbation du Conseil les sous-comités tripartites ou autres groupes nécessaires à l'exercice de ses fonctions.

b) Sous réserve des dispositions contraires prévues expressément à l'alinéa c) du présent paragraphe, le personnel de ces sous-comités ou groupes sera nommé par chacun des Hauts-Commissaires sur la base de la parité entre les trois nations alliées. Il pourra comprendre du personnel militaire. Le nombre, les fonctions et l'organisation de ces sous-comités ou groupes pourront être modifiés, revus ou entièrement supprimés par le Conseil en fonction de l'expérience. Chaque sous-comité ou groupe relèvera du Comité qui l'a créé et adressera ses rapports au Conseil par l'intermédiaire de ce Comité. Le siège de ces organismes sera situé au siège de la Haute-Commission, sauf décision contraire du Conseil.

c) Les sous-comités et groupes créés conformément à l'alinéa a) de ce paragraphe comprendront:

I) L'Agence commune d'importation et d'exportation (J.E.I.A.) qui, en attendant sa liquidation conformément aux dispositions de l'alinéa b) du paragraphe 3 ci-dessus, fonctionnera dans les limites de ses attributions actuelles et avec un personnel intégré. Elle adressera ses rapports au Comité du Commerce intérieur et des changes par l'intermédiaire de son directeur général qui, ainsi que les directeurs généraux adjoints, sera membre du Conseil d'administration de la J.E.I.A.

II) Le Groupe de décartellisation et de déconcentration industrielle, le groupe de contrôle du charbon et le groupe

de contrôle de l'acier, qui tous feront rapport par l'intermédiaire du Comité économique.

III) L'Office tripartite de circulation qui fera rapport par l'intermédiaire du Comité des Affaires politiques.

IV) L'Office de l'Aviation civile qui fera rapport dans des conditions à fixer par le Conseil.

V) Le Sous-Comité de l'Information et des Affaires culturelles qui fera rapport par l'intermédiaire du Comité des Affaires politiques.

VI) Le Sous-Comité des intérêts étrangers, qui fera rapport dans des conditions à fixer par le Conseil.

5. Secrétariat général allié.

La Haute-Commission disposera des services d'un Secrétariat général tripartite. Ce dernier recevra et expédiera toutes les communications adressées à la Haute-Commission ou en provenance de celle-ci; il préparera l'ordre du jour et la documentation pour les réunions du Conseil et établira les procès-verbaux de séances de ce dernier. Le Secrétariat général ou sa section compétente servira d'agent de liaison entre la Haute-Commission et les organes du Gouvernement fédéral ainsi que le Conseil et les divers Commissaires de Land pour les questions intéressant les Gouvernements des Etats. Le Secrétariat général sera chargé de la tenue des archives de la Haute-Commission et de toute autre tâche que le Conseil pourrait lui confier.

Article 4

Commissaires de Land

1. L'ensemble des pouvoirs de la Haute-Commission sera exercé d'une manière uniforme dans les Etats faisant partie de la République fédérale conformément aux directives de la politique tripartite et aux instructions du Conseil.

2. Afin d'assurer l'uniformité dans l'exercice de ses pouvoirs, la Haute-Commission sera représentée au siège du Gouvernement de chacun des Etats faisant partie de la Fédération par un commissaire allié de Land, qui sera seul responsable devant le Conseil du respect par les Autorités de l'Etat des décisions et directives du Conseil. Le Commissaire de Land rendra compte au Conseil et sera seul responsable devant lui de toutes les affaires d'intérêt tripartite relevant de l'Etat. Il sera le seul agent de transmission et de liaison entre le Conseil et le Gouvernement de l'Etat pour ce qui concerne les dites affaires.

En particulier, chaque Commissaire de Land aura, vis-à-vis du Conseil, les responsabilités ci-après:

a) Procéder au premier examen et à la transmission rapide au Conseil de la législation de l'Etat, ainsi que des recommandations que celle-ci appellerait de sa part;

b) Veiller à l'observation et au respect par le Gouvernement de l'Etat des dispositions de la Constitution de la République fédérale et de l'Etat, du Statut d'occupation et de la législation en vigueur des Autorités d'occupation;

c) Fournir à l'Office militaire de Sécurité les renseignements que celui-ci demanderait et prêter toute l'assistance nécessaire aux groupes d'inspection de l'Office, ainsi qu'à tout autre organisme autorisé par le Conseil;

d) D'élaborer tous rapports périodiques ou spéciaux demandés par le Conseil.

3. Chaque Commissaire de Land et les membres de ses services seront des ressortissants de la Puissance dont la zone d'occupation comprend l'Etat intéressé; ils seront nommés par le Haut-Commissaire désigné par ladite Puissance et relèveront administrativement de lui. Chaque Commissaire de Land ne rendra compte qu'à son Haut-Commissaire, dont il sera l'agent de transmission et de liaison, avec le Gouvernement de l'Etat, pour ce qui concerne:

a) Toutes les matières énumérées à l'article 5, paragraphe 2;

b) La conduite des relations entre les forces d'occupation stationnées dans l'Etat et les services gouvernementaux dudit Etat, sauf dans la mesure où des communications ou des relations directes auraient pu être autorisées par lui.

4. Chaque Haut-Commissaire désignera, aux fins de consultation et d'information, auprès de chacun des Commissaires de Land, en dehors de sa propre zone, un observateur, ainsi qu'un personnel restreint dont l'effectif devra, dans chaque cas, être fixé d'un commun accord par les Hauts-Commissaires intéressés.

Article 5

Responsabilités individuelles des Hauts Commissaires

1. Chaque Haut-Commissaire maintiendra au siège du Gouvernement de chacun des Etats de sa zone un Commissaire de Land disposant du minimum de personnel et de services nécessaires à l'accomplissement des tâches indiquées aux articles 4 et 5 du présent document. Il assurera la bonne

exécution, par chacun de ces Commissaires de Land, des décisions et des ordres du Conseil. Il veillera également à l'exercice uniforme de tous les pouvoirs de la Commission à l'intérieur des Etats, conformément aux directives de la politique tripartite et aux décisions du Conseil.

2. En ce qui concerne les Etats de sa zone, chaque Haut-Commissaire sera responsable vis-à-vis de son Gouvernement pour les matières du domaine réservé aux Autorités d'occupation énumérées ci-dessous. Néanmoins, dans toute la mesure du possible, il coordonnera la politique générale qu'il se propose de suivre en ces matières avec celle des autres Hauts-Commissaires, et exercera ces pouvoirs conformément à la législation ou à la politique tripartite que le Conseil adoptera:

a) assurer le respect de la loi et le maintien de l'ordre si les Autorités allemandes responsables se montrent incapables d'y pourvoir;

b) assurer la protection, le prestige, la sécurité et les immunités des forces alliées d'occupation, des autorités alliées d'occupation, de leurs familles, employés et représentants officiels;

c) assurer la livraison des réparations et des biens soumis à restitution;

d) assurer l'entretien et l'administration des personnes déplacées;

e) fixer le sort des criminels de guerre;

f) administrer la justice dans les cas, relevant de la juridiction des tribunaux alliés;

g) contrôler les conditions de détention et le régime appliqués dans les prisons allemandes aux personnes poursuivies ou condamnées par les cours ou les tribunaux des Autorités d'occupation, contrôler l'exécution des jugements prononcés contre ces personnes, ainsi que toutes les questions relatives à leur amnistie, à leur grâce ou à leur mise en liberté.

Chaque Haut-Commissaire sera individuellement responsable de l'établissement, conformément aux directives et aux critères tripartites, d'un budget annuel des frais d'occupation et autres prestations requis dans sa zone. Ce budget sera établi et soumis au Conseil, aux fins d'examen et d'approbation, à une date que ce dernier fixera, et sera ensuite inclus dans un budget global des Autorités d'occupation, qui sera transmis au Gouvernement allemand. Chaque Haut-Commissaire sera responsable devant le Conseil du Contrôle,

du budget approuvé pour sa zone conformément aux normes et procédures établies par le Conseil.

Article 6

Décisions du Conseil

1. Les décisions ou ordres officiels du Conseil concernant le Gouvernement fédéral ou l'un de ses organes, seront établis par écrit et transmis au Chancelier par le Conseil ou en son nom.

2. Les communications officielles concernant les questions de moindre importance ou de caractère courant, pourront être adressées au Ministre intéressé par l'organisme approprié du Conseil.

3. Les décisions ou ordres officiels du Conseil concernant un Gouvernement d'Etat ou un de ses organes, seront établis par écrit et transmis au Ministre-Président par l'intermédiaire du Commissaire de Land, au nom du Conseil.

4. Les décisions officielles du Conseil seront insérées dans un journal officiel édité par les soins de la Commission au siège allié du contrôle en Allemagne, et publié en anglais, français et allemand. La publication de ces décisions au journal officiel de la Haute-Commission constituera la preuve décisive que les mesures ou les décisions y figurant ont été prises conformément aux pouvoirs réservés par le Statut aux Autorités d'occupation.

Article 7

Autorité internationale de la Ruhr

La Haute-Commission prendra toutes mesures nécessaires pour mettre en application l'article 22 de l'accord établissant l'Autorité Internationale de la Ruhr, en date du 28 avril 1949.

Article 8

Missions Etrangères en Allemagne

La liaison nécessaire avec les Gouvernements des autres Nations spécialement intéressées, sera assurée par la nomination, à laquelle procéderont les dits Gouvernements, de missions appropriées auprès du Conseil de la Haute-Commission. Ces missions entreront en rapport, suivant une procédure à déterminer, avec les organismes dépendant du Conseil et avec le Gouvernement allemand.

Article 9

Organisation des Nations-Unies en Allemagne

Les organisations des Nations Unies et leurs Institutions spécialisées pourront exercer leur activité dans la République fédérale allemande, conformément aux dispositions arrêtées par le Conseil.

Article 10

Langues officielles

Les langues officielles de la Commission seront l'anglais et le français. Des textes en allemand, faisant foi, seront fournis, si besoin est.

Article 11

En foi de quoi l'accord ci-dessus a été dûment signé par les représentants dûment autorisés à cette fin des Gouvernements de la République Française, des Etats-Unis d'Amérique et du Royaume-Uni, en trois exemplaires en français, et en anglais, chaque texte faisant également foi. L'accord entrera en vigueur à compter du jour de la mise en application du Statut d'occupation.

Signé:

Acheson
Bevin
Schuman

STATUT D'OCCUPATION

*définissant les pouvoirs devant être conservés par les
Autorités occupantes*

Dans l'exercice de l'autorité suprême qui est conservée par le Gouvernement de la France, du Royaume-Uni et des Etats-Unis,

Nous,

Général Koenig, etc. . . .

Proclamons conjointement par les présents du Statut d'occupation ci-après:

1) Au cours de la période pendant laquelle il sera nécessaire de poursuivre l'occupation, le voeu comme l'intention

des Gouvernements français, britannique et américain est que le peuple allemand puisse se gouverner lui-même au degré maximum compatible avec une telle occupation. L'Etat fédéral et les Länder participants détiendront, sous les seules réserves prévues dans le présent instrument, les pleins pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, en conformité avec la loi fondamentale et avec leurs constitutions respectives.

2) En vue d'assurer la mise en oeuvre des objectifs fondamentaux de l'occupation, les pouvoirs sont spécifiquement réservés dans les domaines suivants, y compris le droit de requérir et de vérifier les informations et statistiques nécessaires, aux Autorités d'occupation:

a) Désarmement et démilitarisation, y compris les domaines connexes en matière de recherche scientifique, les prohibitions et limitations portant sur l'industrie et l'aviation civile;

b) Les contrôles concernant la Ruhr, les restitutions, les réparations, la décartellisation, la déconcentration, la non-discrimination en matière commerciale, les intérêts étrangers en Allemagne et les créances sur l'Allemagne;

c) Les Affaires étrangères y compris les accords internationaux conclus par ou au nom de l'Allemagne;

d) Les personnes déplacées et l'admission des réfugiés;

e) La protection, le prestige et la sécurité des forces alliées, de leurs familles, des personnes à leur service et de leurs représentants, leur immunité ainsi que la couverture des frais d'occupation et la satisfaction de leurs autres besoins;

f) Le respect de la loi fondamentale et des constitutions des Etats;

g) Le contrôle sur le commerce extérieur et les changes;

h) Le contrôle sur l'administration intérieure seulement dans la mesure minima nécessaire pour assurer l'utilisation des fonds du ravitaillement et des autres approvisionnements dans des conditions permettant de réduire au minimum le besoin d'une aide extérieure pour l'Allemagne;

i) Le contrôle du régime et des conditions de détention appliqués dans les prisons allemandes aux personnes déferées aux cours ou tribunaux des puissances occupantes ou des Autorités d'occupation ou condamnées par elles; le contrôle de l'exécution des condamnations prononcées contre ces personnes; le contrôle sur toutes les questions relatives à leur amnistie, à leur grâce ou à leur mise en liberté.

3) Le souhait et l'intention des Gouvernements français, britannique et américain est que les Autorités d'occupation n'aient pas à prendre de mesures dans des domaines autres que ceux spécifiquement réservés ci-dessus. Toutefois, les autorités d'occupation se réservent le droit de reprendre, sur instruction de leur gouvernement, en tout ou en partie, l'exercice de leur pleine autorité, si elles estiment que cela est essentiel soit pour leur sécurité, soit pour sauvegarder une forme démocratique de gouvernement en Allemagne, soit pour s'acquitter des obligations internationales de leurs Gouvernements. Avant d'y recourir, elles avertiront formellement les Autorités allemandes compétentes de leurs décisions et des raisons qui les motivent.

4) Le Gouvernement fédéral allemand et les Gouvernements des Etats auront le pouvoir, après avoir du reste informé les Autorités d'occupation, de légiférer et d'agir dans le domaine réservé à ces Autorités, sauf si les Autorités d'occupation en décident autrement de manière spécifique, ou si ces mesures législatives et administratives sont en contradiction avec la décision ou les actes des Autorités d'occupation elles-mêmes.

5) Tout amendement de la loi fondamentale devra être expressément approuvé par les Autorités d'occupation avant d'entrer en vigueur. Les constitutions des Etats et les amendements à ces constitutions, toute autre législation, et tous accords conclus entre l'Etat fédéral et des gouvernements étrangers, entreront en vigueur vingt et un jours après avoir été officiellement reçus par les Autorités d'occupation à moins que celles-ci les aient, au préalable, désapprouvés provisoirement ou définitivement. Les Autorités d'occupation ne désapprouvent pas la législation à moins que, à leur avis, cette législation soit incompatible avec la loi fondamentale, la constitution d'un Etat, la législation ou toutes autres directives des Autorités d'occupation elles-mêmes, ou les clauses du présent instrument, ou à moins que cette législation ne constitue une grave menace aux objectifs fondamentaux de l'occupation.

6) Sous la seule réserve des exigences de leur sécurité, les Autorités d'occupation garantissent le respect par tous les organismes d'occupation du droit de chacun à être protégé contre toute arrestation, perquisition ou saisie arbitraires, à être admis au bénéfice de la liberté provisoire sous caution lorsque les circonstances le justifient, à communiquer avec sa famille et à être jugé impartialement et promptement.

7) La législation des Autorités d'occupation promulguée avant la date d'entrée en vigueur de la loi fondamentale demeurera en vigueur jusqu'à ce qu'elle soit abrogée ou annulée par les Autorités d'occupation, conformément aux dispositions suivantes:

a) La législation incompatible avec ce qui précède sera abrogée ou amendée afin de l'harmoniser avec les présentes dispositions,

b) la législation fondée sur les pouvoirs réservés décrits au par. 2 ci-dessus, sera codifiée,

c) la législation non visée aux alinéas a) et b) sera abrogée par les Autorités d'occupation sur la requête des Autorités allemandes compétentes.

8) Toute mesure sera considérée comme une mesure des Autorités d'occupation en vertu des pouvoirs réservés par les présentes dispositions et applicable comme telle aux termes du présent instrument, lorsqu'elle sera prise ou justifiée en quelque manière que ce soit par un accord passé entre elles. Les Autorités d'occupation peuvent, à leur discrétion, mettre en oeuvre leurs décisions, soit directement, soit par des instructions données aux Autorités allemandes compétentes.

9) A l'expiration d'un délai de dix-huit mois et en tout cas dans les dix-huit mois qui suivront la mise en application du présent instrument, les Puissances occupantes entreprendront une révision de ses dispositions à la lumière de l'expérience, résultat de son fonctionnement, et en vue d'étendre la compétence des Autorités allemandes dans les domaines législatif, exécutif et judiciaire.

ALLEMAGNE ORIENTALE

LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ALLEMANDE

I. Les Etats Fédérés

Trente jours exactement après l'inauguration en zone occidentale de l'Assemblée Fédérale de Bonn, le Conseil du Peuple, en zone orientale, se transformait à son tour en Chambre Populaire et proclamait la République Démocratique Allemande. Le lendemain, le Maréchal Staline, dans un télégramme à M. Pieck, se félicitait de la naissance de la République Allemande démocratique et pacifique, véritable tournant dans l'histoire de l'Europe.

La République du Peuple, qui s'oppose à la République Fédérale de l'Ouest, s'étend sur un territoire de 107.000 km² et une population d'un peu plus de 18 millions d'habitants.

Le secteur soviétique de Berlin n'a pas été inclus dans le nouvel Etat. Néanmoins MM. Pieck et Grotewohl, considérant que Berlin doit être la capitale de l'Allemagne restaurée, ont établi leur gouvernement dans le quartier de Berlin sous contrôle soviétique.

Etats de la République Populaire Allemande

Etats	Capitales
Brandebourg	Brandebourg
Mecklembourg	Schwerin
Saxe	Dresde
Saxe-Anhalt	Halle
Thuringe	Weimar

II. La Chambre du Peuple et la Constitution Démocratique Populaire

Vendredi, 7 octobre 1949, le Conseil du Peuple allemand (Volksrat) s'est réuni à Berlin pour se déclarer Chambre du Peuple (Volkskammer) avec pour fin de créer le Gouverne-

ment Constitutionnel de la Démocratie Populaire allemande. A la République Fédérale de l'Ouest, l'Est oppose sa République Populaire. Comme l'Assemblée de Bonn, l'Assemblée de Berlin prétend agir au nom de tous les Allemands. La nouvelle Chambre du Peuple a approuvé les lois instituant un gouvernement oriental provisoire et la mise en vigueur de la Constitution élaborée que le Conseil du Peuple avait présentée le 3 août 1948 aux 180 membres du Conseil (1).

Voici les points principaux de la Constitution de la République Populaire allemande:

I- L'Allemagne constitue une République démocratique une et indivisible groupant les Pays (Länder) allemands.

II- Toute souveraineté émane du peuple.

III- Les couleurs de la République sont le noir-rouge-or.

A ce sujet, le professeur Kasner, co-président du Conseil du Peuple, avait précisé au cours de la séance du 3 juillet dernier que "les couleurs noir-rouge-or, noir comme la nuit, rouge comme le sang, or comme le soleil et comme la nouvelle Allemagne qui se lève . . ." avaient été adoptées par le Conseil et le Congrès du Peuple.

IV- Tout Pays possède sa propre constitution, mais celle-ci doit être conforme aux principes fondamentaux de la Constitution de l'Etat Républicain.

V- Le droit de la République prime le droit des Länder.

VI- Les pouvoirs suprêmes de l'Etat sont détenus par la Chambre du Peuple. Elle se compose des députés du peuple allemand élus pour quatre ans au suffrage universel, direct, secret et uniforme, selon le système de la proportionnelle.

VII- Sont électeurs tout citoyen et citoyenne âgés d'au moins 18 ans. On est éligible à 21 ans révolus.

VIII- La fraction la plus forte de la Chambre du Peuple désigne le Président du Conseil qui forme le ministère dans lequel toutes les fractions politiques sont représentées proportionnellement à leur force numérique.

IX- Les ministres doivent tous appartenir à la Chambre du Peuple.

X- Le Président de la République est élu pour quatre ans, à la majorité simple des votants, par la Chambre du Peuple et les représentants des Pays réunis en Congrès. Est éligible à la Présidence tout citoyen (et citoyenne) âgé de 35 ans révolus.

(1) Voir à ce sujet le numéro 7/8 de Documents (décembre 1948).

En résumé, le peuple allemand élit les députés de la Chambre du Peuple et du Parlement des Länder. Le Parlement des Länder choisit parmi ses membres les députés de la Chambre des Länder (un député pour 500.000 habitants). La Chambre du Peuple et la Chambre des Länder élisent en commun le Président de la République Populaire. La fraction la plus forte nomme le Ministre-Président à qui incombe la tâche de former le Gouvernement. Sur proposition du Gouvernement, les juges du Tribunal supérieur (Oberstes Gericht) et le Procureur Général (Oberster Staatsanwalt) sont choisis par la Chambre du Peuple. Gouvernement, juges et Procureur général sont responsables devant la Chambre du Peuple et peuvent être suspendus par elle. Le Président de la République enfin peut être suspendu de ses fonctions après un accord entre la Chambre du Peuple et la Chambre des Länder.

III Le programme

Les élections générales prévues pour le 15 octobre 1949 ont été reportées au 15 octobre 1950, donc retardées d'un an. Néanmoins, sans plus tarder, le système politique et gouvernemental de la nouvelle République allemande populaire est entré en fonction. La fraction S.E.D. de la Chambre du Peuple a désigné Otto Grotewohl comme Ministre-Président. Le programme de M. Grotewohl tient en six points:

I. Reconnaissance de la ligne "Oder-Neisse", comme "frontière de paix" entre la Pologne et la République Populaire allemande, conformément à la décision de la Conférence de Varsovie de 1948.

II. Collaboration étroite avec toutes les Démocraties Populaires, ralliées à l'obédience du Kominform, et relations commerciales immédiates avec la jeune Démocratie chinoise de Mao-Tse-Toung.

III. Elaboration en 1950 d'un nouveau plan économique.

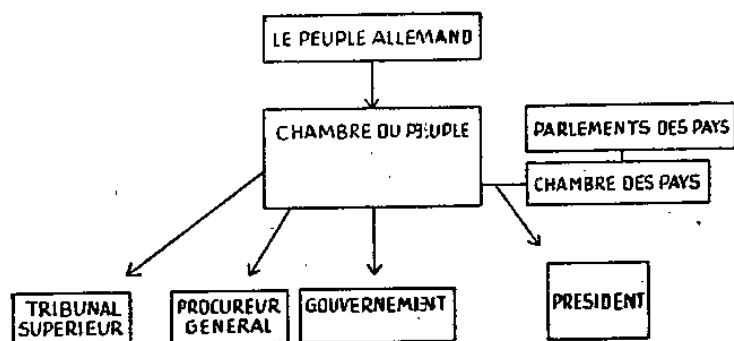
IV. Egalité des droits pour tous les anciens nazis à l'exception des criminels de guerre.

V. Lutte par tous les moyens légaux, contre toute tentative de renouveau national-socialiste, militariste et fasciste.

VI. Suppression des rationnements pour toutes les denrées alimentaires, à l'exception de la viande et du sucre.

IV. L'U.R.S.S. reconnaît la Nouvelle République

M. Wilhelm Pieck fut élu, à l'unanimité, à la Présidence de la République Populaire par la Chambre du Peuple et la Chambre des Pays réunies. Aussitôt l'Union des Républiques soviétiques reconnut le Gouvernement de l'Allemagne orientale et lui accorda tous les pouvoirs. Le Gouvernement Militaire soviétique fut remplacé, sitôt la formation du Gouvernement allemand Populaire, par une Commission de Contrôle, et les troupes soviétiques commencèrent l'évacuation du secteur oriental de Berlin. Le Maréchal Staline profita de la naissance de la nouvelle Démocratie populaire pour adresser à M. Wilhelm Pieck et Otto Grotewohl un télégramme dans lequel il les félicite, ainsi que le peuple allemand, de la nomination d'un Gouvernement allemand oriental, consacrant ainsi un tournant dans l'histoire de l'Europe.



LES PARTIS EN ZONE SOVIETIQUE

Le Gouvernement de la nouvelle République démocratique d'Allemagne orientale a inscrit en tête de sa liste plusieurs noms d'hommes politiques qui n'appartiennent pas au S.E.D. (parti d'unité socialiste). H. Kastner, vice-président du Conseil, par exemple, du Parti libéral-démocratique ou encore Dertinger, ministre des Affaires Etrangères de la C.D.U. orientale (Union démocratique chrétienne). Ce qui ne signifie strictement rien. Les deux partis C.D.U. et L.D.P. ont

pu discuter avec leurs partenaires du S.E.D. et des syndicats libres jusqu'en 1947. Brusquement cet état de choses a pris fin: c'était la crise de la C.D.U. en décembre 1947, le départ de J. Kaiser, chef de la C.D.U. orientale et la création d'une fraction démocrate-chrétienne de Berlin-Ouest. Les leaders libéraux qui refusèrent de se soumettre aux directives du Gouvernement Militaire Soviétique se retirèrent dans les secteurs occidentaux de Berlin. Les militants fidèles, restés en zone russe, grossirent le nombre des internés des camps de concentration: Buchenwald, Sachsenhausen, Bautzen, Torgau, Neubrandenburg, etc. Seuls subsistèrent les noms de ces partis et leurs représentations fictives. Et encore, même décapités, ils ne donnent pas toute satisfaction. Le 27 janvier 1949, parlant du parti libéral démocrate, Otto Grotewohl déclarait: "Nous n'exigerons pas du L.D.P. qu'il adhère au socialisme. Mais il est grand temps qu'il prenne une attitude progressiste".

Les nouveaux partis

Ils sont nés le 16 juin 1948. Celui des démocrates paysans et le Parti National-Démocrate. Comme nous l'indiquions récemment (1), ce parti rassemble les anciens nazis, les anciens militaires et tous les éléments chauvins de droite. Il fait également des avances aux anciens de la jeunesse hitlérienne pour qu'ils fassent "le premier pas de l'amitié et de l'entente, et tout d'abord, vers la jeunesse de l'Union soviétique".

Il est difficile de préciser le rôle effectif que joue ce parti en zone soviétique. On trouve à sa tête d'anciens officiers supérieurs allemands qui ont passé par les écoles antifascistes en U.R.S.S. Leur position est-elle solide? Combien de temps se maintiendront-ils? Le préfet de police Markgraf vient d'être arrêté par la N.K.V.D. et il était pourtant considéré comme l'un des plus "solides" de zone russe!

Le parti d'Unité socialiste

Lors du deuxième congrès du S.E.D., en septembre 1947, le Colonel Toulpanov s'était adressé en allemand aux partisans. Il a notamment dit:

"Ce n'est pas seulement l'administration militaire soviétique mais tout le peuple de l'U.R.S.S. qui observe avec la plus grande atten-

(1) Documents No 6/1949 sur "Freies Deutschland".

tion et la plus vive curiosité le développement du S.E.D., les difficultés auxquelles il se heurte et ses succès: aujourd'hui notre presse soviétique relate dans le détail le combat qui se livre en Allemagne entre la démocratie et la réaction. . . ."

Soutenu par les autorités d'occupation, le S.E.D. est devenu le parti le plus important de la zone russe. En cas d'élections libres, il obtiendrait actuellement entre 5 et 10% des voix.

Il fut à plusieurs reprises remanié, notamment en janvier et février 1949, pour renforcer les cadres et augmenter son efficacité. Après une conférence de ce parti, le 28 janvier de cette année, un manifeste fut voté à l'unanimité, qui précise:

"L'état de choses actuel, dans la zone soviétique, est un ordre antifasciste et démocratique et non une démocratie populaire. Le maintien de la politique de bloc avec tous les partis antifascistes et démocratiques est indispensable. . . ."

Le S.E.D. doit devenir un parti de type nouveau, l'avant-garde de la classe ouvrière; la direction opérative et quotidienne de son travail doit assurer son influence dans les domaines de l'Etat, de l'Economie et de la vie culturelle.

C'est pourquoi la nomination d'un Politburo est devenue nécessaire, sur la base marxiste-léniniste du centralisme démocratique."

Derrière toutes les manifestations de la vie publique et politique d'Allemagne orientale on trouve le S.E.D. — Il était le moteur de la zone, il est devenu celui de la nouvelle République démocratique. Il s'est pleinement révélé dans le Congrès du Peuple et le Conseil du Peuple où il détient d'ailleurs la majorité.

Obéissance soviétique

Le praesidium de ce Conseil du Peuple, élu le 18 mars 1948, est d'obéissance soviétique et les appels qu'il lance permettent de suivre la ligne de la politique étrangère de l'U.R.S.S. — C'est ainsi que le 2 février 1949 il exhortait le peuple allemand à "l'auto-défense" contre les impérialistes.

"Nous accusons les Gouvernements américain, anglais et français de violer l'Accord de Potsdam qui prévoit pour toute l'Allemagne l'institution d'un Gouvernement unitaire et d'une Economie unitaire de paix, ainsi que la conclusion d'un traité de paix.

Nous les accusons de disloquer l'Allemagne, et de tenter de transformer ses provinces de l'Ouest en une colonie anglo-saxonne.

Nous les accusons de se livrer à une campagne éfrénée contre la démocratie et l'Union Soviétique, et d'entretenir le conflit de Berlin qu'ils ont eux-mêmes provoqué!

De nouveau, l'U.R.S.S. a, par la déclaration du Généralissime Staline, ouvert largement la porte aux négociations sur le rétablissement de l'unité allemande. Que, conformément à la proposition

de Staline, les Puissances occidentales cessent de préparer la constitution d'un Etat de l'Allemagne de l'Ouest et reprennent les négociations en commun sur le sort de l'Allemagne, telles qu'elles ont été prévues à Yalta et à Potsdam, alors, il n'y aura plus de problème berlinois; la tension présente entre les Puissances sera considérablement atténuée, et de cette façon, on aura servi la cause de la paix mondiale.

Aussi, le praesidium du Conseil du Peuple allemand accueille-t-il avec la plus vive satisfaction les réponses claires et précises que le Généralissime Staline a données à ces questions, qui sont d'une importance si vitale pour l'Allemagne.

Il ne dépend plus désormais que des Puissances occidentales que les peuples puissent enfin espérer dans l'instauration d'une paix durable.

Peuple allemand!

L'heure est venue pour les hommes et les femmes, ainsi que pour la jeunesse d'Allemagne, d'entrer dans l'arène. C'est à vous qu'il incombe de mettre un terme aux menées de ces hommes politiques allemands qui, de nouveau, versent goutte à goutte le poison de l'impérialisme et de l'antisoviétisme dans les plaies de notre peuple. C'est à vous qu'il incombe de refuser de suivre les traîtres à la cause nationale, ceux de Bonn et de Francfort-sur-le-Main, car ils permettent aux Puissances de l'Ouest de livrer de nouveau l'Allemagne occidentale aux forces funestes du passé.

Contre la détresse nationale, à laquelle l'Allemagne, et Berlin, sa capitale, ont été réduites par le diktat des Puissances de l'Ouest et la lâcheté d'hommes politiques allemands, il n'existe qu'un remède: l'auto-défense nationale!

Nous n'échapperons à la catastrophe qui a frappé notre pays, que si nous prenons nous-mêmes en mains notre destin,

Protestez à la ville et au village, dans les entreprises, les mines et dans les administrations, protestez contre la dislocation de l'Allemagne!

Prononcez-vous contre le rapt de la Ruhr!

Prononcez-vous contre la séparation de l'Allemagne de l'Ouest.

Prononcez-vous contre un Statut d'occupation qui rend impossible la conclusion d'un traité de paix ainsi que le retrait des troupes étrangères.

Nous ne sommes pas seuls dans la lutte que nous livrons. La puissante Union Soviétique, les peuples de l'Est et du Sud-Est européens, les syndicats et de forts partis en Europe occidentale, soutiennent nos revendications par la parole et par les actes!

Wilhelm Pieck, Otto Nuschke et professeur Kastner."

Le 22 mars, Grotewohl clôturant la 6e Session du Conseil du Peuple, faisait le point de la situation politique en Allemagne et des rapports avec les Alliés.

"Les adversaires de l'unité allemande tentent convulsivement de donner à leurs agissements des apparences nationales. Je fais ici allusion à l'activité du prétendu Conseil Parlementaire de Bonn, dont la politique et l'attitude signifient une renonciation au plus

élémentaire droit que possède chaque nation, celui de disposer d'elle-même.

Ce qui se fait à Bonn a aussi peu de traits communs avec l'élaboration d'une Loi constitutionnelle que l'autopsie d'un cadavre avec l'opération d'un malade (sic). On peut affirmer qu'à Bonn, rien ne joue un rôle plus subalterne que les intérêts de l'Allemagne.

L'argumentation selon laquelle les défaites allemandes au cours des guerres hitlériennes et la capitulation sans conditions auraient privé l'Allemagne de tout droit est fautive.

Non, l'Allemagne n'a nullement perdu sa souveraineté par suite de la capitulation de l'armée hitlérienne. Des arguments de ce genre ne sont échafaudés que pour justifier aux yeux du peuple allemand une politique qui ne tend qu'à assujettir celui-ci à la volonté des occupants occidentaux.

Que les dirigeants de cette politique colonialiste ne se fassent pas d'illusions; jamais un ordre bâti sur la force n'aura de durée en Allemagne. Dès qu'aura pris fin la période de colonisation le peuple lacérera la pseudo-constitution de Bonn, et il en jettera les lambeaux, comme des chiffons de papier et sans valeur aucune, aux pieds des Alliés de l'Ouest et de leurs auxiliaires allemands par trop crédules.

Est-ce que, pour se justifier, ces Messieurs de Bonn prétendraient qu'aujourd'hui isolée, l'Allemagne n'a pas d'amis, et que, par suite, elle doit bon gré mal gré se plier au diktat?

L'Allemagne n'est pas seule. C'est avec logique qu'à notre égard, les Etats de l'Est poursuivent la voie qu'ils ont prise à Potsdam. Par leur Déclaration de Varsovie du 24 juin 1948, les ministres des Affaires Etrangères soviétique, albanais, bulgare, tchécoslovaque, yougoslave, polonais, roumain et hongrois se sont prononcés pour la constitution d'un Gouvernement provisoire et démocratique de toute l'Allemagne, et, ainsi, ils ont reconnu au peuple allemand le droit de libre disposition."

Même au cours de la campagne électorale de l'été dernier, les politiciens d'Allemagne occidentale ne firent pas emploi d'un langage aussi démagogique et aussi violent.

L'emprise du S.E.D. est totale. Il a cependant fort peu de chances de succès à moins que... A moins que l'occupation se prolonge encore quelques années. Déjà les jeunes commencent à écouter les consignes et leur fanatisme sera celui des jeunesse hitlériennes. Les dirigeants le savent bien et c'est A. Ackermann, membre du Politburo sédiste, qui disait: "Peu importe que les vieux ne marchent pas. Encore quelques années et nous aurons la jeunesse et alors vous verrez...".

A.W.V.

FILM DES EVENEMENTS

Janvier 1949

Wilhelm Pieck affirme "formellement" que le S.E.D. ne visait pas à faire de l'Allemagne une démocratie populaire mais plutôt à consolider, dans ce pays, le nouvel ordre démocratique".

7 Octobre 1949

Le Conseil du Peuple se constitue en "Chambre Populaire provisoire". Il charge Otto Grotewohl de former le Gouvernement provisoire qui demeurera en fonctions jusqu'au 15 octobre 1950, date des élections générales.

Wilhelm Pieck déclare:

"C'est le grand mérite de l'U.R.S.S. que l'idée de la restauration de l'unité nationale allemande ne cesse de gagner, dans le monde, des milieux de plus en plus larges."

8 Octobre 1949

Le Parlement de Berlin-Ouest se réunit en séance extraordinaire, s'élève contre "l'imposture du Conseil du Peuple et déclare que la République démocratique allemande qui vient d'être proclamée est dépourvue de toute base légale."

Après la séance, 60.000 Berlinois environ manifestent devant l'Hôtel de Ville contre la nouvelle République.

9 Octobre 1949

Les cinq Diètes de zone soviétique choisissent les 34 membres de la Chambre provisoire des Pays (Saxe 11, Saxe-Anhalt 8, Thuringe 6, Brandebourg 5, Mecklembourg 4).

17 députés sont du S.E.D., 9 du L.D.P., 7 de la C.D.U. et 1 de l'Entraide paysanne. Sept "observateurs" sont également nommés, dont le Général Arno von Lenski représentant le N.D.P. —

10 Octobre 1949

Le Général Tchouikov annonce la remise à la nouvelle République de tous les pouvoirs administratifs que détenait jusqu'à présent la puissance d'occupation.

Johannes Dieckmann, président de la Chambre Populaire, remercie le Général Tchouikov:

"Très vénérable Monsieur le Général! C'est avec une profonde émotion que nous venons de prendre connaissance des décisions

magnanimes que le Gouvernement Soviétique a arrêtées en raison de la situation dans laquelle se trouve notre patrie allemande.

Je vous donne l'assurance que le peuple allemand s'efforcera de se montrer digne, à tout moment, de cette éclatante marque de confiance."

Otto Grotewohl surenchérit:

"Seule parmi les grandes Puissances, l'Union Soviétique est toujours intervenue, lors de toutes les négociations internationales, en faveur de la restauration de l'unité allemande et de la prompte conclusion d'une paix avec l'Allemagne."

11 Octobre 1949 — 16 heures 15

Les députés de la Chambre Populaire et de la Chambre des Pays se sont réunis dans la salle des fêtes de la Commission économique allemande (D.W.K.). Le président de la Volkskammer Dieckmann lit le message du Général Tchouikov. ("Une tempête d'acclamations fait rage pendant de longues minutes.")

Dieckmann: "Nous passons au point 3: élection du Président de la République démocratique allemande. Je demande au Congrès de faire connaître les candidatures."

Otto Nuschke: "Je suis chargé par les fractions — ce qui m'honore grandement — de proposer la candidature de Wilhelm Pieck" (applaudissements prolongés sur tous les bancs. Les députés se lèvent).

Nuschke poursuivant: "Pieck est un fils fidèle du peuple allemand".

Dieckmann: "Propose-t-on d'autres candidats? Ce n'est pas le cas. J'invite les Chambres à procéder au vote."

Tous les députés acclament la candidature de Wilhelm Pieck.

Dieckmann: "Pas de voix contre, pas d'abstentions. Je constate que Wilhelm Pieck est élu à l'unanimité, président de la République démocratique allemande."

Salué par les applaudissements enthousiastes de l'Assemblée, Pieck gagne la tribune où siègent les présidents des deux Chambres, et après avoir été félicité par Dieckmann, il prête serment: "Je m'engage solennellement", déclare-t-il, "à respecter la Constitution et les lois de la République, à remplir ma tâche en toute conscience, et à me montrer équitable envers chaque citoyen."

Pieck parle. "Der Führer spricht".

"Il n'est pas de paroles qui soient susceptibles d'exprimer pleinement la reconnaissance que nous devons éprouver pour l'U.R.S.S. et pour le Généralissime Staline.

Combien (continue Pieck sans autre transition) diffère la situation de notre peuple dans les zones occidentales d'occupation! Nos soeurs et nos frères de là-bas vivent sous le régime avilissant d'un Statut d'occupation. L'Allemagne a été désloquée, et les bassins industriels ont été soumis au pillage. Grâce à ce Statut, l'occupation doit s'éterniser; des territoires de notre patrie doivent déchoir au rang d'une colonie de l'impérialisme américain, et offrir une base d'attaque pour une nouvelle guerre dirigée contre l'Allemagne démocratique, l'Union Soviétique, les pays de la démocratie populaire, contre le camp de la paix. . . .

Jamais nous ne tolérerons qu'intéressés au déclenchement d'une nouvelle guerre, les impérialistes exploitent le tracé de notre frontière orientale, le long de l'Oder-Neisse, et excitent le peuple allemand contre ses voisins polonais. Il faut que la frontière de l'Oder-Neisse soit la frontière de paix".

Son discours terminé, Wilhelm Pieck pousse un triple "hoch" en l'honneur de la République et Dieckmann lève la séance. Le défilé va commencer. . .

Comme le 30 janvier 1933 . . .

Comme le 30 janvier 1933, c'est la retraite aux flambeaux sur la place Auguste Bebel. Sous la lumière aveuglante des projecteurs, dans le bruit des salves, c'est l'interminable défilé de la jeunesse progressiste, des délégations d'usine, des unités de police populaire: hommes et femmes. Drapeaux, flambeaux et fanfares. Plus de 500.000 personnes participent aux réjouissances. 10.000 policiers ont fait le service d'ordre. Le "Tag" écrit:

"La retraite aux flambeaux qui suivit était l'exacte répétition de celle à laquelle on avait assisté, le 30 janvier 1933, lorsque la S. A. défilait en rangs serrés sur la Wilhelmstraße, et que Goebbels, au micro, s'écriait: "Des flambeaux, des flambeaux, rien que des flambeaux!" — C'est ce qu'a redit, mardi soir, le speaker du poste communiste de Radio-Berlin. Il n'y avait, à vrai dire, aucune différence entre les deux cortèges."

12 Octobre 1949

Déclaration ministérielle de Grotewohl.

Nantis de la confiance de la Volkskammer, le premier-ministre Grotewohl, ses trois coadjuteurs Walter Ulbricht (communiste), Kastner (libéral-démocrate), et Otto Nuschke (chrétien-démocrate), se rendirent, ainsi que les quatorze autres ministres, à l'ancien château des Hohenzollern de Niederschönhausen, résidence, depuis hier, du chef de l'Etat, Wilhelm Pieck. Et ce fut la prestation solennelle du serment, cérémonie qui s'acheva sur ces paroles de Dieckmann, pré-

sident de la Chambre populaire: "Désormais, la voie est libre pour la démocratie allemande. Vogue, heureusement, vogue, vaisseau de l'Allemagne!"

13 Octobre 1949

Télégramme de Staline du 13 octobre 1949.

"A Monsieur Wilhelm Pieck,
Président de la République Démocratique Allemande,
A Monsieur Otto Grotewohl,

Ministre-Président de la République Démocratique Allemande,

Permettez-moi de féliciter, et vous-mêmes, et en vos personnes, le peuple allemand, à l'occasion de la fondation de la République Démocratique Allemande, et de votre élection comme président et comme ministre-président de la République Démocratique Allemande.

La fondation de la pacifique République Démocratique Allemande constitue un tournant dans l'histoire de l'Europe. Il n'est pas douteux que l'existence, en Europe, à côté de l'Union Soviétique éprise de paix, d'une Allemagne démocratique et pacifique, exclut la possibilité de nouvelles guerres en Europe, met fin aux effusions de sang sur notre continent, et rend impossible l'asservissement des pays européens par les forces de l'impérialisme mondial.

L'expérience de la dernière guerre a démontré que ce sont les deux peuples allemand et soviétique qui, au cours de ce conflit, ont consenti les plus grands sacrifices, et que ces deux peuples disposent, en Europe, des capacités virtuelles (Potenzen) les plus riches pour l'accomplissement d'œuvres d'une importance mondiale. Si nos deux peuples mettent au service de la paix les mêmes qualités de décision et d'intrépidité dont ils ont fait preuve au cours de la guerre, on peut considérer que la paix en Europe est assurée.

Par conséquent, en posant la première pierre d'une Allemagne unitaire, démocratique et pacifique, vous accomplissez en même temps une tâche d'importance capitale pour l'Europe tout entière, étant donné que vous apportez à celle-ci la garantie d'une paix durable.

Ne doutez pas qu'en vous engageant dans cette voie, et en consolidant la paix, vous êtes assurés de la vive sympathie et du soutien actif de tous les peuples de la terre, y compris les peuples américain, anglais, français, polonais, tchécoslovaque et italien, sans parler du pacifique peuple soviétique.

Je forme des vœux ardents pour votre succès sur cette voie nouvelle et glorieuse.

Que vive et prospère l'Allemagne unitaire, indépendante, démocratique et pacifique!

En ce 13 Octobre 1949.

J. Staline."

Staline, dans une lettre à Hitler et au cours d'une conversation avec von Ribbentrop, déclarait les 21 et 23 Août 1939:

"J'espère que le pacte de non-agression germano-soviétique marquera le tournant d'une amélioration sérieuse des relations politiques de nos deux pays. Les peuples de nos deux pays ont besoin qu'il existe entre eux des relations pacifiques. L'accord du Gouver-

nement allemand pour la signature d'un pacte de non-agression, crée la situation qui permettra de liquider la tension politique.

Je crois que les Allemands souhaitent la paix. . .

Vive le pacte de non-agression germano-soviétique!

Vive la nouvelle ère des relations germano-soviétiques!

Vive le peuple allemand!"

Le "Telegraf" écrit:

"De nouveau, (si l'on peut prêter foi aux affirmations de Staline), le peuple allemand s'est engagé dans une voie glorieuse. Le même Cantique des cantiques que Hitler entonnait autrefois, lorsqu'il célébrait la mission des peuples allemand et soviétique, "aptes plus que tous les autres à accomplir des exploits d'une signification mondiale", retentit aujourd'hui.

Le ton du télégramme est tel que l'on évoque aussi l'ère bis-marckienne."

16 Octobre 1949

Toute la presse sous licence soviétique commente depuis quarante-huit heures le télégramme de Staline. La "Tägliche Rundschau" écrit:

"Une femme du peuple a apprécié le télégramme dans les termes suivants:

"Les errements diplomatiques ne me sont guère familiers. Mais il s'agit ici beaucoup plus que d'une question de forme. Ce message est l'acte de foi (Bekennnis) d'un sincère ami du peuple allemand". Et l'organe officiel des Autorités militaires russes de reproduire ensuite, et de qualifier de typique la déclaration suivante faite "par un médecin bourgeois de Stuttgart", le Dr. Feller: "La dernière guerre m'a ruiné économiquement, et je ne voudrais pas que ma femme ou mes enfants fussent les victimes d'une nouvelle conflagration. J'accepte la paix, d'où qu'elle vienne, mais d'autant plus volontiers, si elle m'est offerte par un puissant partenaire."

Dans le "Tagesspiegel" sous licence américaine, Erik Reger répond:

"Des marionnettes peuvent être ridicules, mais celui qui les met en mouvement ne l'est pas.

Comme on le sait, le président de ce "Gouvernement fantoche" est colonel de l'armée soviétique. Et l'existence d'un occupant "propulseur (betreibend) en Allemagne orientale et de trois Puissances occupantes timorées dans l'Allemagne de l'Ouest a créé un état de choses tel que le régime sédiste sera bientôt autorisé à décréter des lois valables pour toute l'Allemagne.

Il faut s'attendre à ce que l'Etat resserre intensément ses rapports avec les milieux qui entourent Nadolny, Hermes et Noack, et que sous le signe de "la politique de Taurögen et de Bismarck", d'autres cercles soient constitués pour l'organisation (à l'Ouest) de manifestations nationales de masses en faveur de l'unité allemande.

Certes — le style de cette comédie l'exigeait —, Moscou n'a pas annexé Berlin à son nouvel Etat satellite, mais c'est à Berlin même que réside "le président de cet Etat"... Et il se pourrait que peu de

temps nous sépare du jour où nous apprendrons avec un sentiment de honte que si Berlin ne constitue pas le douzième Pays de la République Fédérale, il doit être considéré comme le sixième Land de la République démocratique allemande.

Que feront alors le Cabinet Adenauer et les Puissances occidentales?"

17 Octobre 1949

François-Poncet déclare au cours d'une interview:

Je pense que les Allemands sont par trop intelligents pour ne pas se rendre compte que les Soviets n'ont installé dans la zone orientale qu'un gouvernement de marionnettes. Il n'est aucun Allemand de l'Ouest qui souhaiterait vivre dans de telles conditions...

Le but que vise notre politique, c'est l'établissement de rapports de bon voisinage entre la France et l'Allemagne. Je suis moi-même convaincu de la nécessité d'une entente durable entre les deux pays. C'est là une cause à laquelle je consacrerai toute l'influence dont je puis disposer. Il convient toutefois de ne pas perdre de vue que les Allemands inclinent à déplorer leur propre destin, sans se préoccuper des soucis et des besoins de leurs voisins. Ils oublient trop aisément ce que les autres nations ont souffert par suite de l'agression dont ils ont été l'objet de la part du régime hitlérien, et lors de leur occupation. Les Allemands n'aiment guère se rappeler que des 390.000 Français jetés dans les camps de concentration, 35.000 seulement sont revenus."

19 Octobre 1949

Otto Grotewohl reçoit la presse polonaise. Il dit:

"Une fois pour toutes, nous voulons mettre fin au Drang nach Osten, afin que le peuple polonais cesse d'éprouver les inquiétudes qu'il a ressenties pendant des siècles en raison des tendances expansionnistes des militaristes et impérialistes allemands.

C'est pourquoi — et je l'ai formellement affirmé dans ma déclaration gouvernementale —, nous considérons la frontière de l'Oder-Neisse comme une frontière de paix, et voyons dans tous ceux qui préconisent sa révision, des ennemis des peuples allemand et polonais, ainsi que des fomentateurs de guerre.

Nous appuyons, sans nulle réserve et de toutes nos forces, la politique de paix qui est celle de la Puissance mondiale des Républiques socialistes, et que dirige le général Staline."

23 Octobre 1949

Le P. C. Français aux côtés le M. Pieck

L'organe officiel du S.E.D., "Neues Deutschland", reproduit la déclaration du Bureau Pédagogique du P.C. français qui affirme notamment que "l'institution de la République démocratique allemande dans l'ancienne zone d'occupation soviétique fait ressortir toute la différence qui existe entre la politique allemande de l'U.R.S.S. et celle des Puissances occidentales":

"Tandis qu' Adenauer aspire à jouer le rôle d'un Gauleiter américain, et s'efforce de faire de l'Allemagne occidentale une base d'agression en vue d'une nouvelle guerre, la création de la République démocratique allemande ouvre aux Allemands, non pas une route conduisant à de nouveaux massacres, mais la perspective d'une collaboration avec les autres peuples. Tandis que, encouragés par les impérialistes anglo-saxons et le gouvernement de Paris, les Adenauer et Schumacher excitent l'esprit de la revanche chez les Allemands, les dirigeants de la République démocratique reconnaissent la responsabilité qui pèse sur le peuple allemand, et c'est loyalement qu'ils reconnaissent aussi les obligations qui incombent à l'Allemagne, notamment celle du paiement de réparations.

Le peuple français estime que l'institution de la République démocratique allemande répond aux intérêts nationaux de la France. De son côté, le Bureau politique (du Parti Communiste français) considère que tous les patriotes et démocrates français ont le devoir de soutenir les forces démocratiques et pacifiques (allemandes) qui combattent pour l'affermissement de la République, ainsi que pour l'inclusion de toute l'Allemagne dans le front mondial de la paix, à la tête duquel se trouve la grande et puissante Union Soviétique."

Cette déclaration du Parti communiste français est également publiée par la "Tägliche Rundschau", selon le résumé qu'en donne l'agence Tass.

27 Octobre 1949

Première conférence de presse de Otto Grotewohl et Derlinger.

"Le Gouvernement allemand fera tout en vue de rétablir l'unité politique et économique de l'Allemagne et il combattra tout ce qui serait susceptible de contrarier ou d'arrêter l'évolution conduisant à la restauration de cette unité" déclare le chef du Gouvernement.

La "National-Zeitung", journal des anciens nazis, écrit dans son commentaire:

"Le ministre-président a annoncé que la proposition faite par le Parti National-démocrate en faveur de la reconnaissance de l'égalité des droits aux anciens membres du N.S.D.A.P., avait été prise en considération dans la plus large mesure, et que, dès aujourd'hui, le Cabinet examinerait, à ce sujet, un projet de loi dont l'application ne pourrait tarder."

30 Octobre 1949

Deux cent cinquante "policiers populaires" formeront, sous le commandement de Reinhold Knoppe, la garde personnelle du Président Wilhelm Pieck. R. Knoppe est recherché par la police des secteurs occidentaux pour vol et rapt. Il a enlevé Rita Rosenberg pour le compte des Soviets.

"Le film des événements" a été rédigé avec l'aide de la "Revue de la Presse Berlinoise", publiée par la Division Politique du Groupe Français du Conseil de Contrôle.

CABINET DE LA REPUBLIQUE POPULAIRE

Président du Volksstaat	Wilhelm Pieck
Président du Conseil	Otto Grotewohl
Vice-présidents	Walter Ulbricht (S.E.D.) Otto Nuschke (C.D.U. orientale)
	Hermann Kastner (L.D.P. orientale)
Ministre de l'Intérieur	Karl Steinhoff (S.E.D.)
Ministre des Affaires Etrangères	Georg Dertinger (C.D.U. orientale)
Ministre de l'Economie	Heinrich Rau (S.E.D.)
Ministre de l'Industrie	Fritz Selbmann (S.E.D.)
Ministre du Travail	Luitpold Steidle (C.D.U. orientale)
Ministre de l'Agriculture	Ernst Goldenbaum (parti démocratique paysan)
Ministre des Finances	Et. Hans Loch (L.D.P. orientale)
Ministre de la Justice	Max Fechner (S.E.D.)
Ministre de la Culture populaire	Böul Wandel (S.E.D.)
Ministre de la Reconstruction	IG. Lothar Jolz (N.D.P.)
Ministre des Transports	Fëingruber (sans parti)
Ministre des Postes	Fritz Burmeister (C.D.U. orientale)
Commerce extérieur	Georg Handtke (S.E.D.)
Commerce et Ravitaillement	Kr. Karl Hamann (L.D.P. orientale)

PRINCIPALES PERSONNALITES

WILHELM PIECK (S.E.D.)

Président de la République démocratique

W. Pieck est un révolutionnaire de la première heure. Son nom est lié aux grandes dates du P. C. allemand.

W. Pieck est né le 3 janvier à Guben (Basse-Lusace). Comme son père, il exerça d'abord le métier de menuisier. A Brème, il fut nommé président du syndicat de sa profes-

sion et en 1905, membre du Parlement Municipal. Son activité politique fit de lui un des militants les plus en vue de la Social-démocratie. Il tenta en vain d'arrêter son parti dans la voie des concessions au gouvernement impérial lors des journées tragiques d'août 1914. Avec Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, il organise "Le mouvement de la résistance à la guerre".

Condamné à plusieurs reprises par les tribunaux militaires, W. Pieck parvint à s'échapper du Bataillon disciplinaire et à se réfugier en Hollande. Il continua la lutte, et dès octobre 1918 il était de retour dans son pays, et fondait le groupe "Internationale", moteur du Spartakusbund.

Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg assassinés, Pieck, déçu par l'inertie de la Socialdémocratie, adhéra au K.P.D. qui venait d'être fondé. Il devint successivement député à la Diète de Prusse, puis au Reichstag.

En 1933, il se réfugia en U.R.S.S. Son génie de manoeuvrier lui permit d'échapper aux grandes purges de 1937. Son influence, au contraire, ne fit que grandir. Membre actif du Komintern, il se désintéresse du sort de ses camarades allemands tombés en disgrâce au Kremlin et envoyés pour cela en Sibérie. L'un deux, revenu en Allemagne, disait: "Les chefs hongrois, italiens, finlandais ont pu faire revenir leurs hommes de Sibérie à force d'insister auprès de la N.K.V.D.- Avec Pieck, rien à faire. Il n'aurait pas bougé le petit doigt. Il n'a même pas daigné répondre lorsqu'on lui demanda son appui pour faire revenir de Sibérie Zensel Mühsam..." Pieck est très dur et il n'a jamais dévié de la ligne du parti.

En 1945, il fonda le S.E.D. avec Grotewohl. Le 11 octobre 1949, il était élu à l'unanimité Président de la République démocratique. Dans sa première allocution, il déclare alors:

"Il n'est pas de paroles qui soient susceptibles d'exprimer pleinement la reconnaissance que nous devons éprouver pour l'U.R.S.S. et pour le Généralissime Staline".

OTTO GROTEWOHL (S.E.D.)

Président du Conseil

Né à Brunswick en mars 1894.

Il fut dans sa jeunesse imprimeur puis employé aux assurances sociales. Il fit des études de sciences politiques à Berlin.

A l'âge de 27 ans, il assure la direction du Ministère de l'Intérieur et de l'Education nationale de Brunswick. Membre actif du parti socialiste, il fut à plusieurs reprises arrêté et

interné par les nazis. Après la chute du IIIème Reich, il fonde avec Pieck le S.E.D., parti d'unité socialiste. Il jouit de la pleine confiance du Gouvernement militaire soviétique en Allemagne.

Membre du Politburo allemand.

WALTER ULBRICHT (S.E.D.)

Vice-Président du Conseil

"Ce monument érigé au centre de l'Allemagne et au coeur de l'Europe est un avertissement pour tous les peuples européens". C'est par ces mots ambigus que, l'an dernier, Walter Ulbricht, Président de la Commission Economique du "Conseil du Peuple allemand", commentait la remise à la ville d'Eisleben d'un monument de Lénine. Ulbricht n'a sûrement pas donné à ses paroles le sens qu'on a voulu y voir à l'Ouest; son passé politique en est garant: Ulbricht a été une des personnalités mondiales les plus en vue, lors de la fondation d'un Gouvernement de l'Allemagne Orientale.

Walter Ulbricht entra en 1918 au parti social-démocrate. A partir de janvier 1919, il adhéra au groupe Spartakus, puis joua un rôle de premier plan dans la fondation du K.P.D. — Quelques années plus tard, il appartenait au Comité central de ce parti. Vers 1925, il fit pour la première fois un assez long séjour à Moscou, fut élu plus tard au Landtag de Saxe, et devint en 1928 député communiste au Reichstag.

En 1933, il émigra à Moscou, d'où il fut envoyé en Espagne, en 1936; là-bas, il assumait les fonctions de commissaire au Quartier Général républicain pendant la guerre civile.

Pendant la seconde guerre mondiale, il fut un des chefs des émigrés allemands à Moscou. Après la prise de Berlin, il joua un rôle de premier plan dans la création du Parti socialiste unifié (S.E.D.), dont il fut élu vice-président. Il est aussi membre du Secrétariat central. Jusqu'ici il s'est surtout occupé de la transformation de l'économie en zone orientale.

Walter Ulbricht est né le 30 juin 1893 à Leipzig. Il a épousé une Russe, ancienne secrétaire du maréchal Joukov, et est devenu citoyen soviétique. Clara Zetkin disait de lui: "Il est faux et retors". Un autre militant: "Il n'est qu'une machine à exécuter des ordres et fera sans broncher tout ce que Moscou exigera".

Le 9 juin 1947, W. Ulbricht donnait une conférence de presse à Munich. A la question d'un journaliste français, il répondit brutalement: "Un Français, dont le Gouvernement voudrait annexer la Sarre, n'a nullement le droit de s'immiscer dans les questions qui ont trait à l'unité économique allemande".

OTTO NUSCHKE (C.D.U.)

Vice-Président du Conseil

Il est né le 23 février 1883 à Frohburg en Saxe, d'une famille bourgeoise. Après des études à Leipzig et Marburg, O. Nuschke commence sa carrière de journaliste, qu'il devra interrompre en 1933. De 1921 à 1933, il fut membre de la Diète de Prusse. Pendant le IIIème Reich, il fut plusieurs fois inquiété par la Gestapo.

Après la défaite on le trouve à Berlin, dans le bureau directeur de la C.D.U. orientale. Le 20 décembre 1947, lorsque la crise éclate dans ce parti, Otto Nuschke, surestimant ses possibilités, quitte Jakob Kaiser et devient président de la C.D.U. orientale par la grâce du Colonel Toulpanov. Il avait bien tenté de "limiter les dégâts", mais, pris dans l'engrenage, il a dû très vite se plier aux règles du jeu politique de la zone soviétique.

"Der Tag", l'organe de la C.D.U. Berlin-Ouest, pense qu'il "s'efforce de faire prendre sa faiblesse pour de la fermeté".

Il joue le simple rôle de figurant.

HERMANN KASTNER (L.D.P.)

Vice-Président du Conseil

Né à Berlin, le 25 octobre 1886. Père instituteur.

Après des études juridiques, il entre dans l'administration communale du Grand-Berlin (1912—14).

Il se fixe à Dresde, en qualité d'avocat, au lendemain de la première guerre mondiale. Enseigne le droit à Dessau.

Membre de la fraction du Parti démocrate à la Diète saxonne (1921—33).

Kastner constitue le Parti-Libéral-démocrate de Saxe (fin 1945). Après le décès du Dr. Külz, il devient président du L. D. P. de toute la zone orientale. Vice-président de la Commission économique allemande, il est également nommé co-président du Conseil du Peuple.

"Le type de l'intellectuel habile et souple. Jamais les adversaires ne lui ont manqué au sein de son parti, car nombreux sont les libéraux-démocrates qui lui tiennent rigueur de ce qu'il se soit, avant tout, préoccupé de gagner les bonnes grâces de l'Administration militaire soviétique".

STEINHOFF (S.E.D.)

Ministre de l'Intérieur

Né le 24 novembre 1892 à Herford (Westphalie).

Juriste et professeur d'Université.

Avant 1933, il appartenait au S.P.D.

Il fut, jusqu'à ces derniers temps, ministre-président du Brandebourg.

GEORG DERTINGER

Ministre des Affaires Etrangères

"Seul le règlement du problème France-Allemagne assurera la paix en Europe. La C.D.U. est le parti le plus puissant d'Allemagne et le M.R.P. possède en France une importance non moindre. Il faut que ces deux partis collaborent très étroitement. Nous qui sommes à Berlin, nous savons quels dangers représentent les Etats totalitaires. Nous sommes aux avant-postes pour défendre la civilisation chrétienne menacée par l'Est".

Il n'était pas encore ministre, lorsque Georg Dertinger m'exposait ce point de vue politique. C'était en juillet 1947, au siège de la C.D.U. orientale à Berlin.

Le 30 janvier 1944, Georg Dertinger, alors journaliste, avait écrit dans le *Neues Wiener Tageblatt*: "Engagé dans une lutte pour la vie, qui n'a jamais eu de précédent dans l'histoire, le peuple allemand célèbre aujourd'hui le onzième anniversaire de la prise du pouvoir par le national-socialisme. Celui-ci entreprend le premier grand essai, enregistré par l'histoire moderne, de rendre leur patrie aux larges masses et à tous ceux qui oeuvrent de la main ou du cerveau".

Georg Dertinger est avant tout un opportuniste. Son but: "arriver" à n'importe quel prix, même au prix de la trahison.

Il est né à Berlin, le 25 décembre 1902. Après des études de droit, il commence en 1924 sa carrière de journaliste, qui le mènera au rang de "ministre-fantôme".

Avant l'arrivée au pouvoir de Hitler, Dertinger appartenait aux mouvements nationalistes et réactionnaires de droite:

"Casques d'Acier" et "Herrenclub". En 1933, il porte l'insigne de la croix gammée à la boutonnière mais se garde bien d'entrer à la N.S.D.A.P. — Il fut un des premiers membres de la C.D.U. orientale après la défaite du Troisième Reich et occupa le poste de chef des Services de la Presse de ce parti. Il trahit Jakob Kaiser et lors de la crise de la C.D.U. prit position en faveur des Russes qu'il avait violemment attaqués de 1945 à 1947. Que s'était-il passé? Un des anciens compagnons de Dertinger dans la C.D.U., déclare à son sujet: "Il y a dans sa vie beaucoup d'inconnu. Les Russes le tiennent d'une façon ou de l'autre et ils le font chanter. Dertinger a trahi la C.D.U. — Il n'en est plus à une trahison près".

Le Ministre des Affaires Etrangères d'Allemagne Orientale se tient sur l'avant-scène. Le feu de la rampe n'atteint pas celui qui le "conseille", le dirige: le Secrétaire d'Etat, Anton Ackermann. Dertinger n'est qu'une simple "doublure" dont la carrière s'achèvera sans doute à Karaganda.

A. W.-V.

HEINRICH RAU (S.E.D.)

Ministre du Plan biennal

Né à Stuttgart, le 2 avril 1899.

Ancien ouvrier métallurgiste.

Après avoir appartenu à l'U.S.P. (Parti socialdémocrate indépendant), il adhéra, en 1919, au K.P.D., puis il fut élu député communiste à la Diète prussienne (1928—33).

En 1937, il commanda en Espagne la onzième brigade internationale.

"Il vécut huit années dans les camps de concentration hitlériens et dans les prisons françaises" (Neues Deutschland).

Ministre de l'Intérieur du Brandebourg, e 1946, il fut ensuite nommé (fin 1947) président de la Commission Economique allemande, qui vient d'être absorbée par le Gouvernement de la "République démocratique allemande".

LUITPOLD STEIDLE

Ministre du Travail et de l'Hygiène

Chevalier de la Croix de Fer, ex-colonel dans la Wehrmacht, Luitpold Steidle ne fut pourtant jamais un véritable "soldat" comme l'entendent les Allemands. Sa formation "civile" d'ingénieur agronome, son catholicisme militant

l'en empêchaient. Ce n'est pas, comme Dertinger, un arriviste. Steidle veut avant tout servir son pays.

Pendant la seconde guerre mondiale, il fut fait prisonnier à Stalingrad. En 1943, il adhéra au Comité National de l'Allemagne Libre. Au cours des séances de ce Comité, il défendit son point de vue catholique avec une telle sincérité et une telle conviction qu'elle força le respect des Russes. Il se rendit fréquemment au front et collabora avec le Général Toulpanov. Une fois la guerre terminée, Steidle fut nommé vice-président de la Commission Economique allemande de zone russe et chargé d'appliquer le Plan de deux ans en ce qui concerne l'agriculture et la sylviculture.

"Je sais qu'on va me couvrir d'injures et de saletés en Allemagne occidentale", me déclarait-il en 1947, "parce que je travaille avec les Russes. Ma famille même . . ." Sa famille est intégralement catholique. Lui-même est né à Ulm, le 12 mars 1898. Même dans son nouveau poste, Steidle est resté le catholique convaincu qu'il a toujours été.

"Je crois que le seul moyen de sauver la paix et avec elle l'Allemagne, c'est une collaboration sincère avec les Russes. Ils ont beaucoup à nous donner et ils ont beaucoup à recevoir de nous. Quant à moi, je travaillerai de toutes mes forces dans ce sens. J'ai ma conscience pour moi. Personne ne m'a demandé de renier mes convictions religieuses".

En me quittant, il me tendit la revue qu'il dirige. Une revue agricole traitant des problèmes d'élevage: "Nous avons obtenu d'excellents résultats dans l'élevage rationnel des bovins" dit-il avec un sourire railleur. "J'ai toujours été plus agronome que colonel . . ."

A. W. - V.

MAX FECHNER
Ministre de la Justice

Né à Berlin en 1892. Ancien ouvrier métallurgiste, puis laitier à Neukölln.

Membre du Comité directeur du S.P.D. en 1945, il est l'un des principaux fondateurs du S.E.D., et dirige l'administration centrale de la Justice (Commission Economique allemande).

"Fechner", écrit *Die Neue Zeitung*, "est chargé d'épurer la justice en Allemagne orientale, et d'éliminer, non seulement les juges démocrates, mais tous les magistrats de carrière, car il n'a de confiance que dans "les juges populaires", qui se chargent de rendre "une justice de classe".

LOTHAR BOLZ (N.D.P.)
Ministre de la Reconstruction

Né à Gleiwitz (Haute-Silésie) en 1903. Père horloger.

Après avoir étudié le droit et les sciences politiques aux universités de Munich, de Kiel et de Breslau, il fut nommé juge suppléant dans cette dernière ville.

En 1933, Bolz "doit fuir la terreur hitlérienne, et se réfugier en Pologne, puis en Russie soviétique". (Berliner Zeitung). Il est, en 1941, choisi par le Comité directeur du K.P.D. (qui, lui aussi, a trouvé asile en U.R.S.S.) pour éditer le journal des prisonniers de guerre allemands. Puis, avec Rudolf Herrstadt, aujourd'hui rédacteur en chef du *Neues Deutschland*, il assure la parution de l'organe du Comité National "Freies Deutschland".

Lothar Bolz préside aujourd'hui aux destinées du parti des anciens "petits-nazis", le *National-demokratische Partei*.

ANTON ACKERMANN (S.E.D.)

Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères.

Né en 1905, à Thalheim (Erzgebirge). Tricoteur de son métier, il adhère au Parti communiste allemand en 1926.

Ackermann appartient, en Espagne, aux brigades internationales. En 1943, il est membre (en Russie Soviétique) du Comité National du *Freies Deutschland*, et en dirige les émissions radiophoniques.

Secrétaire du Comité central du K.P.D. (juin 1945), il joue un rôle particulièrement actif lors de la constitution du Parti d'Unité socialiste, et il est élu député à la diète de Saxe.

HYMNE NATIONAL DE LA REPUBLIQUE POPULAIRE

Ressuscités des ruines,
Tournés vers l'avenir,
Laisse-nous te servir,
Patrie allemande une,
Vaincre la détresse il nous faut,
Unis ensemble nous la vaincrons,
Et assurément obtiendrons
Que sur l'Allemagne brille,
Plus beau que jamais, le soleil.

Que le bonheur et la paix soient accordés
A l'Allemagne, notre patrie.
Le monde entier a soif de paix,
Tendez la main aux peuples.
Si nous nous unissons fraternellement,
Nous vaincrons l'ennemi du peuple.
Faites briller la lumière de la paix,
Pour que plus jamais une mère
Ne pleure son fils.

Laissez-nous labourer, laissez-nous bâtir,
Apprenez et travaillez comme jamais encore,
Et, confiante dans sa propre force,
Surgira une génération nouvelle.
Jeunesse allemande, meilleure aspiration
De notre peuple uni en toi,
Tu seras la vie nouvelle de l'Allemagne,
Et sur l'Allemagne brillera,
Plus beau que jamais, le soleil.

(Paroles de Johannes Becher)

Cet hymne a été exécuté pour la première fois le 7 novembre à l'Opéra de Berlin, à l'occasion du 32ème anniversaire de la Révolution bolcheviste.

ENTRE L'EST ET L'OUEST

Ainsi donc, la politique européenne des deux Grands a abouti à la création, au centre de l'Europe, de deux Etats Allemands. Cet événement s'insère logiquement dans l'évolution de la politique internationale qui a pris naissance à Yalta. Aussi paraît-il bien difficile de parler de fait nouveau. La formation de "deux Reich" codifiée en réalité des institutions pratiques auxquelles manquait jusqu'ici une consécration publique et officielle.

Quelles seront, sur la paix mondiale, les incidences d'un événement prévu par tous ceux qui ont bien voulu suivre de près le déroulement des rivalités diplomatiques depuis 1945?

L'économie moderne, les exigences techniques et sociales, les découvertes scientifiques et les inventions qui se précipitent poussent de plus en plus l'humanité vers l'unité politique mondiale. Qui fera cette unité? Par quelles idéologies sera-t-elle inspirée? Quelle sera la nouvelle synthèse économique et politique? Aurons-nous un monde marxiste, capitaliste ou simplement humain? Dans quelle mesure la classe ouvrière sera-t-elle intégrée dans les responsabilités de l'économie en gestation? Voilà le fond du problème.

De Yalta au plan Marshall

A Yalta, les Grands ont cru pouvoir délimiter leurs respectives zones d'influence. L'Occident, méconnaissant, ou du moins sous-estimant le dynamisme et le messianisme du stalinisme, espérait, grâce à de larges concessions faites à l'U.R.S.S., sauvegarder sa propre liberté d'action dans les sphères qu'il entendait se réserver.

L'U.R.S.S. avait obtenu toutes ces concessions sur la promesse de respecter les libertés démocratiques et sociales existantes dans les territoires contrôlés par elle. En outre, elle acceptait de collaborer à l'intérieur de l'O.N.U. — Tels

étaient les présupposés d'une collaboration efficace entre les deux Grands.

Très vite, on dut se rendre à l'évidence. La Russie suscita chez ses satellites des fronts nationaux où les éléments marxistes, avec prudence d'abord, mais avec beaucoup d'habileté, surent mettre la main sur les leviers de commande. Progressivement, sous couvert d'intérêt national, les formes de l'économie stalinienne et les structures politiques soviétiques étaient introduites dans ce qu'il est convenu d'appeler les démocraties populaires. A l'O.N.U. même, l'abus soviétique du droit de veto rendait pratiquement inefficace toute collaboration constructive.

D'autre part, devant cet état de fait, les Etats-Unis résolurent de grouper les nations européennes séparées par le rideau de fer de celles de l'Europe orientale. Il fallait aider ces nations à restaurer leur économie et à stopper l'avance communiste.

C'est ainsi que sont nées l'Europe du Plan Marshall et l'Europe du Kominform. C'est ainsi qu'est née l'Allemagne bicéphale.

Nécessité d'un regroupement européen

Dans l'idée primitive de ses fondateurs, l'O.N.U. devait être la base d'un gouvernement mondial. L'idée était généreuse, mais peut-être prématurée, avait-elle eu le tort de négliger le stade continental préalable. Il est de plus en plus évident qu'en Europe, le stade des Etats nationaux est dépassé et que l'économie de l'Europe du vingtième siècle ne saurait s'accommoder de frontières économiques paralysantes, ni s'épanouir dans une multiplication de douanes et de barrières tracassières. De cette constatation et de cette nécessité sont nés les divers organismes européens: Plan Marshall, Union économique européenne, Pacte de Bruxelles, Pacte de l'Atlantique. C'est de là enfin qu'est sorti le Conseil de l'Europe.

Si, en fait, l'Europe de Strasbourg se limite présentement aux peuples de l'Europe occidentale, elle reste cependant ouverte, dans la pensée de ses promoteurs, à toutes les nations européennes que les circonstances politiques actuelles retiennent encore au loin.

C'est dans ce même état d'esprit que la nouvelle République Fédérale d'Allemagne occidentale attend le rallie-

ment de la République Populaire de l'Allemagne orientale. Il est vrai que l'Union Soviétique et les démocraties, populaires de l'Est européen de leur côté caressent l'espoir de rallier, un jour plus ou moins lointain, à leur politique la République de Bonn et l'Europe de Strasbourg, la cassure de l'Europe apparaissant aux uns et aux autres comme un stade transitoire.

Dans ces conditions, quelles peuvent être les répercussions internationales consécutives à la création de l'Allemagne bicéphale?

La République de Bonn et Le Conseil de l'Europe

Ce n'est pas être prophète que de prévoir que les relations entre les deux gouvernements allemands vont se calquer sur celles qu'inspire la politique générale des deux Grands. Monsieur Adenauer fera la politique de l'Europe du Plan Marshall, et Monsieur Grotewohl celle de l'Europe soviétique. Assurément aucun des deux ne renoncera à proclamer sa volonté de restauration de l'unité allemande. Etant donné l'opposition des économies occidentale et orientale et de celle de leur obédience politique, on ne voit pas comment cette unité pourrait se réaliser, sinon par le triomphe de l'Est sur l'Ouest ou de l'Ouest sur l'Est. L'option politique et économique du Gouvernement de Bonn et de celui de Berlin-Est rend vraisemblable pour bien longtemps la division des deux Etats allemands. Pendant combien de temps sera-t-il possible à la République Fédérale de conserver l'enclave berlinoise que l'article 23 de la Loi Fondamentale de Bonn déclare douzième Etat de la République? Monsieur Adenauer, par psychologie diplomatique et politique, a été amené à décréter la suspension de cet article. Par contre, la République Populaire allemande réservant toujours le sort de Berlin, a fait de son secteur Est le siège de son Gouvernement.

Mais voilà que l'on chuchote les velléités de l'U.R.S.S. de créer dans la partie orientale de la Saxe, en Lusace, une République Populaire Sorabe, pour répondre aux vœux d'une population de quelques milliers d'habitants ayant conservé un dialecte et des usages rappelant son origine slave. Cette enclave serait déclarée autonome et associée directement à la Fédération socialiste russe de l'U.R.S.S. — Le seul fait certain jusqu'ici, est la transformation du nom germanique de sa capitale Bautzen, en sa dénomination slave de Bau-

dissin. C'est de cette façon qu'en 1945 Königsberg est devenue Kaliningrad.

Ainsi, à l'enclave de Berlin plus directement contrôlée par les alliés occidentaux que par Bonn, l'Union Soviétique opposerait à mi-chemin de Berlin et de Dresde, l'enclave de Baudissin où elle pourrait surveiller les agissements des deux Etats allemands, tout en laissant au Gouvernement de Monsieur Grotewohl une liberté d'action plus grande dans la soviétisation de la République Populaire. L'U.R.S.S. espère ainsi amener les générations montantes à une évolution psychologique qui constituerait à l'égard de la République de Bonn une frontière autrement puissante que celle de l'Elbe. De nombreux indices montrent que les progrès dans cette voie sont rapides.

De son côté la République Fédérale de Bonn lie son sort de plus en plus à l'Occident. Admise à droit d'égalité au Conseil Ministériel de l'O.E.E.C. où elle est représentée par son ministre fédéral Blücher, elle ne peut tarder à être intégrée à l'Europe de Strasbourg. Il n'est guère possible de concevoir l'Europe sans l'Allemagne. Si l'Europe, ou ce qu'il en reste, exige une coopération étroite de toutes les nations qui la composent, cette coopération doit se faire plus étroitement encore entre la France et l'Allemagne. L'harmonisation des économies complémentaires de ces deux pays est la base même de l'édifice que Strasbourg veut construire. Le problème franco-allemand ne saurait plus se considérer comme aux époques antérieures, héritières du Traité de Verdun, séparant en deux l'Empire de Charlemagne. Un fait nouveau a surgi, les Slaves sont revenus sur l'Elbe et l'Allemagne rhénane reprend sa place dans l'Occident. Le problème allemand doit donc s'insérer dans l'ensemble de la politique européenne.

Vocation de l'Europe occidentale

Entre l'Est et l'Ouest, l'Europe de Strasbourg avec son prolongement africain peut devenir un continent de paix, mais encore faut-il aux hommes qui veulent construire cette Europe une volonté sincère. Il ne s'agit plus de penser une Europe allemande, anglaise ou française etc, mais une Allemagne, une France, une Angleterre européenne etc. Cela signifie que les nations représentées à Strasbourg sont fermement résolues à défendre leurs autonomies culturelles et nationales, mais sont non moins fermement décidées à créer une Fédération où la souveraineté européenne limiterait les souverainetés particulières à leur strict minimum en les sub-

ordonnant aux exigences du bien commun de la Fédération. Dans ces conditions, l'Allemagne intégrée à une véritable Fédération européenne cesserait de constituer pour ses voisins le danger qu'elle présenterait dans une Europe morcelée. Cela suppose aussi qu'on songe loyalement à une européanisation des richesses et des ressources de l'Europe occidentale. Dans ces perspectives, les problèmes de la Sarre, de la Ruhr, etc. doivent recevoir une solution européenne.

Sans doute les choses ne sont-elles pas faciles et les difficultés nombreuses. Mais si l'Europe ne renonce pas à son morcellement, elle ne peut être sauvée. Comment faire vivre cinquante millions d'Italiens dont mercure et soufre sont à peu près les seules richesses? Comment pourrait-on espérer contenir cinquante millions d'Allemands entre l'Elbe et les Vosges sans intégrer l'économie allemande à l'économie européenne? Si une politique à courte vue s'obstinait à méconnaître ce problème, des millions de chômeurs dans toutes les nations de l'Europe occidentale se trouveraient fatalement attirés par l'économie des démocraties populaires, à moins que l'Europe impuissante et défaillante consente à devenir officiellement le quarante-neuvième Etat des U.S.A. — Mais alors comment l'Europe pourrait-elle être encore un continent de conciliation?

Pour que l'Europe de Strasbourg puisse faire oeuvre efficace, il lui faudra trouver des structures nouvelles, tant économiques que sociales. Il lui faudra découvrir une démocratie répondant aux exigences de l'évolution présente. Elle ne peut plus se contenter des vieilles formules de la démocratie libérale purement formelle. Si l'Europe veut réellement être le pays où commence la liberté, il importe que cette liberté soit organisée, car "entre le fort et le faible, comme le dit Lacordaire, c'est la liberté qui opprime et la loi qui libère".

Toutes les forces vives doivent être intégrées à des responsabilités précises. Il n'est plus possible d'écarter des responsabilités politiques, économiques et sociales les millions d'hommes dont dépend la production industrielle et agricole. Il n'est pas sûr qu'à Strasbourg on ait dépassé le stade des ententes et des cartels d'entreprises pour associer le monde ouvrier à la construction de l'Europe.

L'humanisme de la Renaissance est périmé. Au corps économique, il faut apporter une âme nouvelle.

Que deviendra l'homme dans la compétition universelle dont il est l'enjeu final? Comment l'élever au-dessus de tous ces matérialismes?

Affirmer que l'homme américain réalise la plénitude des exigences morales et humaines, dont d'autre part l'homme stalinien s'écarte encore davantage, serait trop osé.

Entre la toute-puissante Amérique et l'expansive Eurasie soviétique, l'Europe rajeunie détient encore suffisamment de richesses spirituelles et de valeurs morales pour insuffler au monde qui se construit une vie nouvelle. Ses penseurs, ses économistes et ses sociologues ne désespèrent pas de découvrir des formules neuves pour réconcilier la liberté personnelle avec les exigences de la société.

Pour y réussir, nous ne saurions nous passer du concours des divers génies nationaux de la vieille Europe. C'est une des raisons aussi pour que l'Allemagne de Bonn soit intégrée à l'Europe de Strasbourg. Elle doit y avoir sa place non seulement pour son apport économique, mais aussi pour sa richesse culturelle. Elle doit y être admise à égalité dans la mesure où elle souscrita à ce programme et sans l'arrière-pensée de faire une Europe à sa façon.

Il n'en reste pas moins vrai que pour le moment l'Allemagne bicéphale est la consécration de l'opposition des idéologies et des intérêts économiques de la politique internationale. Comment dans ces conditions songer à un traité de paix international?

Cependant est-il utopique d'imaginer à l'Est et l'Ouest, la juxtaposition de deux grands systèmes se tolérant mutuellement, pendant qu'entre eux l'Europe de Strasbourg rechercherait des voies nouvelles? Les propositions de paix de Moscou à la République Populaire Démocratique et la Convention de paix avec la République Fédérale préconisée par certains Alliés seraient-elles inspirées par cet espoir?

Si cela était, la naissance de l'Allemagne bicéphale, en consacrant un état de fait, pourrait devenir le point de départ d'une politique d'apaisement reposant sur une tolérance mutuelle, laissant au temps l'évolution des événements.

Ainsi donc l'Europe aura-t-elle essentiellement pour tâche de maintenir la Raison, c'est-à-dire l'Esprit, au-dessus des matérialismes, quelles que soient leurs dénominations économiques, et qui sans cette sagesse, risquent simplement de transformer l'univers entier en une lamentable collection de "Hiroshima".

J. J. BAUMGARTNER

L'AMOUR MALHEUREUX DES JUIFS ALLEMANDS

par Elias Hurwicz

Les processus historiques, déclenchés par le nazisme et la seconde guerre mondiale, sont loin de pouvoir être considérés comme achevés. Cependant il est aujourd'hui un fait acquis: le judaïsme européen a pratiquement cessé d'exister; le centre de la pensée, de l'économie et de la politique juives s'est installé outremer (aux Etats-Unis et en Palestine).

Tous les Juifs d'Europe ont subi ensemble la persécution et l'extermination; les Allemands montrèrent là un talent diabolique pour organiser et pousser les choses jusqu'à leurs dernières conséquences. Mais la tragédie des Juifs allemands est pour ainsi dire doublement affreuse. Divers films ont montré le destin commun aux Juifs du monde entier; mais le cinéma ne peut pas rendre la tragédie particulière aux Juifs allemands; le théâtre non plus, car il s'agit d'un phénomène à la fois historique et psychologique. Si je ne me trompe, c'est ce qu'Anton Kuh, le premier, a appelé justement l'amour malheureux des Juifs pour l'Allemagne.

Pour retrouver les origines de cet amour malheureux, il faut remonter à Moïse Mendelssohn et à sa traduction de la Bible en allemand. Son but était purement culturel: il voulait "éclairer" ses compatriotes, leur apprendre le bon allemand et leur donner ainsi accès aux trésors de la culture germanique, sans toutefois les détacher de leurs traditions propres ni de leur religion. Mais apparut bientôt cette irrationalité de l'histoire que Wilhelm Wundt appelait "l'hétérogonie des buts": le moyen devint un but en soi. Trente ans après cette traduction de la Bible, la connaissance de l'hébreu, qui subsistait autrefois chez les Juifs de Berlin, était réduite au strict minimum. La tradition juive fut ainsi tarie dans sa source et la germanité domina les Juifs, souvent même en ce qui concernait la religion (par exemple dans la famille Mendelssohn). C'est en comparant deux des figures les plus éminentes, Moïse Mendelssohn et Gabriel Riesser, précurseur de l'émancipation, qu'on mesure le mieux le processus de germanisation, même chez les Juifs restés fidèles à la Loi. Dans ses écrits, Mendelssohn parle encore du peuple juif ou de la nation juive — mais pour Riesser cette notion n'est qu'une "ombre impuissante" („Besorgnisse und Hoffnungen für die künftige Stellung der Juden in Preußen" — 1842). Le but suprême de Mendelssohn consistait à faire de la culture allemande un facteur d'hu-

manisme, tandis que Riesser déclare („Verteidigung der bürgerlichen Gleichstellung der Juden gegen die Einwürfe des Herrn Dr. Paulus" — 1831): "Nous sommes ou Allemands ou apatrides (heimatlos)" et encore "Les accents énergiques de la langue allemande, les chants des poètes allemands ont allumé et nourri dans nos cœurs le feu sacré de la liberté; le souffle de liberté, qui passa sur les contrées allemandes, (remarquons l'expression: die Deutschen Gauen!) a éveillé les espoirs de liberté qui sommeillaient en nous ... Nous voulons appartenir à la patrie allemande". Simon Dubnow, historien juif contemporain, exagère-t-il en voyant dans ces phrases une glorification du germanisme? Riesser condamne l'assimilation inspirée par l'intérêt, ce qui donne encore plus de poids à ses paroles.

La lutte ne resta pas vaine: l'émancipation fut accordée et renforça encore l'assimilation — naturelle ou intéressée. La fondation du Reich entraîna pour l'Allemagne un prodigieux essor dans tous les domaines matériels et culturels. Avant comme après le régime nazi, on a souvent montré le rôle des Juifs dans cette floraison, inutile d'y revenir. Soulignons simplement que le prestige de l'Allemagne, alors grandissant dans le monde entier, apporta un puissant stimulant au patriotisme judéo-allemand et à l'amour des Juifs pour l'Allemagne. Les Allemands prirent davantage conscience d'eux-mêmes, et ce fait eut une grande influence sur les Juifs allemands favorables à l'assimilation. Comme la plupart des Allemands, ils ne voyaient pas les tares du nouveau Reich: l'omnipotence de l'État, l'orgueil prussien, la mécanisation de l'homme avec tout ce qui en découle. Pourtant Georg Hermann, l'auteur de "Jettchen Gebert", s'en aperçut pendant la première guerre mondiale - (cf. ses Randbemerkungen, 1914—1917, Egon Fleischel Verlag, Berlin 1919).

L'époque wilhelmienne eut un observateur remarquable, le dramaturge Carl Sternheim, qui du reste est lui-même Juif. La satire a chez lui une base très réaliste. Dans sa comédie „Die Hose", Sternheim montre un jeune coiffeur juif du nom de Mandelstam: celui-ci écrit son nom avec un seul m, le prononce avec un s dur, prétend n'avoir rien de commun avec les Sémites, et voit dans les théories wagnériennes l'évangile de l'humanité. Les milieux entichés d'assimilation se maintinrent jusqu'à la venue du nazisme. Des Juifs aussi bien que des Aryens m'ont dit souvent que ces groupes auraient marché avec Hitler, si celui-ci avait eu une autre attitude à l'égard des Juifs, et avait maintenu l'égalité des droits.

Mais il s'agissait d'un amour malheureux. Moïse Hess, champion de l'émancipation des Juifs allemands, écrivait dans "Rom und Jerusalem" (1862) ces lignes qui nous semblent aujourd'hui prophétiques: "En Allemagne, l'antagonisme instinctif des races est plus fort que tout raisonnement". Tous ceux qui vinrent après lui, Düring, Houston Stewart Chamberlain, etc. . . n'ont fait que confirmer ces paroles. Bien sûr, parmi les Allemands, il y avait des éléments favorables aux Juifs. Pour ne donner que quelques exemples, citons Goethe, Lessing et Theodor Fontane dans le domaine littéraire, Hermann L. Strack et Theodor Mommsen pour l'histoire, Nietzsche pour la philosophie. Mais n'est-il pas significatif que les opinions de Nietzsche sur les Juifs soient restées sans influence, alors que sa théorie de la morale des maîtres s'enracinait si profondément? Certes, des hommes comme Bismarck et Mommsen ont rejeté l'antisémitisme. Mais n'est-il pas également significatif que leur attitude soit inspirée moins par leur estime des Juifs que par le désir d'un amalgame entre Juifs et Allemands, aboutissant en fait à la disparition des premiers? Cette opinion, du reste, fournissait un argument sérieux aux Juifs partisans de l'assimilation.

Mais, — fait décisif — toutes ces voix n'arrivèrent pas à contrebalancer l'aversion pour les Juifs qui s'amorçait, consciemment ou non, chez beaucoup d'Allemands.

L'"amour malheureux", dont il s'agit ici, s'exprima aussi dans la littérature. Peu avant 1900, le poète judéo-allemand Ludwig Jakobowsky publiait un roman autobiographique "Werther der Jude", dont la préface montre suffisamment le thème:

"Que me donneras-tu, ô Allemagne,
Pour les riches présents que je t'ai faits?
Accorde-moi ton amour,
C'est l'amour seul que je désire.
O Allemagne, ô pays perfide,
Que donneras-tu à ton fils?
Pour vivre, une poignée de sable
Et du sable aussi pour le suprême repos".

Depuis, les années ont passé — mais rien n'a changé, et l'"amour malheureux" s'exprimait encore dans le livre poignant de Jakob Wassermann "Mein Weg als Deutscher und Jude".

"L'antisémitisme et la résistance qu'il suscitait, dominaient la vie des Juifs allemands". Cette formule frappante est employée par un historien judéo-allemand con-

temporain, Ismar Elbogen, dans "Geschichte der Juden in Deutschland" (Berlin 1935). Pour se défendre, les Juifs affirmaient leur appartenance à l'Allemagne. "Nous sommes Allemands, rien qu'Allemands; quant à notre nationalité, nous n'appartenons qu'à une seule nation: l'Allemagne", affirmait le professeur Moritz Lazarus, savant berlinois bien connu, dans une conférence publique en décembre 1879, peu après la fondation de la "Ligue Antisémite" et la parution du pamphlet antijuif de Treitschke: (Simon Dubnow, "Weltgeschichte des jüdischen Volkes", vol. 10, p. 27). Mais il faut mentionner ici l'opinion d'un autre historien contemporain, également judéo-allemand, sur l'émancipation des Juifs: "On doit étudier à fond les discussions des contemporains de l'émancipation des Juifs, pour sentir l'esprit de résistance acharnée et en déduire les conséquences ultérieures... Le Juif avait été émancipé *malgré lui* (1) et l'antisémitisme social qui naquit spontanément à l'époque du Kulturkampf n'est que le contrecoup d'une concession faite sans vraie nécessité. Il s'agit là une constatation historique positive, qui ne comporte aucun jugement de valeur" (Kastein: "Juden in Deutschland").

Si nous examinons, chez les Juifs allemands, le mouvement religieux appelé "mouvement réformateur", qui modernisa le culte, supprimant de vieilles prières hébraïques sanctifiées par une longue tradition, introduisant l'orgue, etc, nous constatons une aspiration idéaliste à une régénération intérieure, mais aussi une certaine complaisance pour la nation dominante, et un désir de s'égaliser à elle dans toute la mesure du possible. Le fondement idéologique de la "réforme" ne peut pas faire illusion. Le rejet de la nationalité juive par Holdheim et Stern, les deux réformateurs les plus radicaux, n'était pas inspiré, selon Elbogen, "par un messianisme universaliste mais tendait à remplacer celui-ci par un nationalisme étranger" (o. c. p. 253).

C'est chez un philosophe comme Hermann Cohen, qui a de si profondes attaches avec le judaïsme orthodoxe, que cet effort d'assimilation apparaît le plus regrettable, car il est particulièrement artificiel. "Si nous pensons en Allemands tous (!) les problèmes spirituels comme nous le faisons généralement depuis Moïse Mendelssohn, écrivait Cohen en 1899, n'avons-nous pas le droit et le devoir de reconnaître dans l'esprit allemand un des facteurs déterminants (!) de notre foi?" (Dubnow, "Weltgeschichte des jüdi-

(1) en français dans le texte.

schen Volkes", vol. 10, p. 68). Cohen s'appuie sur Philon et Maïmonide. Aussi Dubnow fait-il de tous les trois des philosophes "synchrétistes". Mais il y a une différence: Philon et Maïmonide avaient un but apologétique en défendant le judaïsme contre les objections des non-juifs et en voulant — surtout Maïmonide — fortifier la foi chancelante de certains coreligionnaires, sans songer à la moindre assimilation à une nation quelconque. Pendant la première guerre mondiale, on vit où menait cette philosophie de l'assimilation: Cohen essaya de prouver la parenté spirituelle entre la poésie amoureuse de la Bible et celle des vieux Germains, ce qui lui valut une mercuriale — bien méritée, il faut le dire — dans les "Preußische Jahrbücher".

Il serait injuste de croire que tous les Juifs allemands aient eu pareille mentalité. Il faut distinguer les orthodoxes, les savants se consacrant à "la science du judaïsme" (Wissenschaft des Judentums), et les cercles sionistes. Il serait également injuste de nier que les Juifs d'autres pays, et même de pays orientaux, ont essayé, eux aussi, de s'assimiler: par exemple les Juifs polonais, qui se disaient "Polonais de religion mosaïque". Mais ces milieux avaient en Pologne beaucoup moins d'importance que les masses juives solidement ancrées dans les traditions de leur race et guidées par les savants et écrivains "orthodoxes". La même observation vaut pour les Juifs russes. La différence entre Juifs russes et Juifs allemands apparut nettement quand le célèbre poète Ch. N. Bialik, venant de Russie, prit contact, en 1922, avec les représentants de "la science du judaïsme": celle-ci lui paraissait surtout une archéologie (cf. "Dwir", revue pour l'étude du judaïsme, en hébreu, vol. 1, Berlin 1923, lettre de Ch. N. Bialik aux éditeurs).

Les tendances que nous avons caractérisées plus haut, persistent sous la République de Weimar. Nous trouvons dans les journaux de Heinrich Mann, un exemple frappant de la manière dont un esprit critique et lancé dans la politique internationale pouvait céder aux préjugés du germanisme: "En plein Prague: un ambassadeur allemand racontait à qui voulait l'entendre, tous les mensonges dont l'Allemagne se persuadait: l'irresponsabilité dans la guerre, le mythe de la nation invincible et du coup de poignard dans le dos, l'ignominie de Versailles et les vols de territoires, l'Allemagne opprimée par la cupidité et les violences — des autres! — elle-même n'ayant jamais commis d'injustices. L'ambassadeur se disait socialiste; il ne pouvait pas encore se dire fasciste, et plus tard sa "race" l'en aura

empêché. Tels étaient les Juifs, par nature ou par adaptation, et ils ne souffraient aucune remarque: j'en risquai une . . . je ne fis qu'étonner". (Les initiés reconnaîtront dans ce portrait — bien exagéré, quant au fascisme — celui du Berlinois Samuel Saenger, publiciste bien connu, qui fut quelques années sous la République de Weimar, ambassadeur d'Allemagne à Prague).

Sous la République de Weimar se fonde aussi une association extrêmement caractéristique: l'"Association des Juifs allemands nationalistes" (Verband der deutschnationalen Juden). Ses fondateurs et ses membres ne se contentaient plus des professions de foi germaniques faites jusqu' alors — ils voulaient être non seulement allemands, mais nationalistes allemands. Sans doute tenaient-ils à se séparer de tous les éléments de gauche, l'étiquette n'en reste pas moins grotesque.

La venue du national-socialisme et les persécutions contre les Juifs montrèrent la vanité de toutes ces coquetteries. Dans bien des cas, certes, des "Aryens" eurent pitié des Juifs et le leur prouvèrent par une aide efficace. Il se peut que le sentiment d'une culture commune ait joué un rôle dans cette attitude — il s'agissait surtout d'une sympathie humaine. Mais que signifient ces actes isolés d'humanité devant l'écho docile que la politique juive du Troisième Reich trouva chez une partie des Allemands, devant l'indifférence ou la passivité qu'elle rencontra chez les autres? Qu'était d'ailleurs cette politique juive soutenue et mise en pratique par toute une foule de suiveurs? Après avoir systématiquement transformé les Juifs allemands en parias, on finit par les exterminer.

Tel est le terme d'une évolution qui dura au moins un siècle (si on la fait commencer avec Gabriel Riesser). Du côté juif, elle est marquée par un effort inlassable pour assimiler le germanisme; cette assimilation se réalisa d'ailleurs en partie de façon naturelle et quasi automatique, grâce aux influences ambiantes. C'est ce qui donne au destin des Juifs allemands un caractère si fatal.

Et pourtant, aujourd'hui encore, ces tendances montrent à quel point elles sont enracinées: bien des intellectuels juifs se déclarent vaincus que les Juifs allemands ont commis une grande faute historique en maintenant leur isolement au sein de la nation; si le judaïsme avait davantage essayé d'assimiler le germanisme, il aurait évité sa déchéance et peut-être même la venue du national-socialisme! Oui, l'amour rend aveugle. Même l'amour malheureux.

LETTRES ET ARTS

LE "GROUPE 47"

par A. Wiss-Verdier

Deux fois, chaque année, plusieurs dizaines de jeunes écrivains allemands — la majorité d'entre eux se situe entre vingt et quarante ans — se réunissent pour discuter en commun des problèmes de leur vocation. Ce sont les écrivains du "Groupe 47". Définir ce groupe n'est pas facile. Il ne représente aucune chapelle littéraire, aucun mouvement comme le fut, par exemple, en France, après la première guerre mondiale, le mouvement unanimiste de l'Abbaye. Le Groupe 47 ne connaît aucune règle, aucun statut et, ce qui est beaucoup plus important et même extraordinaire: aucune tendance politique. Chaque membre est libre d'avoir ses opinions politiques et religieuses ou de ne pas en avoir si bon lui semble. Aucun rideau de fer ne sectionne le Groupe en deux fractions ennemies. Le fait vaut d'être signalé à une époque où toutes les valeurs se mesurent à une échelle politique. Les années à venir permettront-elles de sauvegarder cette unité? L'engagement ne va-t-il pas tôt ou tard primer sur les questions purement techniques? La question demeure ouverte, mais ce qui importe, c'est que ce groupe existe, qu'il fait du travail et même du très bon travail.

La forme, la technique littéraire, telle est la base des réunions semestrielles. L'auteur lit, devant ses confrères et des hôtes: journalistes venus à titre privé, éditeurs, etc., des passages de ses manuscrits. Lecture suivie de discussions et de critiques. L'écrivain est-il resté en deçà de ce qu'il voulait exprimer? A-t-il réussi à dominer pleinement son sujet et son métier? Les critiques sont franches, très souvent même, brutales. Des écrivains ennemis ne discuteraient pas de leurs oeuvres respectives avec une rigueur aussi impitoyable que ne le font ces jeunes auteurs liés par la camaraderie. Ils ne se permettent aucune concession et ne se tiennent aucunement rigueur pour des jugements très durs.

La loi de Boileau, "Vingt fois sur le métier. . . ." prime, ici, toutes les autres.

Le Groupe 47 a pris naissance en automne 1947. D'où son nom. Il avait un précédent: le groupe espagnol 98 auquel avait appartenu, avant la première guerre mondiale, M. de Unamuno.

Quelques écrivains dont Hans Werner Richter, ex-rédacteur du journal "Der Ruf", fondé dans les camps de P. G. aux Etats-Unis, s'étaient réunis à Munich pour fonder un journal littéraire: "Scorpion". Il n'en parut qu'un numéro qui ne fut d'ailleurs pas diffusé. Les autorités d'occupation américaines l'avaient interdit sous le prétexte qu'il était "trop nihiliste". Le premier conseil de rédaction du "Scorpion" ne disparut pas: il devint le noyau autour duquel se forma le Groupe 47. Le principe des réunions semestrielles fut accepté et les jeunes auteurs furent de plus en plus nombreux à Altenbeuer, Marktbreit, Utting. Ils sont environ une soixantaine.

Ces réunions, dirigées avec beaucoup de doigté par H. W. Richter, permettent à chacun de mesurer les progrès qu'il a réalisés au cours des six précédents mois. Aux hôtes, il permet de se faire une vue d'ensemble de la nouvelle littérature allemande. Pas celle dont les noms sont consacrés par le succès: E. Wiechert, E. Jünger, Fallada, pour ne citer que quelques noms connus en France, mais celle de demain.

Malgré leur jeunesse, ces Allemands ont derrière eux une extraordinaire expérience. Ils ont vécu les années tragiques du fascisme. La guerre les a semés à travers le monde entier. Ils rentrent de Sibérie, des Etats-Unis, d'Afrique, du "bout du monde". La guerre a fait éclater leurs frontières, ils ont connu les hommes: "Quand un jour l'un de nous se mettra à écrire, il en dira long sur les hommes: Grecs ou Norvégiens, Français ou Russes, Italiens ou Hollandais, Arabes ou Américains. Il écrira sur l'amour et la haine, sur la rage guerrière et sur la générosité, sur l'hostilité et la camaraderie, sur ce qui sépare et ce qui unit." Ces lignes qui sont tout un manifeste: sont de deux jeunes: Rüdiger Proske et W. Weymann-Weyhe.

On sent que les jeunes écrivains allemands ont quelque chose à dire et ils le diront. L'expérience qu'ils ont faite, aucune autre jeunesse ne l'a faite. Leur message aura une place de choix dans la littérature de demain.

Ce qui, actuellement, les handicape, c'est avant tout la recherche de la forme. Ils regardent vers les montages de John Dos Passos, le style objectif de Hemingway et de Cald-

well. Ils ont étudié le monologue intérieur de James Joyce. Beaucoup d'entre eux écrivent des story, des histoires courtes, avant de s'essayer au roman. L'influence des grands écrivains anglo-saxons est encore sensible, mais déjà laisse entrevoir des oeuvres dégagées de cette influence. H. G. Brenner, traducteur de Sartre en Allemagne, tout en devant beaucoup à un Joyce, s'est révélé un écrivain au talent personnel en pleine maîtrise de sa forme. Sa nouvelle "Das Wunder", (Le miracle) est un chef-d'oeuvre du genre et elle soutient la comparaison avec les oeuvres de Graham Greene (Un Graham Greene auquel il manquerait la note chrétienne).

H. J. Soering s'est révélé un nouvelliste de talent dans "Cordelia", et F. J. Schneider, un conteur de premier ordre qui n'hésite pas à aborder dans ses oeuvres les questions, encore dangereuses en Allemagne, de l'antisémitisme, la désertion, la résistance. Ses contes et histoires courtes sont révélateurs de l'état d'âme de l'Allemagne actuelle.

Parmi les romanciers, W. Kolbenhoff, auteur des deux romans "Von unserem Fleisch und Blut" et "Heimkehr in die Fremde" vient de trouver sa voie. Son nouveau roman, dont l'action a partiellement lieu à Marseille, — dans les milieux chers à Blaise Cendrars — est marqué par un humour digne de Jérôme K. Jérôme.

Un autre romancier, H. W. Richter, vient de publier "Die Geschlagenen" (Les vaincus) premier témoignage important sur la dernière guerre. Richter donne la parole au "Lanser", au 2ème classe allemand. Et c'est l'émouvant témoignage sur la meurtrière campagne d'Italie, sur la vie des prisonniers allemands aux Etats-Unis. Ecrit dans un style vif, haché de dialogues, c'est, avec le "Stalingrad" de Theodor Plievier, un des meilleurs ouvrages parus Outre-Rhin sur la dernière guerre.

Il y aurait bien des noms à citer parmi les membres du Groupe 47.

Andersch, le critique et le nouvelliste, N. Sombart, auteur de "Capricio Nr 1", R. Krämer-Badony, Ulbrich et ses oeuvres pleines d'esprit et d'ironie, B. Müller dont nous avons déjà parlé ailleurs, Heist, von Holländer, A. Eichholz, G. Eisch, W. Manzen et d'autres encore. Madame Ilse Schneider-Lengyel aussi, auteur d'un ouvrage sur le "Monde du Masque" et sur celui des poupées, et dont les essais sur-réalistes sont marqués d'une empreinte très personnelle et très fine.

La dernière réunion du Groupe 47 a eu lieu, à la mi-octobre, aux environs de Munich. Elle ne fut pas inférieure aux précédentes. Elle a confirmé qu'il existe réellement, dans le Groupe, des éléments d'avenir qui donneront leurs noms à la nouvelle littérature. Et, c'est là un signe consolant et lourd d'espoir, ces écrivains allemands ont rompu avec le passé. Ils vont vers des chemins nouveaux, ils parlent le même langage que nous. Un langage européen et même mondial. . . . L'un des sympathisants du Groupe, J. F. Bautz, l'a dit dans un "Adieu à Wolfgang Borchert", lorsque, parlant de la terre, il écrivait: ". . . cette terre qui est la nôtre, marquée par hier et qu'aujourd'hui nous avons le devoir de préparer pour les lendemains."

L'ANGOISSE FINIT DEMAIN

par Franz Joseph Schneider

La nuit tomba. Le temps pressait. Stefan aurait bien voulu rester encore un peu avec Julia avant de partir en reconnaissance à la frontière, mais le paysan demeurait tapi dans l'ombre de la chambre, sans vouloir s'en aller. Il y avait pourtant longtemps que Stefan lui avait réglé son compte et qu'il avait appris du paysan tout ce qu'il lui fallait savoir pour la nuit. Il parlait et parlait encore:

"Tout n'est qu'un jeu d'enfant "répétait-il", rien qu'une simple ballade. Vous sortez de là làie, enjambez les barbelés et vous voilà de l'autre côté. Il faut seulement qu'il fasse nuit et qu'il soit dix heures tapant, lorsque vous enjambez les barbelés. Et surtout que le garçon ne crie pas à cet instant précis."

Bien disposé par la somme rondelette que lui avait donnée Stefan pour l'hébergement et l'aide, déjà légèrement gris à cause des verres de gnôle que lui avait offerts Stefan, il restait assis et n'en finissait pas, jusqu'à ce qu'enfin sa femme montât avec Julia dans la chambre. La paysanne apporta, sur une assiette quelques tartines de saindoux et de cresson frais. Julia, pendant que les hommes discutaient de leurs affaires, était restée auprès du garçon qui dormait en bas sur un sofa dans la chambre des paysans.

"A dix heures, l'affaire est cuite" dit le paysan à Julia, lorsqu'elle entra dans la pièce. "Demain à cette heure, vous serez à Munich". Il se croyait obligé de l'encourager.

"Pourtant que de l'autre côté ils ne vous fassent pas de difficultés" dit la paysanne. "On en raconte tellement de là-bas".

"J'ai des parents à Munich" dit Stefan. "On y trouvera peut-être à s'y caser".

"Une belle ville" ajouta le paysan en jouant avec le verre à pied. "Moi aussi, j'ai été une fois à Munich. Si seulement les gens là-bas n'étaient pas si marrants! A peine si on les comprend. Et j'ai même pas vu la mer."

Il avait un tic; lorsqu'il parlait, il clignait fortement de l'oeil gauche, tandis que le droit restait immobile.

"Oh," dit Julia avec une moue de regret. "Peut-être que cela marchera une prochaine fois".

Stefan prit la bouteille et le paysan le regarda attentivement pendant qu'il remplissait le verre à pied.

"Je vous enverrai une carte postale de Munich" dit Stefan.

"Vrai, c't'une belle ville" répondit le paysan. Il but la gnôle en rejetant brusquement le cou en arrière.

"Arrête enfin de boire" dit la paysanne, rouge de colère. "Y a pas de mer à Munich".

Elle était gênée parce que son mari parlait à tort et à travers. Stefan lui avait aussi offert un verre de gnôle, mais elle n'y touchait pas. C'était une brave femme, mais elle avait peur et elle se donnait du mal pour cacher sa désapprobation.

"Tenez, vous voyez" dit le paysan et il regardait Julia avec une expression vexée dans ses yeux malins et brillants, "voilà comment est ma femme".

Il était complètement ivre. Ou bien il faisait semblant, pensa Stefan, et après, s'il arrive quelque chose, il pourra s'excuser en prétendant qu'il était ivre et ne savait rien. Mais il n'arriverait rien.

"Vous êtes un plaisantin" dit Julia.

"Il ferait mieux de s'occuper des pommes de terre" dit la paysanne en colère. "C'est l'heure de donner à manger aux cochons".

Elle se leva et d'un geste brutal ouvrit la large et basse fenêtre pour fermer les volets. L'air frais et humide de la nuit entra d'un seul coup dans la chambre. La paysanne se pencha un moment par la fenêtre pour jeter un regard sur le potager. Stefan vit, par-dessus son dos, un coin du ciel.

Dehors il faisait déjà presque complètement noir; mais au-dessus de la forêt, au sud-ouest, il y avait des stries bleu pâle: là-bas, c'était la frontière.

La paysanne fit claquer les volets de bois et ferma la fenêtre, puis elle quitta la pièce sans regarder son mari.

Stefan regarda l'heure. Il était neuf heures moins le quart. Julia était désespérée parce que le paysan ne voulait pas s'en aller.

"Maintenant je pars" dit Stefan d'un ton décidé. Il se leva de table. Et le paysan se leva enfin de son banc.

"Bon, puisque vous voulez faire deux fois le chemin" dit le paysan. "Mais c'est vraiment pas la peine".

"C'est plus sûr" répondit Stefan. Ils avaient décidé qu'il ferait seul d'abord une reconnaissance, avant d'emmener avec lui Julia et le garçon.

"Maintenant je dois donner à manger aux cochons" dit le paysan. "Nous nous reverrons".

"Je serai de retour dans une demi-heure" répondit Stefan.

"Faites attention à la ligne de démarcation" dit le paysan. "Ils sont tous en route à cette heure-ci. Ils tirent tout de suite, sans avertissement".

"Je ne risquerai rien" dit Stefan. "Une simple balade jusqu'à la frontière et je reviens." Il commença à vider ses poches; il posa sur la table montre, argent, papiers, tout ce qu'il sortait de ses poches.

"Bonne chance" dit le paysan; il s'en alla. Lorsqu'il eut fermé la porte, Julia s'approcha de la table et tomba dans les bras de Stefan. Elle pleurait. Lorsqu'ils avaient abandonné, la nuit, leur maison et la ville, elle n'avait pas voulu pleurer. Son beau visage, son doux visage avait pris, pendant ces derniers jours, une expression nouvelle: quelque chose de décidé, de volontaire. Maintenant cette expression avait disparu. Elle pleurait; cela sortait d'elle maintenant; et dans deux heures tout cela serait loin derrière eux, dans le passé.

"Non" dit Stefan. Il l'enlaça. "Il ne faut pas pleurer." Il s'arrêta de vider ses poches et s'assit à côté d'elle sur le banc. "Je sais ce que tu ressens, mais il ne faut pas pleurer." Ils se tenaient enlacés et chacun d'eux connaissait les pensées de l'autre.

"Tout cela n'est-il pas terrible" dit Julia. "D'abord les nazis, puis la guerre et maintenant nous devons quitter notre maison, et déjà auparavant l'argoise de l'emprisonnement... et ce soir j'ai peur."

"Demain finissent toutes les angoisses" dit Stefan. Jamais encore il n'avait tant souhaité de la convaincre, de la tranquilliser. "Sois heureuse. Parce que ce soir tout sera fini. Tout ne s'est-il pas bien passé? Ce n'est pas si terrible".

"Mais je le ressens ainsi. Surtout quand je pense au petit! Tout est déjà si effrayant!"

"Lorsque tu dis cela, je me sens toujours un peu coupable. J'aurais dû peut-être tout arranger autrement".

"Tais-toi" dit-elle et elle s'arrêta de pleurer. "Tout ce que tu as fait est bien, et je ne suis qu'une personne stupide, je n'ai vraiment pas de raison pour pleurer. Mais les femmes sont parfois tellement hystériques!" Elle essaya de sourire.

"Tu es ma petite fille courageuse" dit Stefan. "Mais vraiment nous n'avons plus rien à craindre. Dans deux heures nous serons en sûreté. Tout juste le temps de fumer quelques cigarettes et nous serons de l'autre côté . . ."

"Oui, donne-moi une cigarette. Je ne veux plus pleurer".

"Nous vivons une drôle d'époque" dit-il.

"Si nous pouvions seulement rester ensemble".

Il alluma la cigarette et la lui tendit. Puis il s'occupa de nouveau de ses poches.

"Je laisse tout ici" dit-il. Il poussa devant elle le tas de papiers et d'argent.

"C'est si dangereux?" demanda-t-elle.

"Non", il prit le canif sur la table, l'ouvrit et le referma en faisant claquer les lames. C'était un solide couteau avec de fortes lames.

"Il faut tout prévoir. Ces gens-là peuvent avoir besoin de tout. Et pourquoi me remplirais-je les poches pour aller me promener?"

"Et le couteau de poche?" demanda-t-elle.

"Les couteaux de poche, mon enfant, sont faits pour qu'on les mette dans les poches" répondit Stefan en essayant de plaisanter.

"On dirait qu'il attire le sang".

"Je veux m'en servir pour couper un bâton" dit Stefan.

"Bien" dit-elle. "Je vais préparer les affaires et je réveillerai l'enfant pour qu'il soit prêt quand tu reviendras".

"Oui. Nous partirons aussitôt après. Mange encore un peu." Il poussa devant elle l'assiette de pain.

Les deux valises étaient rangées dans un coin, fermées par des ceintures de cuir, à côté d'elles deux sacs à dos. Tout d'un coup Stefan eut envie de descendre dans la cham-

bre de l'enfant, de le serrer encore une fois dans ses bras; mais l'enfant prendrait cela pour des adieux définitifs. Stefan y renonça.

"Tâche de lui expliquer" dit-il.

"Fais-lui bien comprendre qu'il ne doit pas réveiller le loup dans la forêt."

"Sois prudent et reviens vite!" dit-elle.

Il l'embrassa et s'en alla.

* * *

La frontière était proche. Le paysan lui avait décrit le chemin de telle sorte qu'il ne puisse pas se perdre dans la nuit. Tout d'abord un bout de route sur la large chaussée, bordée d'arbres, qui longeait le village vers le sud; à l'endroit où elle passait par-dessus un caniveau de drainage, il devait quitter la chaussée et suivre le caniveau, jusqu'à ce qu'il tombât sur la laie. Quelques centaines de mètres avant — lui avait expliqué le paysan, le caniveau passe par-dessus un chemin creux qui servait aux bûcherons et qui portait encore des traces de roues; là commence la zone dangereuse dans laquelle ils tiraient sans avertissement sur tous ceux qu'ils rencontraient.

"Presque comme pendant la guerre" pensa Stefan. Il suivait prudemment le caniveau et s'efforçait d'éviter de faire craquer les branches mortes. Mais ici on ne pouvait pas se défendre et il fallait emmener avec soi femme et enfant! Le petit! "Je viderai un sac à dos et je l'y mettrai. Julia le portera sur son dos, cela lui fera peut-être plaisir. C'était un brave petit bonhomme, même si tout cela lui paraissait un peu mystérieux, Julia aurait suffisamment d'influence sur lui pour le faire tenir tranquille. Non. Il n'y aurait plus de difficultés; dans quelques heures; commencera une nouvelle vie. Le temps lui-même ne pouvait être plus favorable; toute la journée le soleil avait brillé dans un ciel sans nuages. Mais le soir un vent frais et humide s'était levé qui poussait le troupeau des nuages épais au-dessus de la demi-lune; le jeu mouvant de l'ombre, le vent qui bruissait dans les buissons — eux aussi étaient des alliés bienveillants.

Le fossé se changea en chemin creux; les traces de roues apparaissaient maintenant. "Il est temps de rentrer" pensa Stefan, lorsque tout à coup, arrivant devant la paroi escarpée du chemin creux, un bruit résonna à son oreille. Un homme était debout, immobile, découpé sur le ciel pâle, silhouette

noire. Un soldat — on voyait maintenant nettement le canon du fusil à côté de la tête de l'homme penché en avant. "Le chemin creux est sombre; il ne peut pas me voir; il ne peut pas tirer", pensa Stefan en l'espace d'un éclair. Et il se mit à courir. Au même instant l'autre, surpris, en quelques sauts puissants dégringola dans le chemin creux. Ils se cognèrent. L'autre, comme le remarqua Stefan, était encore bouleversé par ce choc brutal et inattendu, plus encore, sans aucun doute, que lui-même. Mais avant que l'homme ait pu se rendre compte de la situation et se servir d'une arme, Stefan le frappa de toute sa force, sauvagement, au menton. Cela fit un bruit mat, sec, et il crut un moment que tous les os de sa main s'étaient brisés. Mais l'homme s'écroula sans un bruit; il gisait maintenant, inanimé, devant lui. "L'étrangler, avant que les autres n'arrivent" pensa Stefan. Et il se jeta sur l'homme pour écarter le fusil, tout en lui serrant la gorge avec la main droite. Il trouva l'arme, la saisit par le canon et, surpris, la laissa retomber.

C'était une pompe à bicyclette. Elle était enfouie dans un sac. Il lâcha la gorge de l'homme et sortit la pompe du sac; elle était si lourde qu'on aurait cru un morceau de fer. L'homme devant lui, il s'en apercevait maintenant, n'était pas un soldat; il portait un gros pullover; c'était un homme comme les autres hommes, un cycliste, peut-être un homme qui tentait comme lui la même aventure; c'était pour cela probablement que tout s'était passé sans bruit. . . Il s'agenouilla auprès de l'homme toujours inanimé et le contempla: une grosse figure avec des traits rudes.

L'homme se ranimait vite; sa respiration redevenait rapide, régulière — "s'il commence à crier, je lui fermerai la bouche" pensa Stefan, puis l'homme ouvrit les yeux.

"Chut!" lui souffla Stefan. "Chut!"

L'homme remua un peu la tête en gémissant et exprima quelques sons incompréhensibles. Stefan appuya de toute sa force sa main sur la bouche de l'homme et se courba jusqu'à son oreille.

"Taisez-vous, je vous en prie. Tout va bien."

L'homme s'agita; d'un mouvement rapide, il repoussa la main de Stefan. "Qu'y a-t-il?" demanda-t-il à demi-voix et lorsqu'il se rendit compte de la situation: "Que voulez-vous donc?"

"Chut" répéta Stefan. "C'était une erreur. Je vous ai pris pour une sentinelle."

L'homme, rassuré, maugréa: "Idiot". Il passa la main sur son menton.

"Idiot" répéta-t-il. Il se releva. "C'était comme un éclair. Sacrée obscurité. . ."

"Oui" dit Stefan. "C'est à cause de cela. Je regrette."

L'homme maugréa à mi-voix et tout d'un coup se redressa complètement:

"Tu veux passer de l'autre côté?" demanda-t-il.

"Oui" répondit Stefan. "Cette nuit."

"Justement j'en viens" dit l'autre.

Il tendit la main vers son sac: "Où est la pompe?"

Stefan se pencha et lui tendit la pompe. L'homme la pesa dans sa main. Cela fit un léger cliquetis.

"Pierres à briquet" dit l'homme. "Mais maintenant fou-tons le camp d'ici."

Il poussa la pompe dans le rucksack et se mit en route sans perdre de temps, silencieux, à travers le sombre chemin creux. Stefan le suivit.

Ils marchèrent ainsi un bon moment, l'un derrière l'autre, en silence; d'abord en sens inverse le chemin creux, puis le fossé, le bois rempli d'ombres gigantesques; ils arrivèrent à un chemin trempé; ils le suivirent jusqu'à l'orée du bois et ils atteignirent une petite pépinière. Ils pensaient maintenant être arrivés près de la route; on entendait dans le lointain le bruit du moteur d'un camion. Quelque part un chien aboya. L'homme avançait sans diminuer la cadence de son pas; parfois, en marchant, il tâta son menton.

"C'était un rude coup" dit-il en se retournant. "Mais je ne pouvais absolument rien voir dans ce sacré chemin creux. J'ai seulement entendu quelque chose et je voulais fuir."

"Moi aussi, je n'en voulais pas davantage" dit Stefan. "Nous avons foncé l'un sur l'autre comme des taureaux."

"D'habitude je ne me laisse pas battre si facilement," répondit l'autre.

"Nous pourrions réparer cela" dit Stefan. "J'ai encore une bouteille."

"Je dois encore refaire le chemin cette nuit."

"Peut-être pourrions-nous faire route ensemble" dit Stefan. "Ma femme et mon garçon viennent aussi."

"D'accord" répondit l'homme: "Je fais le chemin tous les jours", et au même instant, comme réveillé en sursaut du sommeil par un coup à peine perceptible, venu d'on ne sait où, Stefan le vit sauter et disparaître dans l'obscurité. Pendant qu'il essayait de comprendre ce qui se passait, il se sentit tourner sur lui-même, jeter au sol et sans douleur il

tomba sur le sol en écrasant des branches et des feuilles. Comme lorsque dans un rêve on tombe de haut. Et tout d'un coup le silence. Plus de craquements, plus de froissements. Il sut qu'il était touché. "Pas de détonation" pensa-t-il avec effroi. "Pourtant il y a eu un coup, je le sens encore." Il se palpa la tête, la poitrine et là où il put se toucher; mais il ne trouvait rien; quelque chose de tiède et d'humide coulait dans son pantalon, mais devant cela n'était pas sorti et restait piqué dedans . . . et il se rappela soudain qu'il y avait eu une détonation. . . L'angoisse le prit à la gorge, comme lorsque jadis ça n'avait été qu'un éclat; mais, pensa-t-il, cette angoisse était exagérée et non justifiée; il avait été seulement touché comme beaucoup d'autres l'avaient été — touché à la poitrine, le lieutenant, monté sur son cheval roux, allait en riant au poste de secours; son sang tombait goutte à goutte dans la neige — Mais hélas, c'est tiède, c'est humide, cela coule de trop dans le dos, pensa-t-il. Hélas, c'est peut-être grave et je dois mourir, crever dans la forêt, la mort amère, touché de je ne sais où et mon Dieu! encore si jeune et tant à faire encore et elle reste seule, elle attend en vain avec le garçon; ils arrivent, ils les arrêtent; que c'est affreux tout cela! Si je pouvais seulement encore une fois, une seule fois, être moi-même. Puis il sentit couler des larmes amères jusqu'à ce qu'un doux apaisement le saisisse. Car enfin cette coulée tiède et humide ne lui était plus aussi désagréable, seulement encore un peu inquiétante, et cela coulait, coulait et même d'être couché sur la terre était maintenant supportable, sur la terre molle et chaude, si seulement il n'y avait pas ce silence de mort. . . Non; même ce silence n'était pas désagréable; pas de traces de douleur et même pas ce goût amer du devoir-mourir; tout au plus cette sensation de penser que peut-être quelques soldats se mouvaient dans l'ombre. Quelqu'un qui avait le visage de Julia se pencha sur lui. Puis tout d'un coup plus rien ne le déranger.

(Trad. par E. et René Wintzen)

RUDOLF SCHRÖDER

Rudolf Schröder est le type même de ces jeunes écrivains, nés au début du siècle, que le national-socialisme a contraints pendant douze années au silence. Membre d'une génération sacrifiée, vouée à l'opposition, au camp de concentration ou à la mort, R. Schröder s'est caché, pendant tout le règne du régime hitlérien, dans son propre pays. La fin de la guerre, il l'apprent à Berlin, dans la capitale du Troisième Reich s'effondrant sous l'assaut des bombardiers et des troupes russes. Né le 29 juillet 1902 à Duisburg, R. Schröder fit des études secondaires, puis adhéra comme sympathisant au mouvement des jeunes communistes allemands. Avec et sans argent, il parcourut de nombreux pays: la Hollande, la Belgique, l'Italie, la France, la Russie soviétique. Après l'effondrement du régime totalitaire, il se convertit au christianisme. Journaliste aujourd'hui, il collabore à plusieurs périodiques et quotidiens allemands et étrangers. Il dirige plusieurs émissions à la Radio de Stuttgart et de Cologne. Enfin il est lecteur de nombreuses maisons d'éditions de zone britannique et notamment des maisons "Werner Verlag" et "Droste Verlag".

Récemment, il prononça à Vérone, à l'occasion de l'anné Goethe, une conférence sur le grand écrivain: "*Volfango Goethe e il nostro tempo*", ainsi qu'une autre conférence sur la peinture allemande contemporaine: "*Destini di artisti nel terzo Reich*".

En 1933, R. Schröder avait tout juste trente ans, l'âge où l'écrivain se révèle et se sent en mesure de produire. Les événements l'obligèrent au silence. De son plein gré, il choisit le silence, refusa d'écrire. Toute sa production littéraire tient dans le court espace qui va de 1945 à 1949, soit quatre ans. Cette production révèle un talent de critique exceptionnel et de grand poète. Nous devons à R. Schröder, ami de la France, un ouvrage remarquable "*Französische Impressionisten*" (Drei Eulen Verlag, 1946) dont l'édition atteignit, en 1946, 17.000 exemplaires, la traduction en allemand des *Lettres de Vincent van Gogh à son frère* (Drei Eulen Verlag) dans les deux éditions successives atteignirent 15.000 exemplaires, un magnifique album "*Deutsche Holzschneider*" aux mêmes éditions (10.000 exemplaires), enfin un album des oeuvres du peintre rhénan Otto Pankok, "*Zigeuner*", aux mêmes éditions, (10.000 exemplaires). Les

oeuvres en préparation: "Bekanntnis zur modernen Male-rei", "Geheimnis und Zauber des Namens", dix petits volumes à paraître en 1950 au Droste Verlag, "Metaphysik des Don Quichotte", "Stenogramm einer Woche", "Alles ist anders", ces deux derniers livres sont des recueils de nouvelles, annoncent un écrivain épris à la fois de peinture, de poésie et de philosophie humaine et sociale.

Pour justifier — si tant est besoin d'une justification — ce qu'il nomme lui-même "un passeport lamentable d'homme de lettres", R. Schröder m'écrivait récemment: "N'oubliez pas que pendant douze ans nous avons dû nous taire. Tout ce temps durant, nous avons dû combattre pour survivre et mon " tiroir " est demeuré vide, et d'ailleurs je l'avoue, je le reconnais — j'étais moi-même à cette époque vide et consommé. Je l'étais encore, comme abasourdi, au lendemain de l'effondrement du Troisième Reich ... Alors le Christ m'est apparu ... Je ne puis rien ajouter".

Mais il n'est pas nécessaire d'ajouter quoi que ce soit à un tel palmarès de vie bien remplie, à une telle profession de foi. R. Schröder est un écrivain, un journaliste, un critique, un conférencier qui attire le respect et l'admiration. A ces qualités du métier s'ajoutent celles de l'honnête homme, épris de justice et d'amour universel. Nous nous devions de rendre hommage dans cette revue à cet homme qui a préféré le silence et la peur, à l'exil ou à la trahison, qui commence une oeuvre avec la conscience et la certitude que confère un si grand amour de la liberté. De tels hommes sont rares dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Ils sont les véritables survivants d'une épopée du mal.

R. W.

VERS UN RENDEVEAU DU CINEMA ALLEMAND

Depuis quelques années déjà, on reparle de l'art cinématographique allemand. Mais si, en général, le spectateur étranger trouve satisfaisante la production cinématographique allemande d'après-guerre, le plus souvent, pour des causes de réalisme objectif, d'instantanés pris dans la vie de ce peuple vaincu et réduit à la misère pendant près de quatre années, le spectateur allemand, lui, qui a vécu le régime hitlérien et les souffrances d'après l'effondrement du Troisième Reich, s'il ne refuse pas aux nouveaux films le qualificatif de "documentaire", n'en exprime pas moins sa lassitude du document qui le remet en présence des années noires et le force à revivre un rôle qu'il n'a que trop joué, dont il conserve l'empreinte et dont — c'est là le fait psychologique important — il veut à tout prix se débarrasser. Le public allemand, qui veut reprendre goût à la vie, — c'est d'ailleurs l'une des qualités maîtresses de ce peuple que l'élan vers la vie — boude une production cinématographique aux tendances désespérées. Ce ne sont pas les films déjà connus: "Die Mörder sind unter uns" (Les meurtriers sont parmi nous), "In jenen Tagen" (En ces jours), "Morturi" (Ceux qui vont mourir), "Die Zeit mit dir" (Le temps avec toi), qui lui redonneront ce désir de vivre. (Ce phénomène existe en Allemagne dans tous les domaines de l'art: musique, peinture, littérature...). Les producteurs allemands ont-ils enfin compris les désirs du public? Des films comme "Affaire Blum", "Liebe 47", et surtout "Berliner Ballade" semblent le montrer. Ils ont ceci de commun qu'ils défendent un même thème, celui de notre humanité. Les deux premiers par l'intermédiaire du drame, le troisième par l'intermédiaire de la comédie burlesque.

"AFFAIRE BLUM"

"Affaire Blum" est le premier film allemand de l'après-guerre. Il a été projeté dans presque toutes les salles d'Europe, et a soulevé de violentes discussions. Les Allemands le voient cette année pour la première fois. Lorsque le film

fut montré dans une petite ville du centre de l'Allemagne, le chauffeur Bremer, qui fut l'un des acteurs de la véritable "Affaire Blum", assistait à la représentation. Il écrivit à l'agence D.E.F.A. ces quelques lignes:

"Il est bon qu'enfin ce film soit montré au public. Maintenant les gens sauront que je n'étais pas coupable".

Il y a vingt ans, "l'Affaire Blum" fit naître en Allemagne et à l'étranger l'attention de tous les milieux publics et officiels. Un meurtre qui avait pour mobile le vol avait été commis. Une justice "partiale", soutenue par une caste nationaliste, empêcha l'éclaircissement de cette affaire. Un industriel juif fut accusé du meurtre et déclaré coupable. Ce n'est qu'après de longs mois de recherches que le Dr. Blum put se justifier et que l'affaire fut éclaircie.

Ce procès retentissant a fourni à R. A. Stemmler le scénario du film. Le régisseur Erich Engel en réalisa un chef-d'oeuvre. Il sut parfaitement choisir les interprètes de ce drame: le rôle du meurtrier, Richard Schröder, Karlheinz Gabler dans le film, est tenu par Hans Christian Blech; Kurt Ehrhardt interprète le rôle du Dr. Blum; Gisela Nowe la fiancée du meurtrier.

Le film a été conçu par les services soviétiques de propagande antifasciste. Il a été réalisé sans le concours de grandes vedettes et sans grands moyens. La sobriété du jeu des acteurs et de la mise en scène fait de ce film une oeuvre qui a vraiment trouvé son public.

"LIEBE 47"

Tout le monde en Allemagne connaît aujourd'hui Wolfgang Borchert, ce jeune écrivain, mort des souffrances endurées dans les camps de concentration. W. Liebeneiner a tiré de la célèbre pièce de Borchert "*Draußen vor der Tür*" (Dehors, devant la porte) le film qui a pour titre "*Liebe 47*" (Amour 47). Disons tout de suite qu'à notre avis, ce titre est mauvais et qu'il n'a aucun rapport avec l'oeuvre de Borchert. Le metteur en scène a voulu réaliser un film à thèse. Tout en conservant le ton très spécial de l'oeuvre de Borchert, il y a mêlé, pour faire opposition, des éléments d'un ouvrage de Kant Joachim Fischer. Les deux textes, qui ra-

content l'un et l'autre les aventures d'une jeune fille et d'un homme, ne réussissent à se comédier que par un tour de force, que par le jeu de virtuose du metteur en scène. L'histoire de Fischer est un reportage sur l'Allemagne des années 1945—1946, au style violemment naturaliste, à la Zola. L'histoire de Borchert, au contraire, est écrite dans le plus pur style de visionnaire. Nous sommes en présence d'un film qui tient à la fois des "Actualités", des procédés techniques du théâtre et de la fantaisie surréalistes.

Erland de Montvarnier, jeune écrivain français vivant en Allemagne, connaissait Borchert et il avait été chargé du scénario de ce film. Il avait l'intention d'en réaliser une bande entièrement surréaliste que n'aurait pas reniée André Breton. Mais le producteur allemand lui fit abandonner son projet. Le public allemand aurait-il pu vraiment comprendre ce film? Nous ne le pensons pas. Ses réactions devant la projection de "Liebe 47" ne sont déjà pas si favorables; et pourtant le metteur en scène a fait une concession au goût du public en terminant le film sur l'union des deux personnages principaux du drame.

"BERLINER BALLADE"

Le film débute par une image de Berlin en l'an 2.000. Anticipation qui nous montre une ville neuve, orgueilleuse, reconstruite sur le modèle des grandes cités américaines. Puis, brusquement, seconde image: Berlin en 1945. La caméra survole les ruines, plonge dans les caves, glisse lentement, le long des rues écrasées, des allées et des avenues martelées autrefois par les pas des soldats victorieux. Au milieu des ruines se tient un homme en haillons, un prisonnier de guerre libéré, qui s'efforce de reconnaître son chemin, de retrouver son appartement. Il s'appelle "Otto Normalverbraucher", littéralement "Otto consommateur moyen". Le film nous raconte ses aventures et mésaventures dans un monde en folie. "L'époque que nous vivons est une époque dans laquelle personne ne sait comment il faut vivre" dit Otto der Normalverbraucher. "C'est l'époque du chaos. Ils (les hommes) prêchent la paix et ils préparent la guerre. Ils pensent globalement et ils morcellent le globe. Ils pensent le bien et ils font le mal. Ils veulent le mal et ils parlent du bien".

Ce film contient des scènes hallucinantes. Celle entre autres de la conférence des Quatre Grands. Autour d'une immense table les Quatre Grands exposent leur point de

vue. Ils font la mimique de parler, mais ne parlent pas. On les voit faire des gestes et on entend une musique typiquement française, anglaise, américaine ou russe, selon que l'acteur représente Bidault, Bevin, Acheson ou Vichinsky. Pendant que ce dernier parle — et que tout le monde s'endort — l'un des Quatre Grands met le feu à la mappemonde avec son cigare, sans s'en apercevoir. A tour de rôle les ministres se précipitent avec leur verre plein d'eau pour éteindre l'incendie. Mais le feu gagne en intensité. Les hommes s'affolent. La mappemonde brûle. Le brasier s'étale en gros plan sur l'écran.

Critique encore de la bureaucratie, des procédés politiques des partis, ce film n'en reste pas moins un film gai, plein d'humour, même lorsqu'il aborde les sujets les plus graves. L'auteur de "*Berliner Ballade*" est Gunter Neumann, le régisseur R. A. Stemmler à qui l'on doit déjà "*L'Affaire Blum*"; le rôle de "*Otto Normalverbraucher*" est interprété par l'excellent comique Gert Frobe — assurément le plus grand comique allemand d'aujourd'hui — que certains critiques ont pu comparer à Chaplin.

"*Affaire Blum*", "*Liebe 47*" et surtout "*Berliner Ballade*" semblent, écrivions-nous au début de cet article, prouver que les régisseurs allemands veulent maintenant aller au-devant du goût du public pour les films aux conclusions heureuses, aux qualités essentiellement divertissantes. Mais il ne s'agit encore avec ces films que de ballons d'essais, de productions intermédiaires entre deux moments différents du cinéma allemand contemporain. D'ores et déjà nous pouvons parler d'une scission, qui tend à se réaliser actuellement de façon insensible, entre les années 1945-46-47-48 et les années 1949 et à venir du cinéma allemand. Nul doute que dès 1950 la production cinématographique allemande s'oriente vers des recherches dans le domaine du film d'aventures, historique, musical, voire même purement comique, qui crée un climat favorable à l'optimisme dont le public allemand a besoin et qu'il réclame.

René Wintzen

PREMIER FILM ALLEMAND D'INSPIRATION CHRETIENNE

L'an dernier, une conférence organisée par le Evangelische Presseverband, à Salzdetfurth, avait traité le problème du film chrétien. Un tel film est-il possible?

La preuve vient d'être faite: que oui. A Hanovre et à Würzbourg a eu lieu récemment la première du film "Die Nachtwache" (qu'on pourrait traduire "Veille dans les ténèbres"). Il a été réalisé par Harald Braun, pour le compte de la Neue Deutsche Filmgesellschaft. Ce film, qui a reçu l'approbation des Eglises Catholique et Evangélique, ne poursuit pas des buts de propagande. Il veut simplement "faire réfléchir".

Le sujet est très simple: un pasteur a récemment perdu sa femme. Un accident lui enlève son unique enfant. Bien que ce nouveau malheur lui semble incompréhensible, il retrouve une consolation dans la foi. Sous cet aspect, il se sent uni à un jeune prêtre décidé, comme lui, à "veiller dans les ténèbres" pour sauver un monde qui a perdu la foi. A l'arrière-plan, un hôpital, dirigé par des diaconesses. La doctoresse aime sincèrement le nouveau pasteur de l'établissement, puis renonce à lui pour toujours, parce qu'elle ne peut le suivre dans sa vie religieuse profonde.

La simplicité de ce film ne le rend que plus poignant.

AMEZ-VOUS LE JAZZ?

La radio allemande a récemment interrogé 1000 auditeurs sur leurs goûts musicaux. Quels genres préfère-t-on? La statistique prouve que le jazz, notamment, n'est pas goûté aussi universellement qu'on veut bien le prétendre.

	Pour	Indifférents	Contre
1- Musique légère	69%	27%	4%
2- "Disque des auditeurs"	67%	27%	6%
3- Opérettes	64%	28%	8%
4- Musique de danse ancienne	58%	36%	6%
5- Opéras	44%	34%	22%
6- Musique de danse moderne	40%	26%	34%
7- Concerts symphoniques, musique de chambre	34%	25%	41%
8- Lieder	28%	54%	18%
9- Jazz	14%	16%	70%
10- Musique sérieuse moderne	10%	40%	50%

Le jazz recrute ses auditeurs parmi les jeunes au-dessous de 25 ans.

A côté de l'âge, la culture joue un grand rôle dans les goûts des auditeurs. Prenons par exemple la musique sérieuse. Ses auditeurs se répartissent ainsi: 5% dans les écoles primaires, 10% dans les écoles primaires supérieures, 15% dans les écoles secondaires sans baccalauréat, 19% dans les écoles secondaires avec baccalauréat, et enfin 30% chez les universitaires.

CHRONIQUES ET REPORTAGES

OFFICIERS, OUVRIERS ET PAYSANS

par Hans Werner Richter

Dans le train

Le tablier métallique du pont-levis qui reliait, par-dessus la Peene, Wolgast à l'île d'Usedom, se dresse, raide, dans le ciel. Au sommet des panneaux d'acier déchiquetés se balance, dans le vent brutal du Nord-Est, une gerbe de verdure. Sur les gros blocs de béton qui émergent de l'eau, sont inscrites ces lettres: "En avant: sous le signe du Plan biennal!" A l'une des extrémités du pont dynamité, les travaux de reconstruction ont commencé.

"Jusqu'à présent nous n'avons pas de matériel, dit un ouvrier. Mais maintenant, ça commence! Le pont doit être terminé dans un an."

"Comment? Doit être?" lui demandai-je.

"Prévu par le Plan biennal", répondit-il.

Le bac qui assure la liaison avec l'île, est bondé. Des gosses de Saxe et de Berlin se rendant en vacances avec leurs instituteurs; des infirmières, des femmes chargées de rucksacks, des passagers enfin, encombrés d'énormes et nombreux bagages. Les porteurs, infatigables, "coltinent" les lourdes valises et les montent sur le bac. Quelques agents de la "police populaire" stationnent alentour. Il considèrent d'un oeil méfiant les bagages.

"Ils contrôlent, ceux-là?" demandai-je à mon voisin qui était déjà d'un certain âge.

"De temps en temps" répliqua-t-il, "ça dépend de leur humeur."

Ils sont apparemment de bonne humeur, car nous voyons vers l'île sans être contrôlés.

Le train qui longe la côte, s'arrête à Ahlbeck. Immédiatement derrière Ahlbeck, commence la nouvelle Pologne. Le petit train traverse en crachant et en soufflant, les prai-

ries et les forêts. Sur les prés, sont couchées des vaches aux robes blanches et noires.

A la première station, une bande de jeunes travailleurs monte dans le compartiment. Ils sont coiffés de casquettes de marin usagées; aux pieds ils portent des bottes et leurs vêtements sont d'anciens "treillis" de la marine. A leur accent on reconnaît immédiatement qu'ils sont originaires de Koenigsberg, de Dantzig ou d'autres ports de Poméranie.

"Alors, ça va le boulot?"

"Tout de la saloperie! Trop de boulot et pas assez de ronds."

"Où travaillez-vous?"

"Au terrain d'aviation de Peenemünde. Les Russes sont en train de considérablement l'agrandir."

Dans toutes les petites gares sont tendues des banderoles. Sur la façade de la gare de Zinnowitz, un placard avec ce slogan: "Nous cheminots, nous remplissons, homme pour homme, le Plan Biennal."

Je fais remarquer à l'un de mes voisins que ce slogan ne rime pas.

"Bah! me répond-il. Il y a tant de choses qui ne riment pas, personne ici ne s'en aperçoit plus."

Un jeune dandy monte à Zinnowitz. Sa veste est couleur bleu-horizon, les pantalons-golf sont blancs, les chaussettes jaune et bleu. Aux pieds il porte des chaussures fantaisie. D'un geste élégant, il lance sa raquette de tennis dans le filet.

"Qu'est-ce qu'il fait ici, celui-là? demandai-je étonné à l'ouvrier."

"Nous avons beaucoup de ces types-là! Ils viennent des secteurs ouest de Berlin. Avec leurs marks occidentaux, ils peuvent vivre facilement."

"Et avec ça un chiqué!"

"Et comment! De la propagande quoi!" dit en riant l'ouvrier, et il pousse ses souliers boueux à côté des souliers élégants du dandy. Le contraste nous fait tous deux éclater de rire.

"Est et Ouest!"

"Non!" répliqua-t-il. "Toujours la même chose. Les uns ont tout, les autres rien!"

Quelques ouvriers, ivres de fatigue, se sont endormis. A demi affaissés sur les banquettes, ils ronflent la bouche ouverte. Les traits sont hâves, marqués par un excès de travail. Une jeune fille est assise dans un coin, vêtue d'une veste russe et d'une jupe très courte qui découvre ses genoux

ronds. Elle aussi est chaussée de bottes qui viennent de la Wehrmacht. Ses mains reposent sur son ventre, des mains de travailleuse larges et rouges.

"Vous avez dû en mettre un coup aujourd'hui?" lui demande un ouvrier.

"Oui, avoue-t-elle, mais nous y sommes arrivés." D'un geste las, elle appuie sa tête contre la fenêtre et ferme les yeux.

"Qu'est-ce que tu fais, ce soir?" insiste l'ouvrier.

"Rien," murmure-t-elle sans ouvrir les yeux. "Rien, dormir." Je demande à mon voisin: si elle travaille dans son entreprise. Il me dit: "Beaucoup de femmes travaillent chez nous. Elles "bossent" durement. Que voulez-vous qu'elles fassent? Toutes des réfugiées de là-bas." Du pouce, il montre la cloison de bois qui sépare les banquettes, comme si derrière cette cloison s'étalaient les champs de pommes de terre de Poméranie, les champs de blé de Prusse occidentale, les prés, les lacs et les forêts de Prusse orientale. Le train, en soufflant, s'enfonce dans le soir, tout à la frontière polonaise. "Terminé", crient les chefs de gare aux petites stations. Le vent du Nord-Est rudoie les banderoles rouges où est inscrit en grosses lettres blanches: "Tout pour l'unité du peuple."

Les pêcheurs de la Baltique

De nombreux bateaux de pêche sont échoués sur la côte. Avec leurs filets accrochés aux mâts, ils ont l'air d'anciens caboteurs de la Ligue hanséatique.

Autrefois, ils étaient stationnés à Swinemünde. Aujourd'hui leur port d'attache est Kiel ou une autre ville de l'Ouest. Aujourd'hui les pêcheurs font de la contrebande d'hommes et de marchandises. De l'Est vers la zone occidentale ou inversement et aussi d'Allemagne vers la Suède. Les poissons, ils les écoulent au marché noir en zone orientale. L'écart des changes du mark les fait vivre et les enrichit.

"Si je me fais couper un costume ici, me dit un jeune pêcheur, il me revient à 120 marks-orientaux, ce qui fait 26 marks occidentaux."

"Et à combien vendez-vous les anguilles?"

"On ne les lâche pas en dessous de 12 marks-orientaux, la livre."

"Quels sont les prix à Kiel?"

"Pas plus d'un mark."

"Le prix de revient d'un costume ne coûte donc pas plus que 10 marks!"

Il rit et me regarde de travers. Sur les bateaux de pêche, on trouve toutes les denrées à profusion: beurre, viande, lard. Malgré cela, les pêcheurs ne sont pas satisfaits. Ils insultent Wilhelm Pieck, Schumacher et déclarent que tout ce qui se fait à l'heure actuelle n'est que fichaise.

"Il n'y a plus de véritables prolétaires" déclarent-ils.

"Je vais en Suède" me dit le jeune pêcheur, qui d'ailleurs a tout l'aspect d'un Suédois. "Là-bas je me débrouillerai pour monter sur un bateau suédois et en route! On ne va pas tout de même pas continuer à naviguer sur cette petite mare sous prétexte que les autres ont gagné la guerre!"

Il me présente une énorme bassine remplie d'anguilles bouillies, non sans y avoir au préalable jeté une motte de beurre.

Je lui demande si les Suédois vont l'accepter.

"C'est tout à fait simple. On débarque clandestinement, on se présente aux flics suédois, en leur disant qu'on s'est évadé de zone orientale. N.K.V.D., terreur, camp de concentration etc. Sur ce, ils cherchent des cigarettes, du chocolat, du café; puis tu manges bien et on t'expédie au camp. Trois jours après tu es libre."

Ils sont nombreux ceux qui partent pour la Suède, non pas qu'ils craignent la terreur, mais parce qu'ils sont à la recherche de meilleures conditions de vie. Dans presque tous les cas, la N.K.V.D. n'est qu'un prétexte. Les pêcheurs qui sont en ce moment tellement nombreux sur les côtes orientales, jouissent d'une excellente situation. Ils touchent sans cesse des primes spéciales lorsqu'ils livrent la pêche fixée. Ils reçoivent de la farine, du sucre, de la graisse et malgré cela, ils se livrent à un marché noir intense. Ils trompent la police populaire qui, sur les côtes, contrôle la pêche. Avant d'aborder, ils immergent des caisses de poissons et pendant la nuit ils viennent les reprendre. Ce sont des pêcheurs de Misdroy, de Kolberg et de Dievenow. Ils pêchent tous à l'ouest de Swinemünde, sur les bancs mêmes des "indigènes". Ils n'ont pas le droit de pénétrer dans les eaux polonaises à l'est de Swinemünde.

"On y reviendra!" disent les pêcheurs de Misdroy, mais les maisons de Misdroy que l'on aperçoit par temps clair, sont plus éloignées pour eux que les côtes de Bornholm, du Danemark ou de la Suède. Malgré cela ils ont tous, lors des élections au Conseil du Peuple, voté pour le Parti d'Unité

Socialiste et ce fut pour eux un gros étonnement de voir que 50% de la population avait voté non.

"On ne peut rêver de meilleur système, disaient-ils, notre situation est bonne!"

Ils ne s'aperçoivent plus qu'ils sont devenus des privilégiés. Ils font volontiers de la politique, prennent position pour le S.E.D. et font de l'opposition contre les Russes. "Les Russes sont des crétins" me déclare un jeune pêcheur. "S'ils n'étaient pas aussi crétins, il y a longtemps qu'ils auraient toute l'Allemagne." Beaucoup de ces pêcheurs sont en outre propriétaires de quelques arpents de forêt, de trois, quatre ou cinq parcelles de terre. Comme beaucoup de petits paysans, ils les ont reçues au cours du partage des terres. Depuis cette époque, les grands pins de la côte sont devenus rares. Partout, cette forêt autrefois si soignée, accuse de vastes clairières, car petits paysans et pêcheurs ont déboisé comme bon leur semblait.

"Qui sait combien de temps ça va encore durer?" disaient-ils, et ils ont coupé tout ce qu'il y avait moyen de couper. Et ils eurent raison, car l'Etat aujourd'hui ou demain leur reprendra la forêt, la côte commence déjà à s'effriter et un jour les hautes dunes émigreront à l'intérieur des terres et le sable fin s'attaquera aux champs et aux prés.

Ecoliers et lycéens

Au-dessus de la mer, les chasseurs russes font des looppings. Les empennages étincellent au soleil et les rafales de mitrailleuses remplissent l'air. Une bande de jeunes gens dégingandés stationne sur la côte et, la tête rejetée dans la nuque, contemple les évolutions des appareils. Ce sont des lycéens de l'établissement voisin, des jeunes de seize et dix-sept ans. Ils parlent en connaisseurs de choses militaires et tous paraissent étrangement âgés et mûris. Ils aiment danser le boogie-woogie, fumer des cigarettes. C'est avec prédilection qu'ils parlent anglais. Comme les lycéens de tous les temps, ils se promènent avec des lycéennes de seize ans, qui, malgré leur air de "fruit-vert", paient, par leurs robes longues, leur tribut au new-look. Mais tous et toutes possèdent une expérience et une maturité politique étonnantes. Par suite de la sélection des plus doués, ce sont en majeure partie des fils et filles d'ouvriers ou de paysans des villages environnants. Mais l'"intelligenzia", est aussi représentée: fils de médecins, d'instituteurs et de libraires.

"Nous devons "bosser dur," dit un lycéen, mais il n'y a que la langue russe qui nous fasse des difficultés."

"Et l'enseignement politique?" lui demandai-je.

"Tous les jours une heure. Actualité politique, mais trop dogmatique, trop . . . partisane."

"Mais un enseignement politique serait utile dans toutes les écoles allemandes!"

"D'accord! mais plus vivant! plus objectif!"

La réforme scolaire a totalement supprimé l'ancien système d'enseignement. Tous les enfants doivent, jusqu'à l'âge de 14 ans, fréquenter l'école primaire. L'enseignement de deux langues étrangères est exigé: le russe et l'anglais. Parallèlement aux cours officiels existent les cours dits de "perfectionnement". Ils ont pour but la préparation aux classes du lycée des élèves les plus doués. Chaque année l'instituteur propose ses meilleurs élèves, qui, après examen de l'inspecteur, sont admis au lycée. Si les parents des élèves acceptés ne disposent pas de moyens nécessaires pour payer l'instruction, les frais sont pris en charge par l'école.

"Cette réforme a donné d'excellents résultats" me dit au cours d'une conversation l'inspecteur de l'arrondissement. Elle a prouvé qu'il existe de grands talents parmi le matériel humain non exploité des campagnes."

"Mais d'après les prescriptions, 50% des élèves doivent venir des familles de paysans et d'ouvriers. N'êtes-vous pas en train de créer une nouvelle classe de privilégiés?"

"Nous n'avons jamais eu à nous occuper de nos 50%. Les rapports normaux sont presque toujours de 90%."

90% des élèves sont fils d'ouvriers et de paysans. 10% viennent de l'intelligenza, grâce à la méthode de sélection des plus doués. Ceci correspond à la structure sociale du peuple."

"Qu'advient-il des élèves "recalés" à l'école primaire? Ils doivent bien représenter la majorité?"

"Ils fréquenteront les écoles techniques jusqu'à l'âge de 18 ans. Si parmi eux se trouve un "talent-tardif", il aura la possibilité de suivre les cours à l'Université. Les "cours de perfectionnement" existent dans ces écoles techniques et un élève sélectionné pourra, après examen, être envoyé à l'Université."

Je dis à l'inspecteur: "Somme toute, une grande régénération de l'ancien corps académique?" Il répond: "C'est sur une grande échelle un renversement des classes sociales, mais les résultats seront fructueux."

Presque tous les professeurs des lycées étaient encore très jeunes, souvent entre vingt et trente ans. Grâce à leur jeunesse, malgré leur formation insuffisante, ils avaient avec leurs élèves de très étroits contacts. Eux-mêmes sont pratiquement restés des élèves. Chaque année ils doivent se rendre pour deux ou trois mois à l'École Normale de Putbus, où ils achèvent leur formation.

"Avez-vous de grandes difficultés dans la politisation de l'école?" demandai-je à un jeune professeur, au cours d'une soirée au Kurhaus (ce genre de soirée est appelé ici "le chant des nations").

"Les inspecteurs de la première période ont été, sur notre demande, relevés de leur poste. Maintenant ce sont la F.D.J. (1) et les "jeunes pionniers" qui essaient de s'immiscer dans notre enseignement."

Lycéens et lycéennes se sont réunis dans la grande salle du Kurhaus. Ils chantent, dans le texte original, des chansons hongroises, russes et anglaises. L'orchestre, composé lui aussi de lycéens, joue Mozart, Schumann, Schubert. Il est curieux de voir l'assurance devant le grand public de ces jeunes élèves qui paraissent n'avoir jamais connu le "trac". A quelques tables de la même, est assise une jeune inspectrice scolaire de Moscou. Avec son chemisier bleu clair, sa jupe bleumarine et ses cheveux blonds coiffés à la Greta Garbo, elle a l'air de notre elle-même qu'une lycéenne. Elle se fait traduire chaque mot par un interprète. Lorsque le dirigeant déclare: "La chanson réussit encore à établir des liens entre les peuples, là où la politique menace de les briser", ses paroles sont accueillies par une approbation enthousiaste.

Musique en tête

Les durs accents d'une marche militaire m'éveillent de ma sieste. La grosse caisse me fait bondir du lit et je descends dans la rue. Une cliqué de la police populaire défile avec derrière elle des centaines d'enfants. Ceux-ci portent des panneaux, des drapeaux sur lesquels sont inscrits les noms de "Kinderheime" auxquels ils appartiennent. Les musiciens sont revêtus d'uniformes bleus, le tambour-major est chaussé de bottes fourrées, sanglé dans une tenue bien prise à la taille. Les gosses bavardent et chahutent entre eux.

(1) F.D.J. (Freie Deutsche Jugend) Jeunesse allemande libre. Organisation de jeunesse existant dans toutes les zones d'Allemagne et contrôlée par le parti communiste. N.D.L.R.

Seuls les grands marchent à la cadence de la musique. Au stade, ils se rangent devant la tribune. La clique joue une nouvelle marche militaire. L'enthousiasme des enfants et des adultes monte sans cesse. "Que faire?" dit à mes côtés un vieux socialiste. Ils veulent que ce soit comme ça!"

Cette réserve résignée contraste avec la joie qui se lit sur les visages. Le bourgmestre s'adresse aux enfants. Sur son crâne chauve et brillant, perlent des gouttes de sueur.

"Et maintenant la parole est au directeur de la Solidarité Populaire, dit-il pour finir. Il est venu de Berlin pour vous dire quelques mots".

Le "directeur de la Solidarité Populaire" est un jeune intellectuel. Les enfants l'écoutent avec des visages graves. Il parle de la construction du socialisme et achève son discours par cette phrase: "Mes enfants! Passez à l'éducation de vos parents!" Les enfants applaudissent, mais l'on s'aperçoit, à leur figure, qu'ils n'ont pas bien compris pourquoi et dans quel but ils leur faut maintenant éduquer leurs parents. Ils entonnent le chant mondial de la jeunesse, un appel à la jeunesse pacifique du monde. La clique de la police populaire se retire. Les policiers enlèvent leurs vareuses et s'étendent à l'ombre sur le gazon. Peu après, on les entend ronfler. Les enfants s'amuse, grimpent aux cordages, font la course en sac etc. Ce sont les gosses de Chemnitz, Zwickau, Leipzig et Berlin. Avec leurs instituteurs, ils ont été envoyés à la campagne par l'organisation de la "Solidarité Populaire". La plupart de ces camps de jeunes ont été organisés par la F. D. J. et les "Jeunes Pionniers". Lorsqu'ils se saluent, les enfants ne disent plus "bonjour" ou "au revoir", mais: "Toujours prêts". Les gosses-toujours-prêts chantent leurs vieilles chansons avec des textes nouveaux, on les voit, le soir, dans les foyers de la F. D. J., assis autour des tables, à la lumière des bougies, chanter avec un visage recueilli et grave.

Wir sind die freie Jugend,
Die Jugend dieser Welt . . .

"Nous sommes la jeunesse libre
La jeunesse de ce monde . . .

Ils ont repris leurs excursions, ils campent partout, aux bords de la Baltique, souvent en route pour des semaines.

"N'y-a-t-il pas d'opposition au sein de cette jeunesse?"

Le Führer de la F. D. J. me regarde avec méfiance.

"Ils sont très nationaux", me dit-il.

"Comment, nationaux? Ils chantent pourtant le chant mondial de la jeunesse, un appel à la jeunesse libre et pacifique du monde?"

"Vous devriez les entendre, lorsqu'ils chantent leurs vieilles chansons!" réplique-t-il.

Pendant qu'il parle, me regardant toujours de son air méfiant et ironique, nous entendons les flons-flons de la clique qui s'en va du stade. Elle joue:

„Die Vögelein im Walde,

Die singen so wunder-wunderschön . . ."

"Les petits oiseaux dans la forêt,

Ils chantent si bien, si merveilleusement . . ."

Les enfants suivent, fatigués et couverts de poussière, en se tenant par la main. Une petite fille, très court vêtue, ses cheveux roulés en tire-bouchon, tient dans ses mains un écriteau:

„Für Einheit und gerechten Frieden".

"Pour l'Unité et pour une paix juste".

(Trad. A. W. V.)

(à suivre)

SOUVENIRS DE RUSSIE

A l'heure où l'on annonce le rapatriement accéléré de ces prisonniers, il est intéressant d'écouter l'un d'entre eux réfléchir sur ce que furent pour une telle masse d'hommes la Russie et la captivité. L'article suivant, dont l'auteur garde l'anonymat, — on comprendra pourquoi — a été courageusement publié par les Frankfurter. Hefte de décembre 1948.

N.D.L.R.

Les Allemands prisonniers de guerre en Russie représentent sans doute le premier groupe important de Non-Russes, qui ait pu jeter un regard derrière le rideau de fer et jusque dans les coulisses de ce théâtre énigmatique. Leurs récits demeurent forcément imparfaits et incomplets, car ils n'ont aperçu ce mystérieux pays qu'à travers les réseaux de barbelés ou derrière les baïonnettes des sentinelles; ils n'ont entrevu qu'une toute petite partie de cette masse déconcertante qu'est le monde russe, et l'image qu'ils en dessinent risque d'être faussée dès l'abord par des préjugés fort compréhensibles. Néanmoins leurs expériences jettent quelques

lueurs sur le monde obscur qui semble nous menacer à l'Est et où beaucoup des nôtres vivent encore.

Certes, nous autres prisonniers, nous n'avons pas vu la Russie avec les yeux des voyageurs guidés par l' "Intourist". Aussi notre jugement reste partagé. Nous ne pouvions faire autrement que de haïr cette immensité, cet océan plein de péril où nous ne connaissions que désespoir et séparation. Et pourtant, nous avons aimé les teintes délicates qui colorent les steppes les plus monotones. La nuit, nous nous trouvions sous la voûte étoilée, qui nous faisait si doucement songer à notre pays. Jamais le monde des astres ne nous a saisi comme dans cette solitude. Nous aimions voir le soleil levant, qui dans quelques heures allait éclairer les nôtres au pays; jamais pourtant nous n'aspirions à sa lumière et à sa chaleur comme dans notre patrie. Nous pouvions voir et pressentir les trésors de ce pays, où dorment intacts, souvent à peine recouverts de terre, des gisements de charbon et de métaux précieux; dans les montagnes se dressent les géants de la forêt vierge; des fleuves roulent sans obstacles leurs flots puissants vers la mer; la terre noire demeure en jachère et les couleurs irisées du pétrole sur les flaques d'eau marécageuse, témoignent d'une richesse inexploitée.

Au début, nous avons surtout rencontré les habitants des Etats limitrophes, Polonais et Baltes, dont les regards se portent encore vers l'Ouest plus que vers l'Est. Ensuite, nous avons vu beaucoup de bannis auxquels la population indigène avait laissé des centaines d'hectares de terre, pour leur permettre, à eux et à leurs familles, de s'établir en colonie dans ces régions isolées, et d'y rester dix ou quinze ans à purger leur peine. Sauvages et prudents à l'extrême, ces déportés osaient à peine s'approcher de nous. Nous n'allions que rarement dans les villes ou les centres industriels; nous apprîmes donc à connaître surtout le paysan russe, cet être misérable qui mène une vie presque aussi primitive qu'un animal, brave homme et en même temps déconcertant, uniquement préoccupé de manger, de boire et de satisfaire ses besoins sexuels. Une indescriptible misère est le lot de ces gens. On pourrait nommer résignation à la volonté de Dieu cette manière de supporter la misère, si tant est qu'ils aient encore quelque notion de Dieu. Que ce soit Dieu, le tsar ou Staline qui décide de leur sort, peu leur importe ... Puisqu'ils ne peuvent s'y soustraire, ils se résignent sans une plainte à leur misère, au danger suspendu sur leurs têtes. Il semble qu'ils se soient depuis longtemps habitués à la

fatalité qui les sépare, les transplants, les contraint au travail.

Il est possible que seule une administration puissante soit capable d'incorporer ces gens à l'Etat, de les tirer de leur apathie, de leur tracer avec autorité la route à suivre, route qu'ensuite, par une sorte de vote démocratique, ils recommanderont à leur gouvernement. Qui peut savoir? En tout cas, il n'y a pas ici à peser le pour et le contre de ce système politique. Une chose est sûre: les gouvernants de l'Union Soviétique essaient de mettre en pratique leur programme de matérialisme dialectique avec une logique terrible et presque cruelle envers eux-mêmes et leur propre peuple. Si la méthode assez particulière de la propagande soviétique demeure sans effet sur la moyenne des Européens de l'Ouest, elle exerce là-bas un pouvoir étonnant et pénètre tous les domaines: pensée et action, science et art, famille et profession. Les vastes plans des Soviets ne sont encore que partiellement réalisés. Ils en rejettent la faute sur un certain état d'esprit rétrograde hérité du temps des tsars.

Ce pays est placé devant d'énormes problèmes, qui ne pourront être résolus que par des esprits de premier plan. Tous les travaux entrepris par le régime souffrent du manque de compétences. Le Gouvernement le sait. Aussi cherche-t-il avec une audace extraordinaire à adapter ses projets à cet état de choses. Mais il combat d'autre part toutes les tentatives qui ne cadrent pas avec sa conception de l'Etat et de la Société, bref qu'il considère comme entachées de capitalisme ou de fascisme. Il manifeste, vis-à-vis de tout ce qui est étranger, une méfiance qui a peut-être sa source dans un certain complexe d'infériorité, mais ne facilite l'entente en aucune manière. Peut-être aussi un besoin exagéré de sécurité joue-t-il là-bas un rôle essentiel, en politique extérieure comme en politique intérieure.

Telles étaient les données géographiques, humaines et politiques avec lesquelles nous devions forcément composer, si nous ne voulions pas user nos forces dans l'opposition et l'incompréhension. C'est justement ce qui nous rendait la vie si difficile: nous devions sans cesse refouler nos prétentions traditionnelles, sans jamais y parvenir complètement. Comment s'habituer à des méthodes de travail absolument opposées aux méthodes capitalistes? Que penser d'une grande usine de meubles "moderne" ne possédant qu'une seule paire de tenailles, d'un chantier employant quelque cinq cents ouvriers, où l'unique niveau d'eau, dont il ne restait d'ailleurs qu'un fragment, était entouré de res-

pect comme s'il avait été serti d'or? Comment, après de telles expériences, ne pas caractériser la Russie de façon assez sarcastique comme "le pays des impossibilités sans limite"? Et nous savions, en disant cela, qu'il fallait prendre cette ironie au sérieux, et que l'Union Soviétique est fort capable de rendre possible même l'impossible. Car les Russes nous dépassent précisément par leurs dons inimitables d'invention: avec des lattes et des rondins, du fil de fer et des clous rouillés, sans autre instrument qu'une hache émoussée, ils savent confectionner un escalier convenable. Leurs autos marchent encore avec un moteur qui n'a plus que deux cylindres. Là-bas, avec la même pelle, on peut ramasser du charbon, de la paille, du fumier ou du blé, bêcher la terre ou fendre du bois, enfoncer des clous ou abattre des arbres. Là-bas on peut utiliser le papier d'un sac de ciment comme couverture ou comme imperméable ou encore comme papier à lettres, papier d'emballage ou papier à cigarettes. Là-bas aussi des boîtes de conserves américaines peuvent servir d'assiette, de marmite, de vase à fleurs ou de pot de chambre. Là-bas, inutile de protester lorsque les gens pendent en grappes à l'extérieur d'un train presque vide, pour éviter l'achat trop coûteux d'un billet; les maisons n'ont pas besoin de toit, les enfants de lit, les chevaux d'écurie, les morts de cercueil. Celui qui imagine que la Russie en périra, attendra encore longtemps. Sans compter cette industrie vraiment gigantesque, que nous ne pouvions que soupçonner. Quelle importance attacher dans ce pays à l'incendie d'un village, à une collision entre deux trains, à la mort de cent personnes dans un accident?

Malgré tous nos efforts, nous n'avons guère réussi à nous assimiler cette conception fataliste de la vie, d'autant que, comme prisonniers de guerre, nous nous heurtions à bien des choses, que nous ne pouvions vraiment pas comprendre. Pourquoi tant des nôtres n'avaient-ils pas la permission d'écrire et de recevoir des lettres? Pourquoi nous enlevait-on toujours ce que nous trouvions de plus précieux: papier à lettres, bout de crayon, le texte d'une poésie, d'une pensée, un couvert propre, ou le petit livre auquel nous tenions? Espérons que les Russes ne comprenaient peut-être pas le mal qu'ils nous faisaient ainsi. Il y a tant de choses qu'ils n'ont pas comprises; entre autres, pourquoi il est si difficile à un Européen de devenir communiste en Union Soviétique. Nous sommes tentés d'attribuer cette incompréhension à l'impossibilité pour eux d'assimiler notre façon de vivre occidentale. Il ne nous était pas moins difficile en effet de nous intégrer au monde oriental. Celui-ci

demeurait forcément pour nous inquiétant et déconcertant, en particulier à cause de la méfiance dont nous entouraient les autorités russes. Ceux qu'elles soupçonnaient étaient traités avec une rigueur invraisemblable. Nous ne pouvions nous empêcher de sentir comme une épée de Damoclès perpétuellement suspendue sur nos fronts. Les brimades corporelles que nous craignons d'encombrer au début comme représailles, nous effrayaient moins qu'une certaine insécurité morale qui assombrissait notre vie et dont le souvenir reste inscrit dans notre chair, longtemps après notre retour. Il nous était difficile de réagir contre cette insécurité, car la plupart du temps, elle échappait totalement aux Russes.

Lorsque nos hôtes se plaisaient à nommer la captivité une "école supérieure de vie", il se peut que les étudiants aient fait quelques réserves sur cette originale "alma mater". Cependant cette période apparemment vide a pu apporter à des esprits ouverts qui ont eu la chance de rentrer un véritable surcroît d'expérience, de connaissance et de maturité.

Pour le prisonnier, ce qu'il a appris en général du pays, de ses habitants, de son économie et de sa politique, n'est rien en comparaison de l'expérience entièrement neuve que lui a procuré ce séjour forcé à l'étranger. L'épreuve fut d'ordre plus moral que physique. Certes, il ne faut pas sous-estimer les souffrances physiques. Bien souvent la faim, le froid, les maladies et la faiblesse étaient à peine supportables. Mais les misères de notre vie de prisonniers, qui paraissent à l'homme libre si intolérables — dormir tout habillé sur un dur châlit, voyager pendant des semaines dans des wagons à bestiaux, sans même avoir la permission d'en descendre, la journée de travail de huit heures sans interruption, les lavabos et latrines d'une saleté répugnante — toutes ces misères, avec l'habitude, perdaient de leur acuité. Nous dormions sur des planches dures, comme d'autres dans des lits de plume, nous avions concédé à la vermine les mêmes droits qu'à des animaux domestiques, et la cigarette de machorka, roulée dans du papier de journal, nous semblait aussi délicieuse qu'une Laurent de luxe. Notre misère ne devenait vraiment sensible qu'à partir du moment où elle affectait le domaine moral.

Ce n'est un secret pour personne que nos compatriotes nous rendaient la vie plus difficile que les Rouskis. C'étaient les Allemands qui recommençaient à faire de leur camp, lorsque c'était possible, une cour de caserne: ils vous contraignaient au travail, quand aucun Russe ne l'exigeait;

sans scrupule, ils se procuraient des avantages au détriment de leurs camarades, ils rossaient et emprisonnaient, punissaient et dénonçaient. Les soldats de métier et les officiers jouaient souvent sur cette scène un rôle plus que douteux. Tous ils retrouvaient leurs grades et leurs fonctions, l'un aidant l'autre pour arriver, et au milieu d'un état sans classes, nous nous rangions très vite par catégories hiérarchisées. Nos égaux ne nous étaient pas plus favorables. Nous vivions sous le même toit que des voleurs et des délateurs, avec des hommes qui vous rossaient et vous espionnaient. Étions-nous donc encore une fois trahis et vendus à une clique de lâches et de médiocres? Il me faut bien l'avouer: jamais dans ma vie, je n'ai été plus déçu par les hommes en général, et les Allemands en particulier. On discutait beaucoup sur la question de savoir si la misère épouvantable où nous vivions, découvrait mieux que les anciennes conditions de vie, tous les misérables instincts qui tiennent de la bête autant que de l'homme, ou bien si la misère déformait notre vraie nature. On aimerait pouvoir se ranger à cette seconde façon de voir. Mais une opinion aussi optimiste se heurte à une constatation: les conditions plus favorables, par exemple dans les camps où le souci le plus immédiat du pain quotidien était tout à fait apaisé, n'excluaient pas cette atmosphère de haine. Certes, l'existence que nous fûmes contraints de mener pendant des années, était si totalement contraire à la nature qu'elle ne pouvait pas ne pas bouleverser les lois naturelles. Des troubles inquiétants dans l'équilibre intellectuel et psychique se manifestaient, par exemple l'absence de réaction et de concentration ainsi qu'un affaiblissement frappant de la mémoire. On enregistrait également des symptômes pathologiques dans les fonctions corporelles, tels les spasmes, l'héméralopie, la disparition totale des réactions sexuelles. Jour et nuit, le dimanche comme les jours de semaine, pour manger comme pour dormir, au travail et au camp, on était parqué dans un espace minuscule, rien qu'avec des hommes, auxquels ne vous unissait que le lien douteux d'une même nationalité ou d'un sort passivement supporté; des conditions aussi antinaturelles ne pouvaient que dévoyer complètement des individus auxquels fait défaut une certaine solidité morale. Si seulement l'on avait pu, ne fût-ce que pour un quart d'heure, échapper à ce cercle infernal, être une fois seul, on aurait tout supporté plus facilement. Il ne restait qu'à se retirer dans un coin, en silence, avec un livre, une pensée, ou un ami sympathique — il y en avait, grâce à Dieu . . . Mais cela n'était que trop souvent mal interprété. Dans ces

années-là, nous avons désappris non seulement à rire, mais aussi à parler, et justement parce que l'on bavardait sur l'un ou sur l'autre beaucoup plus qu'il n'eût fallu.

Bien sûr, cette vie que nous menions entassés les uns sur les autres, avait aussi un aspect positif. En dehors de l'armée, nous n'avions jamais eu autant occasion de connaître des hommes de toutes classes, de tous pays, de toutes mentalités; en dépit de bien des tendances grégaires, chacun est un individu en soi étonnamment différent des autres. Aucune dissimulation n'était possible et l'on était amené à constater, si on l'ignorait, que chaque individu est au fond un drôle d'original, qu'il est par là-même proche de nous et possède un attrait particulier. Avec une curiosité presque indiscreète, on découvrait peu à peu son prochain, on le jugeait, on le mettait à sa place. Jamais je n'ai si bien compris la pensée de Saint Paul dans son Epître aux Colossiens: "Supportez-vous les uns les autres". Sa recroqueviller en soi-même avec résignation et se détacher de l'ensemble auquel on était incorporé eût été se dérober et non résoudre le problème. Si le prochain vous était à charge, il fallait bien le supporter avec patience. On ne pouvait en effet échapper à la souffrance; il s'agissait d'en trouver le sens dans notre vie quotidienne. C'était manifestement le devoir qui s'imposait à nous, si nous ne voulions pas que ce temps fût perdu. Car le respect et la modestie à l'égard des autres, la maîtrise de soi en face de leurs faiblesses ont toujours été les conditions d'une vie en commun paisible et supportable, où soit respecté aussi le droit au silence, à un reste d'intimité et de vie privée. Mais en général, ceci était oublié. On vivait comme si les questions les plus personnelles étaient l'affaire des autres; voilà ce qu'était alors la fameuse camaraderie. S'il n'y avait plus aucun sens de l'humour et de la conciliation, si toutes les habitudes traditionnelles étaient perdues, on eût souhaité qu'il demeurât au moins un reste de politesse. Bien des prisonniers étrangers en auraient fourni un exemple éloquent. Entre nous, nous considérons le "tu", qu'il fallait employer même avec des criminels, comme l'expression de l'esprit de camaraderie, alors que son emploi généralisé supprimait en fait les derniers remparts de la dignité. Un "s'il vous plaît" ou un "merci" aimables nous semblaient contraster avec le ton habituel, plus rude que cordial... En vérité, la mise en pratique de cette exigence de politesse nécessitait une véritable dépense d'énergie et de volonté, dont beaucoup n'étaient plus capables ou n'avaient plus envie. Ceux qui avaient succombé à l'assaut perpétuel des déceptions et des

restrictions, n'en étaient plus capables. Ceux qui s'imaginaient faire prévaloir leur bon droit en jouant seulement des coudes ou en courbant le dos n'en avaient plus envie.

Cette misère physique et morale avait toutes sortes de conséquences. Ceux qui voulaient sauvegarder leur santé et leur dignité pour le jour où ils recouvreraient la liberté, adoptaient d'autres points de vue que les résignés et les "réalistes". Dans la plus extrême misère, l'aspect des choses se transforme et les valeurs réelles prennent, au milieu de la déchéance, leur vraie place, avec une évidence jusque-là insoupçonnée.

LES JOURNEES CATHOLIQUES

La tradition des "Katholikentage" reste solidement ancrée dans les pays de langue allemande. Chaque diocèse tente une fois par an de réunir le plus grand nombre de catholiques possible. Face aux autres confessions, face à l'Etat, face aux partis et à tous les groupements qui forment le cadre de la vie publique, il s'agit de faire prendre conscience aux catholiques de la force qu'ils représentent et des droits qu'il leur incombe de défendre. En des pays confessionnellement divisés et qui ont longtemps connu sur ce terrain d'âpres rivalités, on comprend le besoin de ces grandes démonstrations, où l'Allemand retrouve la présence de sa communauté. En Allemagne plus encore que chez nous, la foi se vit en commun.

C'est ce qu'il faut se rappeler quand on assiste à ces défilés de drapeaux, à ces rassemblements gigantesques, quand on entend les cloches sonner à toute volée sur une ville entière, quand on voit une foule applaudir et acclamer évêques et personnalités!

Pour l'observateur superficiel, qui ne suit les cérémonies que par l'intermédiaire d'un speaker ou d'un reporter, les foules des Katholikentage ressemblent peut-être à celles des trop fameux Parteitage. Pourtant la différence est grande. Les 400.000 catholiques rassemblés à Bochum ne forment pas une masse, mais un peuple, non pas une somme d'individus, mais un corps hiérarchisé et une union de communautés. On ne vient pas seul au Katholikentag: on arrive en famille, ou bien en groupes, serrés autour d'une bannière. Il n'y a pas non plus un chef ou un petit Etat-Major qui pense pour la foule. Il nous a été donné d'assister aux tra-

vaux des délégations à Bochum: nous avons pu constater qu'il ne s'agissait pas seulement de conférences passivement écoutées, mais bien de discussions où chacun apporte le point de vue de son mouvement ou son opinion personnelle, restant pleinement conscient de ses responsabilités.

Ce sens des responsabilités, cette loyauté dans la discussion, cette ouverture aux projets concrets et parfois audacieux, cette confrontation générale de toutes les tendances intérieures au catholicisme, en un mot cette réflexion tranquille qui prépare l'action, voilà, je crois, où reposent la force, l'efficacité, la portée vraiment nationale des grands Katholikentage, comme ceux de Bochum, Vienne ou Lucerne. De tels rassemblements ne peuvent pas éviter certaines répercussions — lâchons le mot — politiques. Mais bien entendu, l'engagement, si précis soit-il, se garde de toute étroitesse partisane. C'est le sens des déclarations faites à la presse par le Cardinal Innitzer et l'Abbé Otto Mauer, aumônier de l'Action Catholique autrichienne: "Le Katholikentag de Vienne ne constitue absolument pas une démonstration politique. L'Eglise ne poursuit pas la politique d'un Etat ou d'un parti. Elle participe cependant à la vie publique dans la mesure où celle-ci a des incidences idéologiques et morales. Aucun parti ne peut prétendre représenter politiquement l'Eglise ou passer pour son instrument". Le même Abbé Mauer, dans son discours au stade de Vienne, n'hésitait pas à attaquer l'étatisme régnant et l'égoïsme des partis: "Bâtittez les logements au lieu des centrales de partis ou des palais bureaucratiques".

Cette désolidarisation de l'Eglise par rapport aux partis même dits chrétiens fut aussi nette à Bochum. Au moment où l'aile droite de la C.D.U. accédait au pouvoir dans la République de Bonn, les catholiques ont su présenter un programme social différent de celui de M. Adenauer. Après des discussions assez mouvementées, une motion fut votée en faveur de la cogestion des entreprises par les ouvriers. Elle souleva dans la population ouvrière un grand enthousiasme, que par la suite le cardinal Frings crut devoir modérer en rappelant les obstacles auxquels se heurtait la réalisation pratique de cette cogestion ouvrière, notamment dans les très grandes entreprises. Néanmoins, le branle est donné à la réforme: les patrons catholiques sont, en principe du moins, convaincus de sa légitimité et la position des syndicalistes catholiques s'est trouvée renforcée dans le récent congrès de la F.D.G.B. (Freie Deutsche Gewerkschaftsbund), la seule fédération syndicale en Allemagne, où les doctri-

nes des encycliques ont été citées jusque dans les communiqués à la presse.

Nous avons parlé de la portée nationale des Katholikentage. Il faut aller plus loin et souligner leurs incidences internationales. Nous avons suivi les discussions de la section XI de Bochum, celle qui étudiait les questions ayant trait à l'étranger: problèmes de l'émigration, des prisonniers de guerre et de l'organisation internationale. Là nous avons assisté à un dépassement, que nous espérons définitif, du nationalisme, et à des professions de foi nettement européennes: nous pensons à la conférence de M. Kogon, qui était sur le point de partir, sans illusions d'ailleurs, pour Strasbourg, où siégeait le Conseil de l'Europe.

LA JEUNESSE ALLEMANDE SE REGROUPE

A la maison d'Altenberg près de Cologne a été fondé le Deutsche Bundesjugendring (Association de la Jeunesse Allemande), qui compte environ 5 millions de membres. Ont fusionné dans le nouvel organisme: la Ligue de la Jeunesse Catholique (Bund katholischer Jugend), la Jeunesse Sportive (Sportjugend), la Jeunesse Syndicale (Gewerkschaftsjugend), la Jeunesse Evangélique (Evangelische Jugend), les Faucons (Falken, d'inspiration socialiste), les Eclaireurs (Pfadfinder), l'Association des Jeunes Employés Allemands (Deutsche Angestelltenjugend) et la Jeunesse Allemande Rurale (Deutsche Landjugend). La Jeunesse Allemande Libre (F.D.J., d'inspiration communiste) s'est exclue d'elle-même lorsqu'on a arrêté les statuts: ceux-ci reconnaissant la Loi Fondamentale de Bonn consacraient aux yeux de la F.D.J. la coupure de l'Allemagne en deux.

Le Deutsche Bundesjugendring constitue un élargissement du Reichsausschuss der Deutschen Jugendverbände (Comité national des organisations de jeunesse allemandes) fondé en 1920 et remplacé en 1933 par la Reichsjugendführung. En effet, non seulement il représente les intérêts des diverses associations de jeunes, mais est en liaison avec les organismes d'Etat chargés de la jeunesse, ce qui lui permet de prendre en main, dans certains domaines, les intérêts de tous les jeunes n'appartenant à aucune organisation.

L'initiative de cette grande fédération revient aux chefs de la jeunesse catholique, qui ont invité les autres groupements à Altenberg. Mais il est intéressant de noter que cette fois, ce sont non plus les aumôniers mais les responsables laïcs qui ont mené les pourparlers.

SUR LE VIF

CEUX QUI N'ONT PAS COMPRIS

par F. v. S.

I — Un qu'on empêche de "remonter"

Pour l'instant, il n'a pas sujet de rire. Le monde entier lui reproche d'avoir été militariste, nazi, donc criminel. Il s'irrite de cette critique, mais bien plus encore d'avoir perdu la guerre et d'être obligé d'écouter ces insolences sans pouvoir y répondre.

Il ne connaît guère les notions de "faute" et de "responsabilité". Il n'y réfléchit pas non plus, car il trouve tout naturel de parler et d'écrire sur de tels sujets, quand on se sent obligé de se justifier. Et les Alliés ont toutes raisons de se justifier, car ils ont une mauvaise conscience, pense-t-il. A son avis, lui-même est un homme bien, à qui on ne peut rien reprocher. Il faut donc trouver ailleurs la raison de cette hostilité. Après avoir réfléchi, il en a l'explication: ils me haïssent, parce qu'ils sont jaloux et envieux. Il s'estime bien plus travailleur et plus intelligent que tous les autres, et pense que dans l'Est malpropre, comme dans l'Ouest enjuivé, négrifié et dégénéré, on n'est pas capable de voir ce qu'il fait et peut faire. Naturellement, "tout le monde" est contre lui, et ils crèvent tous d'envie, aujourd'hui comme avant la première guerre mondiale. De là tout ce raffût sur les crimes de guerre. Tout ça, c'est de l'envie.

Oui, tout ça c'est seulement de l'envie, pense-t-il, l'attitude mesquine des puissances occupantes, les démontages, la dénazification et autres tracasseries. Il trouve ridicule d'alléguer qu'on est contre l'idéologie nazie et le régime qu'elle a produit. Elle ne regarde en rien les autres "du dehors". Il trouve que les Alliés se donnent vraiment beaucoup de peine pour découvrir et imaginer les fautes qu'on pourrait attribuer aux Allemands. Il est convaincu d'avoir traité les pays occupés avec beaucoup plus de justice que l'occupation ne le fait aujourd'hui dans son pays. En plus, dit-il quand on n'est pas tout à fait d'accord avec lui, à ce moment-là c'était la guerre, alors qu'aujourd'hui elle est

terminée depuis longtemps. Aussi pourquoi lui reprocher d'avoir mauvaise conscience?

Il ne donne pas dans l'histoire des "camps de concentration". D'abord, il voit dans toute force de police l'incarnation du droit et ne peut pas s'imaginer qu'on arrête un homme qui n'a pas commis de crime. Aussi ne comprend-il pas pourquoi on s'émeut tant à l'étranger de ce que quelques éléments nuisibles ont été liquidés en Allemagne, ni pourquoi les K.Z. allemands deviennent pour les Alliés un problème moral. Deuxièmement, tous les récits qu'on en a faits lui semblent très exagérés et nullement dignes de foi; si le régime des K.Z. avait été aussi effroyable qu'on le dit, pense-t-il, on ne verrait pas circuler tant de Juifs bien gras! Tout ça, c'est du bluff!

Il regarde de haut le vainqueur et ne s'en laisse pas conter avec des histoires aussi idiotes. Il croit toujours inspirer au monde une affreuse angoisse — sans ça, on ne s'occuperait pas tant de lui!

Ils ne veulent pas nous laisser remonter, se redit-il sans cesse, et pour se consoler, il ajoute que tout n'est pas encore fini: l'Allemand n'est pas facile à attraper! Pour l'instant, il s'agit seulement de tenir jusqu'au bout.

Il élève des lapins et attend. Du reste, il ne se soucie de rien. Le voisin peut bien mourir à côté de lui ou les Russes prendre en main le gouvernement de la Bavière — il croit que *son heure* n'est pas encore venue. Il a seulement à voir comment il s'en tirera jusque-là. Aussi n'est-il nullement gêné de multiplier les courbettes devant le vainqueur, car ce qu'il faut, c'est surnager et être avisé. Tout *autre* n'est qu'un pauvre diable!

II — Une dame d'un certain âge de la "bonne" société

Elle se nomme Madame la "Conseiller du Commerce" et s'irrite quand on l'appelle de son vrai nom. Elle prétend que son mari a acheté très cher ce titre et qu'elle a droit au titre comme à ses tapis de Perse et à son argenterie. On doit respecter ce qui vous appartient. Après tout, elle ne réclame que son droit. Elle trouve incroyable que notre époque ait si peu le sens du droit et du respect. L'"égalité de droits" proclamée sous le régime nazi, elle la trouvait déjà d'un mauvais goût effrayant. Elle haïssait à priori ce système qui permettait à n'importe quel fruitier de devenir chef de bloc (Blockleiter). En même temps, elle était convaincue que la carrière de ces hommes sans tenue ni culture

finirait mal, et trouve tout naturel qu'ils aient perdu la guerre. La mauvaise éducation des jeunes générations est cause de toute la misère actuelle, pense-t-elle, et elle sou-pire — elle aussi a terriblement souffert: lors des derniers bombardements de la ville où elle habite, deux des trois maisons qu'elle possédait ont brûlé. Pensez — deux maisons entières! Tout cela, c'est la faute de la politique.

Elle ne comprend pas tout à fait pourquoi sa voisine est si déprimée et maudit la guerre: bien sûr, elle y a perdu ses parents et deux fils, mais enfin il lui reste quand même deux enfants. Tandis qu'elle, elle n'a gardé qu'une maison sur trois, et encore c'est la plus petite. Et elle est horrifiée par l'incompréhension de ceux qui l'entourent et ne prêtent guère attention à ce malheur.

Elle s'irrite aussi contre les Alliés, qui parlent de justice, mais ne font rien pour réparer d'une façon quelconque les injustices nées de la guerre. Ils permettent même qu'elle, qui n'est pourtant coupable de rien, soit importunée par le service du logement, le fisc et des questionnaires. Elle ne comprend pas pourquoi on ne la laisse pas hors du jeu — avant non plus elle ne faisait rien.

Les réfugiés et tous les "sales" étrangers qui circulent dans le pays la dégoûtent. Elle trouve inouï, par exemple, qu'on laisse pénétrer dans une contrée paisible les réfugiés de l'Est, ces gueux. En tout cas, elle ne recevrait pas de tels gens dans sa maison. Car elle croit que la pauvreté n'est pas seulement un état matériel, mais un défaut de caractère. Elle ne chercherait jamais à loger chez des étrangers, même "si elle n'avait plus rien". Elle ne réfléchit pas à ce qu'elle ferait en pareil cas, car elle est convaincue que sa maison fait partie de ses "droits" tout comme titre, tapis persans et argenterie.

Elle n'a jamais rien demandé à qui que ce soit, et croit de ce fait ne rien devoir à personne. Elle ne s'est occupée ni de la guerre ni de la paix, elle a ses soucis personnels. Ceux qui ont été victimes d'injustices, les internés des K.Z., les prisonniers de guerre, les réfugiés et les déportés, n'ont qu'à s'adresser aux responsables.

Après tout, elle ne réclame que ses droits et le respect que lui doivent ceux qui l'entourent.

Depuis la réforme monétaire, elle se sent déjà plus à l'aise. Les gens réapprennent à respecter l'ordre social, pense-t-elle, et elle est heureuse que les gens d'affaires recommencent à s'incliner très bas devant elle et à l'appeler "gnädige Frau".

III — Un émigrant russe

Il a la ferme conviction que la Russie est le plus beau et le meilleur pays du monde, et qu'ailleurs les gens ne peuvent pas être heureux. Les expériences, peu nombreuses mais marquantes, qu'il a faites dans sa jeunesse, le lui ont appris "de façon certaine", et il croit que son "âme russe" ne peut pas le tromper.

Au moment de la Révolution, il était encore très jeune, il n'a connu que la vie dans la propriété de ses parents et l'enseignement de sa gouvernante française. Il se rappelle le bas peuple grâce à de petits airs populaires mélancoliques qu'il entendait chanter le soir dans le village et qu'aujourd'hui il fredonne de temps en temps avec nostalgie. Dans l'interval, il a vécu à Paris et à Belgrade, bien ou mal, comme cela se présentait; souvent il habitait une chambre meublée bon marché; il s'asseyait sur sa caisse de livres et prenait le thé sur un lourd plateau d'argent, dans la vieille tasse de porcelaine chinoise qui, même sans anse, remplissait encore très bien son office.

Il constata que cette vie n'était pas supportable.

Puis vint la guerre. Il resta à Belgrade, espérant que les Bolcheviks, seuls responsables de la misère de la Russie, seraient chassés par les Allemands. Mais cet espoir ne se réalisa pas. Il fut à la fois amèrement déçu et fier que les Allemands ne pussent pas résister à une armée russe (même communiste).

Et maintenant, il était lui-même en Allemagne, ce pays de prolétaires à qui l'on peut faire faire un travail d'esclave pour un kilo de matières grasses. Fi donc. Mais cette fois il ne s'asseyait plus sur sa caisse de livres; il habitait un logement plus ou moins bourgeois, qu'il avait installé avec l'aide de l'U.N.R.R.A. — Maintenant, il était en Allemagne comme D.P. et vivait mal — bien que son sort fût meilleur que celui de beaucoup d'autres — et il trouvait que, malgré toute son utilité, l'U.N.R.R.A. était incapable de réparer l'injustice criante du destin.

Il est méprisant. Que s'imaginent-ils, les "peuples civilisés", qui n'ont pas d'âme, ne savent pas vivre, n'ont aucune idée de ce qu'est la poésie et ignorent que, sans elle, on ne peut pas mener une existence digne d'un homme. Ils ne savent pas non plus faire l'éducation de leurs femmes. Il cherche en vain une femme pour qui un Lermontov pourrait s'enthousiasmer. Mais il faut d'abord pouvoir "vivre". On doit posséder une villa quelque part au bord d'un lac ou à

la montagne. Chère Russie, petite mère si riche où il y aurait tant de possibilités . . .

Il baisse la tête et est triste. Il y aura bientôt la guerre, pense-t-il, car cette vie n'est pas supportable. Il le faut. Le plus tôt sera le mieux. Il veut absolument rentrer chez lui, à n'importe quel prix, et rétablir l'"ordre". Il veut aussi sa villa.

Tout le reste est sans importance. Même l'Europe ne l'intéresse nullement. Il y a partout des problèmes, même dans la lune. Chacun doit cultiver son propre jardin.

Et pendant qu'à l'Ouest les hommes se réunissent pour discuter de problèmes sociaux et culturels, il regarde une grande carte en compagnie de son oncle Vania, autrefois Polkovnik (Colonel) dans l'armée du Tsar, et calcule jusqu'ou s'étendrait son nouvel empire.

IV — D.P.

Le D.P. (personne déplacée) est un homme qui est venu en Allemagne par suite de circonstances mystérieuses, est hébergé dans un camp de D.P.'s et nourri par des organismes charitables internationaux.

Il est suspect à priori: on ne peut pas connaître ses opinions politiques, parce qu'il n'a ni gagné ni perdu la guerre, et sur le plan moral il donne de lui une image louche, car il n'y a pas d'ambassade où il puisse se plaindre des gens qui le jugent suspect. Sa bonne renommée et sa dignité d'homme planent dans un espace vide entre la patrie perdue et le pays d'adoption où il n'est pas encore arrivé. Il n'est plus un membre de sa nation, mais un vagabond anonyme à qui on ne sait pas très bien quelle place attribuer "sous le soleil". Il est "displaced" au vrai sens du mot.

Il s'ennuie. Il n'y a qu'une diversion dans sa vie de D.P.: les nombreux "screenings" avec interrogatoires et questionnaires, qui se ressemblent tous et dont il n'a pas compris le sens profond. Il sait seulement que de temps à autre il est rayé d'une liste et reporté sur une autre. Mais tout cela ne change rien au cours des choses et il s'est déjà habitué à cette monotonie.

Il ne s'irrite jamais. Depuis longtemps, il s'est accommodé du fait qu'on le regarde en général de travers. Il sait que les autochtones le considèrent comme le rebut de la société et il croit être encore en Allemagne pour "finir de dévorer" ce malheureux pays. Il ne cherche jamais à se dé-

fendre: "Ça ne fait rien, je me fiche de tout. On ne peut rien expliquer aux Allemands".

Il supporte tout avec un stoïcisme tranquille et se laisse traiter, même par les Alliés, comme un mineur indigent et affamé, qu'on prend au sérieux seulement à partir du moment où il est à l'aérodrome avec ses bagages et son billet pour l'Australie.

Il n'a pas mauvais caractère et son éducation n'est pas particulièrement mauvaise. Mais il s'ennuie. Comme il s'est ennuyé trop longtemps et ne sait pas encore quand il pourra partir pour sa "Terre promise", il fait des choses qu'il n'aurait sans doute jamais faites autrefois: il fait du marché noir, "se procure" du schnaps que, le soir, il ramène en fraude dans des nourrices à essence. Puis il s'installe avec ses compagnons de souffrance et cherche à noyer son cafard dans l'alcool.

Son attitude ne lui fait pas une bonne réclame. Il le sait, mais dit encore: "Ça ne fait rien, je me fiche de tout". On ne fait rien pour qu'il donne bonne impression, c'est seulement quand il sera au Canada ou en Australie que la vie recommencera et qu'il pourra redevenir un homme bien.

Il n'a pas d'idéaux politiques, sociaux ou personnels: Il veut seulement "fiche le camp", c'est-à-dire partir bien loin de l'Allemagne inhospitalière, et le plus loin possible de l'Europe en ébullition qui promet pour bientôt une nouvelle guerre.

Quand on va le voir dans sa misérable baraque, on le trouve le plus souvent en train de faire ses bagages. Le dimanche, il peint de vieilles caisses ayant appartenu autrefois à l'armée américaine, et il en fait des valises. Il est déçu, parce qu'aujourd'hui la commission lui a refusé le droit d'émigrer au Brésil: là-bas, on ne prend que des bûcherons. Toutefois, tant pis, l'IRO ne pourra pas éternellement le nourrir. En outre, n'a-t-on pas déjà chuchoté que demain une délégation néo-zélandaise allait se rendre au camp pour recruter des émigrants! . . .

SUR L'AUTOSTRADÉ BERLIN—COLOGNE

Avec les dévotés

Le camion gros-transport ralentit avant de s'engager sur l'autostrade Berlin—Cologne. La nuit était d'encre et les dernières lumières de Hanovre avaient disparu derrière la colline.

Soudain, le chauffeur braqua son volant et dans un grondement furieux de son moteur Diesel, le camion se bloqua contre le rebord de la route. Dans le cône de lumière des phares apparurent trois gosses, les bras tendus. Ils s'approchèrent.

— Pouvez-vous nous prendre jusqu'à Hamm?

— C'est défendu, répliqua le chauffeur. D'ailleurs je ne vais pas à Hamm. Et d'abord, qu'est-ce que vous f. . . par ici à cette heure? Il est déjà une heure.

— T'inquiète pas. On vient de zone russe. En route depuis huit jours.

— Ça va! Je connais la musique. Montez derrière, mais fixez bien la bâche, hein!

— C'est que nous ne sommes pas seuls. . .

Sortant de l'obscurité, des formes imprécises grimpaient sur la route, une, puis deux, trois, quatre, des filles, des garçons. Visiblement le chauffeur commençait à s'inquiéter. "Jamais plus je ne m'arrêterai" grogna-t-il entre ses dents. Déjà la bande grimpait sur le camion.

Lourdement, le véhicule reprit la route et après un long virage s'engagea sur l'autostrade en direction de la Ruhr.

Sous la bâche, la bande s'était installée parmi les caisses. Un des jeunes avait allumé une lampe-tempête. L'un des garçons, plus grand que les autres, les cheveux longs retombant sur la nuque, semblait être le chef. Il l'était en effet. D'un sac de pommes de terre, il sortit une bouteille, but au goulot, puis se tournant vers moi, il dit: "Tu bois un coup? C'est de l'alcool de pommes de terre. On a eu de la veine ce soir. Ce n'est pas toujours aussi facile. Il y a trop de gars qui vous esquintent le boulot".

Il paraissait prêt à parler.

— Vous venez de la zone soviétique?

— Tu parles! Comme tout le monde! La zone russe: une bonne combine! Dans le tas, il y en a évidemment qui viennent de là-bas, mais. . ."

Le tas, c'étaient cinq garçons entre quinze et vingt ans, trois jeunes filles du même âge.

L'une des filles et deux des garçons venaient de Wernigerode dans le Harz. Craignant d'être envoyés dans les mines d'uranium de Aue en Saxe-Anhalt, — du moins est-ce là leur explication, — ils ont préféré s'évader et venir en Allemagne occidentale. Les autres venaient de zone anglaise et américaine. Leur plus grand ennemi est le travail. Ils le refusent systématiquement. Ils préfèrent errer de ville en ville et de village en village. Leurs moyens d'existence consistent à chaparder, à cambrioler les fermes quand les paysans sont aux champs. Lorsque la contrée devient trop dangereuse, ils font du stop et partent plus loin. Combien peuvent-ils être en Allemagne occidentale?

— Je l'ignore, me répond le "chef", en reprenant la bouteille qui avait fait le tour. Des milliers sans doute. On a des "collègues" un peu partout.

Ils ne sont plus cette "jeunesse des gares" qui existait en Allemagne avant la réforme monétaire. Le nouveau mark a porté un coup mortel au marché noir et cette valeur qu'était la cigarette américaine ne vaut plus rien depuis que le paquet de Lucky est vendu officiellement à 3 marks. La plupart des trafiquants ont abandonné le "métier", pour reprendre un travail plus normal. Ils se sont rangés. Seuls, quelques irréductibles ont gagné le maquis de la campagne.

— Travailler à la reconstruction? me dit le "chef". Sans blague! Trimer comme un forçat pour 150 marks par mois, pour qu'un salaud de bourgeois puisse s'installer confortablement dans ses meubles, non, tu ne voudrais pas! On est libre. On fait ce qu'on veut. Alors, qu'on nous f... la paix."

A mes côtés, une fille fumait sans arrêt. Elle n'avait sur elle qu'une robe délavée et sale. Ses cheveux, depuis bien des jours, n'avaient sans doute pas connu de peigne! Je lui demandai:

— Tu n'as plus tes parents?

— Non. Morts pendant le bombardement de Dresde. J'ai un frère en Russie. Je ne sais pas ce qu'il devient. Depuis 44, on n'a plus de ses nouvelles. Je suis allée chez ma soeur, qui est mariée à Hambourg. Mais elle aussi a tout perdu dans les bombardements. On vivait à quatre dans une chambre et une cuisine. Mon beau-frère a voulu. . . J'ai préféré m'en aller. Ce n'était plus une vie. C'est mieux comme ça.

— Mais cette vie de nomade ne va pas durer toujours! Que vas-tu faire après?

— Bah! On verra bien. Quand les Russes viendront ici, tout sera tout de même fichu. Alors mieux vaut profiter des beaux jours."

Le camion roulait depuis un bon moment déjà. Deux jeunes se disputaient dans le coin. "Vous allez vous taire, non?" leur cria le chef. Ils se calmèrent et le "chef", se tournant vers moi, dit:

— Je pense qu'il vaut mieux descendre du côté de Buckeburg et marcher vers Osnabrück. Il faudra d'ailleurs couper la bande en deux, à cause des croquants de paysans et des flics. Ils commencent à se méfier. Trop de types ont déjà écrémé le secteur, alors attention! Vivement les Russes qui leur flanqueront. . . ."

Lorsque le camion s'arrêta et que le chauffeur souleva la bâche, tous dormaient. Dehors pointait l'aube dans le froid humide du matin. La journée s'annonçait belle.

— Hélé! Debout! Sortez! Je ne peux pas vous amener plus loin. On est à dix kilomètres de Herford. Raus! Schnell! Schnell!

Ils sautèrent du camion avec des gestes mal assurés, encore tout ankylosés par le sommeil. Une fille se mit à crier, elle s'était foulé le pied en sautant! Le "chef" jurait. Puis ils disparurent tous dans le fossé que bordait un bois tout proche.

— Vous remontez devant? me demanda le chauffeur.

Bientôt nous arrivâmes à la déviation et les premières maisons des faubourgs de Herford apparurent au bord de la route. Aux lampadaires, les lumières brûlaient encore dans la grisaille du matin. Par une rue transversale, apparut soudain un side-car. "Stop! Police!" Un agent ouvrit la portière de la cabine: "Police routière. Vos papiers de bord, s'il vous plaît." Il vérifia les papiers, les rendit au chauffeur, salua, puis au moment où il allait réfermer la portière: "Vous n'avez pas rencontré en cours de route des vagabonds?"

— Non, personne, répliqua le chauffeur en allumant une cigarette.

Le camion continua sa route.

— Drôles de gosses, hein? me dit le chauffeur. Il y en a sur toutes les routes. J'en rencontre presque toutes les nuits. Ceux-là ne sont pas encore dangereux. Ils le deviennent, lorsqu'ils ont des vieux avec eux. Damnée guerre!"

A. W. V.

ON DEMANDE UNE FEMME DE MENAGE

"Céderais petite chambre meublée à femme de confiance en échange des soins du ménage — Sarmiento 350, Florida F.C.C.A." —

Cette petite annonce, que j'avais mise dans un des journaux de langue allemande de Buenos-Aires, devait nous aider à résoudre un problème très compliqué: trouver une femme de ménage. Depuis quelques jours, nous avons emménagé dans une petite maison neuve, et nous avions pensé utiliser de cette façon — qui n'a rien d'extraordinaire ici — une petite chambre superflue. Il n'y avait pas assez de travail pour une bonne, et nous n'aurions pas d'ailleurs pu la payer. Mais il était sûrement possible de trouver une femme sympathique qui aiderait ma femme pendant quelques heures aux soins du ménage, pour avoir en échange un logement modeste.

Notre annonce eut du succès. Dès le lendemain matin, apparurent à peu d'intervalle les trois premières "candidates". Au début nous crûmes à une erreur, mais par la suite — bref, toutes les trois appartenaient au sexe fort!

Le premier fut un homme respectable qui, de loin, révélait déjà sa qualité de pasteur. Après quelques mots embarrassés de part et d'autre, l'homme nous raconta sa pénible histoire: il était pasteur, avait fui de Prusse Orientale et se trouvait sans poste ni foyer. Quelques semaines auparavant, il était arrivé avec sa femme et son fils en Argentine, où il avait séjourné autrefois. Il avait d'abord été hébergé au Foyer des immigrants. Puis sa femme avait réussi à trouver une place de cuisinière dans une famille, où elle et l'enfant étaient nourris. Il y a trois jours, l'homme avait reçu l'ordre de quitter le Foyer des immigrants. Les quelques pesos qu'il possédait encore ne suffisaient pas pour loger dans une pension ou un hôtel modeste. Mais les nuits d'été sont chaudes et il avait couché à la belle étoile. Maintenant il n'avait plus qu'un désir, se reposer dans un lit. Il ferait volontiers n'importe quel travail domestique, il n'en avait que trop l'habitude depuis qu'il était un réfugié.

Le second fut un certain Dr. Sing, de Munich. Il demande du travail, même le plus dur ne le rebute pas, s'il peut obtenir en échange une petite chambre. Nous bavardons, et le Bavarois me montre ses papiers, ses diplômes, ainsi qu'un certificat attestant qu'il a été prisonnier de guerre en Sibérie.

Il avait aussitôt trouvé du travail, non comme ingénieur, mais comme serrurier. Mais son sabire, pourtant bon, ne lui permettait pas de louer une chambre. Il habite encore à l'hôtel des immigrants, mais devra le quitter demain ou après-demain. La grande maison près du port est comble; chaque mois arrivent des milliers de nouveaux immigrants, qui réclament cet abri de fortune. Aussi l'homme était-il venu se présenter chez nous. Il voulait travailler et pouvait faire la besogne de trois femmes.

Le dernier candidat est un cas particulièrement épineux. Le licencié, eh bien, il connaît déjà le pays et sait passablement l'espagnol. Il trouvera bientôt la place qu'il souhaite tant, celle de précepteur à la campagne. Pour l'ingénieur, ce n'est qu'un mauvais moment à passer, un bon technicien a toutes sortes d'occasions. Mais le troisième candidat à notre chambre de bonne est un médecin.

Le jeune médecin avait reçu de la famille de sa femme, établie à Buenos-Aires, un certificat d'hébergement. Mais hélas, aucune indication sur les possibilités d'exercer son métier. C'est une fois arrivé ici qu'il apprit qu'un médecin étranger n'a pas le droit d'exercer en Argentine, avant d'avoir fait "revalider" son diplôme. Mais l'hostilité des Universités . . . Dans le cas le plus favorable, il lui faudra attendre quatre, cinq ans ou plus pour avoir son approbation. De plus il devra payer plusieurs milliers de pesos de taxe. On refuse à un universitaire étranger le droit d'exercer son métier, alors qu'on le donne à n'importe quel artisan ou commerçant, lorsqu'il arrive dans le pays!

Voilà ce que nous raconta, entre autres, le jeune médecin souabe. Il nous dit aussi que jusqu'ici il logeait dans une pension avec sa jeune femme, mais ne pouvait plus continuer à payer un loyer élevé. Aussi s'était-il présenté, sa femme ferait volontiers le ménage! Lui pourrait peut-être aussi loger chez nous? Tous deux seraient contents d'avoir un lit.

Des médecins se présentant comme femmes de ménage! Mais j'aurais pu aussi choisir un autre titre: "Les intellectuels sont indésirables en Argentine"!

Ernesto Garza, Buenos-Aires

Ils sont ensevelis sous les illustrés, les magazines et les placards publicitaires. Ils ressemblent à d'énormes monceaux de papiers aux couleurs vives et provocantes. Des couleurs qui accrochent, moins cependant que les titres.

Les "covert-girls" sourient à pleines dents sur les couvertures. Mais Adolf Hitler leur fait une sévère concurrence.

"Schlaglichter" annonce: "Douze femmes autour de Hitler", la "Revue" de son côté renchérit: "Hitler, le grand amoureux". La feuille "Okkulte Welt" vaticine sur le thème: "Hitler a-t-il pris la fuite ou s'est-il suicidé?". La "Nouvelle Europe" (Das Neue Europa) s'étend sur "l'esprit d'Hitler sur l'Europe de demain". Pour n'être pas en reste, "Alles" — le "Constellation" allemand — dévoile "Hitler privat". Quelques titres parmi d'autres du même goût. Et l'on raconte cette plaisanterie d'un petit vieux — mais est-ce une plaisanterie? — qui, il y a quelques semaines, s'adressant à une vendeuse de journaux, lui demandait d'un ton timide: "N'auriez-vous pas un journal, un illustré où il ne soit pas question d'Hitler?".

A. W.-V.

HITLER DEVANT LA CHAMBRE DE DÉNAZIFICATION

La dénazification "allemande"? A-t-elle existé? Existe-t-elle? Existera-t-elle? En zone française, on procédait d'une façon — en zone anglaise d'une autre, en zone américaine d'une troisième. Au début on fut sévère, puis on s'adoucit. "On pend les petits, on laisse courir les grands". Voilà ce que dit maint Allemand résigné. Et à l'étranger? A l'étranger on s'en amuse. Un journal américain, le "Human Events", a posé la question: "Qu'arriverait-il, si Hitler comparaisait devant une Chambre de dénazification?"

Le journal pense qu'on devrait le blanchir. Pour les raisons suivantes:

1— "L'intéressé a présenté à la Chambre de dénazification des déclarations sous serment et des documents convaincants. Ces documents prouvent que, jusque fin août 1939, l'intéressé a étroitement collaboré avec les grandes démocraties française et anglaise, et qu'il a accepté leurs

offres de collaboration. Ces Etats ont la réputation d'être par nature amis de la paix et de la liberté."

2— "De 1939 à 1941, l'intéressé a collaboré étroitement avec l'Union Soviétique, se réjouissant de l'amitié et des encouragements de cet Etat. Il a appuyé de la façon la plus loyale ses desseins, que Monsieur Roosevelt, plus tard, a assimilés avec enthousiasme à la "cause de la démocratie".

3— "L'intéressé a fait tout ce qui était en son pouvoir pour provoquer la défaite de la Wehrmacht. Son activité comme chef suprême de la Wehrmacht démontre de façon irrécusable son intention de saboter l'effort de guerre allemand, but qu'il a d'ailleurs pleinement atteint."

4— "Prévenant les jugements de Nuremberg, l'intéressé fit exécuter un grand nombre de généraux allemands. En particulier, il réussit à exterminer avec la plus grande efficacité les conjurés du 20 juillet 1944, que le service officiel américain d'information pour la guerre a traités de "Junkers" et de "militaristes", bien plus dangereux que les nazis, ayant pour seul but de garder intacte la Wehrmacht, en vue d'un troisième conflit mondial."

5— "Enfin, l'intéressé a réussi à prouver que son alliance avec Benito Mussolini avait fait de lui une "victime du fascisme"."

Sans commentaires.

(Stuttgarter Rundschau, cahier 9/1949)

A TRAVERS LA PRESSE ALLEMANDE

La presse française a signalé, il y a quelques semaines, la tentative faite par d'anciens nazis, de reprendre en mains les journaux allemands. Tentative qui a d'ailleurs partiellement réussi, surtout en Bavière. Il ne fallait pas cependant s'hypnotiser sur ces "revenants". La liberté de presse est rendue aux Allemands. C'est normal. Quelques mesures de précaution, des plus élémentaires, auraient été nécessaires. A titre d'information, nous traduisons ci-dessous quelques extraits de la presse allemande de zone française. Les journaux cités paraissent depuis des années, sous licence alliée. Le ton de ces extraits se passe de tout commentaire.

Edoc.

Contre l'annexion politique de la Sarre

Tout ce qu'on dit sur ce point est paradoxe. La Sarre appartient à l'Allemagne — la Sarre est toujours allemande — le peuple allemand ne reconnaîtra jamais d'autre conception et malheur aux politiciens allemands qui accepteront une autre solution. Au siècle de la démocratie, il faut que cesse une fois pour toutes le trafic des pays, ensuite seulement pourra naître une entente européenne. Faisons aussi attention à la position du célèbre Bidault sur ce problème. Et les politiciens sarrois actuellement réunis à Strasbourg ne sont que des vassaux payés par la France, qui veulent soustraire leurs biens aux charges de guerre. Mais ils ont empoché les gains du réarmement hitlérien et de la guerre! Guy Mollet désavoue — bien sûr c'est un socialiste français, mais on se réjouit de le voir rejeter un rattachement politique à la France, parce qu'il a compris que cela ne peut pas amener à une entente avec l'Allemagne. On ne peut accepter non plus le rattachement économique, car les Français jouent les maîtres en Sarre tout comme dans leurs colonies. La Sarre est allemande!

Là, nous demandons aussi le rétablissement des frontières historiques pour toute l'Allemagne — sans quoi il n'y aura pas de paix. A-t-on oublié ce qu'un général français

disait autrefois du corridor polonais? En temps de paix, c'est une absurdité, en temps de guerre, on ne peut pas le défendre. Malgré tout, les sages de Versailles ont réussi à créer ce non-sens, et à provoquer par là une seconde guerre mondiale. Mais nous ne croyons pas, jusqu'à preuve du contraire, que les politiciens d'aujourd'hui soient plus raisonnables! Tous les radotages sur l'entente entre les peuples ne seront que vaine illusion, si chacun ne se retire pas sur ses frontières naturelles et ne laisse pas les autres en paix. Mais cette règle doit valoir pour tous — y compris les Polonais, Tchèques, Russes, etc. . . .

(Das Neue Baden, 27. 8. 49)

Le Ministère des Affaires Etrangères contre Guy Mollet

La France a changé ses batteries dans la question sarroise. La Sarre doit être détachée de l'Allemagne; pour que les Français puissent ensuite peu à peu l'annexer politiquement. Nous connaissons le procédé! Puisqu'il faut y aller, allons-y, d'abord les Etats indépendants, Hollande, Belgique, Luxembourg, Sarre, Alsace, Lorraine, Suisse, il faut que tous deviennent neutres comme la Suisse, mais pas autrement, et l'Allemagne est toujours celle qui subit les pertes de territoire, car, en dehors de la Belgique, tous ces Etats et petits Etats ont fait autrefois partie de l'Allemagne sur le plan juridique et racial. Mais comment ces déclarations du Ministère français des Affaires Etrangères s'accordent-elles avec les paroles de Schuman à Tübingen? Nous savons déjà que les réactionnaires, les chauvinistes et les annexionnistes siègent au Quai d'Orsay. Mais le peuple allemand ne l'admettra jamais.

(Badische Zeitung, 25. 8. 49)

La Sarre ne doit pas devenir française

Le Landtag sarrois n'a aucune autorité réelle, ce sont les Français qui décident de tout, même d'autoriser ou non des Sarrois à se rendre à Strasbourg — ils agissent en maîtres, comme s'il s'agissait d'une colonie française! C'est la vérité! Si la France s'efforce de faire entrer la Sarre au Conseil de l'Europe, c'est pour la détacher de l'Allemagne, voilà la vérité!! Tout le reste n'est que manoeuvre! Oui — et Guy Mollet a raison, la Sarre est seule qualifiée pour décider de son appartenance politique . . .

(Südkurier, 27./28. 8. 49)

La seconde guerre mondiale

... Bien sûr, Hitler a écrit dans „Mein Kampf“ bien des choses dont la mise en pratique signifiait la guerre. Mais il l'avait écrit bien avant d'arriver au pouvoir et, souvent, des politiciens tracent sur le papier des plans qu'ils ne mettent pas à exécution. Que ne promettent-ils pas au peuple avant les élections, promesses qu'ils n'ont jamais l'intention de tenir et qui, même s'ils les tenaient, n'entraîneraient pas la guerre.

Quand Hitler écrivait que la France est notre impitoyable ennemi, il n'avait pas tout à fait tort: même après avoir repris en 1918 l'Alsace-Lorraine qui ne lui a jamais appartenu juridiquement, la France ne s'est pas réconciliée avec l'Allemagne. Quant à ce qu'elle a pillé en Allemagne à ce moment-là, n'en parlons pas. Combien de longues guerres les rois de France, la Révolution de 1789 et enfin Napoléon Ier n'ont-ils pas faites contre l'Allemagne et en Allemagne? Quelles dévastations ces hordes n'ont-elles pas fait subir au Palatinat! Qui a déclaré la guerre de 1870? Qui a envahi l'Alsace en 1914, sans déclaration de guerre? Poincaré, Delcassé, Millerand, pour ne citer qu'eux, n'ont-ils pas multiplié les provocations afin d'obtenir leur guerre de revanche?

Dans l'Allemagne de 1914, qui voulait attaquer la Russie? Beaucoup d'Allemands ont oublié tout cela. On ne peut excuser Hitler, mais il n'était pas le seul coupable. Il fallait anéantir la concurrence allemande sur les marchés mondiaux. On voit aujourd'hui qui excite contre les Russes: les U.S.A. et l'Angleterre.

Oui, ces politiciens si sages ont fait une bêtise. Maintenant, c'est le tour des Russes et surtout des Polonais. Que réclament-ils maintenant? Ils ont expulsé des millions de personnes de leur patrie, d'un pays qui a toujours été allemand, où nous sommes établis depuis, au bas mot, cinq fois plus longtemps qu'eux, si ce n'est davantage, car cela fait bien plus de 1.000 ans. Qu'y a-t-il aujourd'hui? Qui s'émeut aujourd'hui? Aussi, ne nous représentez pas ces peuples meilleurs qu'ils ne sont. Depuis des siècles, on connaît la poussée de la Russie vers l'Ouest, où elle n'a absolument rien perdu. Est-ce que les Etats baltes sont russes? La Pologne ne l'est pas non plus, tous ces Etats n'ont qu'un semblant d'indépendance. Les Ukrainiens non plus n'aiment pas les Russes.

Bien sûr, Hitler a perdu toute mesure; il aurait dû s'en tenir à réunir tous les Allemands dans un Reich unifié.

C'était une chose à faire et elle était déjà réalisée, quand Hitler persévéra dans sa folie belliqueuse. Mais ceux qui, chez nous, auraient pu le faire, ont refusé de s'engager. Messieurs les Généraux ont marché sans réfléchir — aujourd'hui ils peuvent nous dire que c'était absurde. Pourquoi n'ont-ils pas alors supprimé celui? Un fou furieux doit être supprimé par n'importe quel moyen.

(Das Neue Baden, 30. 8. 49)

La stabilité de l'économie mondiale assure la paix mondiale

Les hommes d'affaires américains sont invités à produire en quantité suffisante, pour procurer à d'autres peuples ce dont ils ont besoin. Tout sortira des U.S.A., bien entendu, car l'Allemagne est exclue du marché mondial dans la mesure du possible. C'était déjà l'une des raisons de la seconde guerre mondiale: et puisque la concurrence mondiale était déjà intense, c'est une bizarre solution que de pousser l'industrialisation des régions retardataires, c'est-à-dire de transformer en régions industrielles des contrées purement agricoles, alors qu'autrefois la production mondiale ne pouvait s'écouler. Seuls les Américains sont capables de prêcher des théories de ce genre pour la pacification du monde, mais ils pensent naturellement à placer leurs capitaux. Beaucoup de lecteurs ne le remarquent certainement pas.

Le programme du S.P.K. énoncé à Dürkheim

Il faut absolument rejeter la ligne de l'Oder-Neisse comme frontière orientale de l'Allemagne, car lorsqu'un Pieck reconnaît cette ligne pour frontière, on peut dire que cet Allemand est une canaille à la solde des Russes et des Polonais. On chante la chanson de celui qui vous nourrit. Par contre les communistes français, tout comme un Bidault, veulent séparer la Sarre de l'Allemagne — voilà la différence entre les communistes allemands et les communistes français.

La quittance pour le "non" des Bavarois

Les Bavarois sont partout des négateurs de l'unité allemande. Ils n'aiment pas les Prussiens, parce que ces derniers, vu la superficie de leur pays, prétendent avoir la prédominance en Allemagne. Aujourd'hui, les Bavarois se donnent de grands airs, tout comme les Prussiens, uniquement

parce que leur pays se trouve être le plus étendu de la Fédération. Mais ce n'est pas le plus grand pour la rentrée des impôts, au contraire, les Bavarois ont les poumons assez fragiles et ils reçoivent une aide financière du Gouvernement Fédéral. Mais ils n'y pensent pas quand ils s'abandonnent à leur orgueil bavarois et à leurs rêves de grandeur.

(Das Neue Baden, 10. 9. 49)

Pour l'amitié anglo-allemande

Nous avons entendu les paroles de Sir Brian Robertson et sommes heureux de tout ce qu'il nous a dit concernant les crédits pour notre reconstruction (même celle des villes sinistrées) et l'aide qu'il nous promet. Seulement nous ne pouvons pas comprendre son ministre des Affaires Etrangères, dénommé Bevin, qui nous rend de la main droite les machines — même n'appartenant pas à la production de guerre — qu'il nous prend de la main gauche. Cela dépasse vraiment notre compréhension bornée de vassaux. Peut-être notre éducation démocratique n'est-elle pas suffisante?

(Das Neue Baden, 10. 9. 49)

RENCONTRES

Un peu partout, à la faveur de l'été, se sont tenues des Rencontres Internationales de Jeunes.

Appelées par les uns sessions ou congrès internationaux, par les autres camps, rencontres ou journées d'études, elles ont réuni nombreux, en divers points de l'Europe, les Jeunes de diverses nationalités, épris de solidarité et décidés à rompre tant de barrières qui les séparent.

Nous ne dresserons pas ici la liste de ces différentes rencontres, liste fort longue qui resterait bien incomplète et fastidieuse, mais nous exposerons ce que, suivant nos modestes moyens, nous avons suscité ou entrepris.

UBERLINGEN

Pour la troisième année, l'Auberge de Jeunesse d'Uberlingen a été le carrefour de nombreux étudiants chrétiens.

Dès 1947, nous nous y étions rencontrés en un face à face étonnant, alors que les canons venaient à peine de se taire. Peu à peu nous avons compris que ces contacts seraient illusoires si nous ne nous attachions pas à des études précises et concrètes qui nous permettraient un inventaire de nos richesses et de nos moyens et l'étude des possibilités d'une action parallèle, voire commune.

Du 1er au 12 août, une première session fut consacrée au Chrétien dans le Monde actuel.

- Le Chrétien et l'Eglise (Liturgie, Théologie, Vie communautaire).
- Le Chrétien et la Sociologie.
- Le Chrétien et le Monde du travail
- Le Chrétien et la Science (Biologie, Médecine . . .)
- Le Chrétien et la Politique (Intérieure et internationale)

Thème certes bien vaste mais dont plusieurs points, grâce à des conférenciers éminents, purent être approfondis et éclaircis. Le Chrétien, du fait de son existence, de sa profession, de sa citoyenneté d'un pays, de son appartenance à une communauté, est engagé dans un milieu aux dimensions multiples qui lui impose des exigences auxquelles il ne peut se dérober.

Du 17 août au 1er septembre, coïncidant avec l'Assemblée de Strasbourg, l'Union Européenne fut le centre de nos

préoccupations. Sans prétention, nous n'allions pas faire oeuvre de pionniers, mais avec beaucoup de réalisme, nous avons dénombré les matériaux en notre possession qui nous paraissaient indispensables à la construction de l'Europe.

Echappant au mythe et persuadés que l'Union Européenne ne peut exister par la seule volonté des hommes politiques, nous avons pris conscience de la place et du rôle que devaient y tenir les valeurs culturelles et spirituelles.

HARDENHAUSEN

Du 1er septembre au 12 septembre à Hardenhausen (Westphalie).

Alors que l'an dernier, à Überlingen, sous le thème "L'Eglise et le Monde Moderne" les participants avaient étudié plus spécialement la situation et les témoignages de l'Eglise en France, cette session était axée sur l'Eglise en Allemagne.

Plusieurs théologiens et prêtres éminents d'Allemagne ont prêté leur concours et ont permis l'étude de points précis et concrets:

Situation présente de l'Eglise en Allemagne — Tâches actuelles de l'Eglise.

— Le contact avec le monde par la Liturgie — L'Apostolat des Jeunes.

— Tension entre l'Eglise et le Monde — La littérature allemande contemporaine et le Monde etc . . .

Enseignement riche et discussions passionnantes qui permettent aux étudiants d'acquérir peu à peu une connaissance plus large et plus précise de l'Ecclésiologie. Nos Rencontres sur "l'Eglise et le Monde Moderne" ont finalement la physionomie d'une petite Université itinérante.

Suivant le voeu des participants, nous projetons de continuer ce travail l'an prochain au Centre "Jeunesse de l'Eglise" à Clamart (Seine) et l'année suivante à Louvain (Belgique).

DIJON (France) du 10 au 31 juillet

Il s'agissait d'une des premières Rencontres en France même. C'est de là qu'elle tire toute son importance. Les difficultés administratives ou matérielles furent nombreuses, mais le résultat final nous permet de les oublier.

La Rencontre commença par un camp de travail à Chaudenay dans l'Auxois, consacré à des travaux de reconstruction. C'est le pic ou la truelle en mains que les étudiants

apprirent à mieux se connaître, à mieux se comprendre. La fraternité humaine, même pour les étudiants, ne s'apprend pas dans les livres, mais se découvre d'homme à homme, dans une vie communautaire à la fois rude et joyeuse, sans aucune sentimentalité.

Ensuite eut lieu à Dijon, au Collège Saint Joseph, une session intellectuelle dont les loisirs furent consacrés à découvrir les richesses touristiques, artistiques et historiques de la Bourgogne: Dijon, Cîteaux, Beaune etc . . . Cette session intellectuelle connut des mirages qui laisseront à ceux qui les vécurent un souvenir inéffaçable. Ainsi la conférence de Monsieur Baumgartner, spécialiste des questions européennes, et celle du Chanoine Monroux, supérieur du grand Séminaire de Dijon. Enfin, mentionnons la visite de son Excellence Mgr Sembel, Evêque de Dijon, venu apporter ses encouragements à ce travail de rapprochement international: "Vous avez fait oeuvre de pionniers, vous avez posé une première pierre et je suis heureux de la bénir".

Et maintenant, chacun est reparti dans son pays. Des préjugés sont tombés, des amitiés sont nées; sans doute aussi qu'au fond des coeurs, des engagements ont été pris.

A une époque où l'Europe et même le monde se cherche, la contribution des intellectuels chrétiens s'avère irremplaçable.

Uberlingen, Hardenhausen, Dijon . . . autant de pierres solides pour l'édifice en construction. Le chantier reste ouvert. Nous n'en resterons pas là . . .

J. Tschieret

RENCONTRE EPISCOPALE FRANCO — ALLEMANDE

Sur l'initiative de Son Excellence Monseigneur Picard de la Vacquerie, Evêque de Doara, Aumônier Inspecteur des Troupes d'Occupation, sept évêques français et sept évêques allemands viennent de se rencontrer à Bühl (Bade) dans la Maison-Mère des Soeurs de Niederbronn. Cette réunion avait un caractère purement religieux. Elle était d'ordre privé et les évêques sont restés pendant trois jours, les 24- 25- 26- octobre, exclusivement entre eux. Du côté français étaient présents: Leurs Excellences Monseigneur Dubourg, Archevêque de Besançon; Heintz, Evêque de Metz; Terrier, Evêque de Bayonne; Weber, Evêque de Strasbourg; Picard de la Vacquerie, Evêque des Troupes d'Occupation; Fauvel, Evêque de Quimper; Bêjot, Evêque Auxiliaire de Besançon. Du côté allemand: Leurs Excellences les Docteurs.

Rauch, Archevêque de Fribourg en Brisgau; Stohr, Evêque de Mayence; Burger, Evêque Auxiliaire de Fribourg en Brisgau; Wendel, Evêque de Spire; Metzroth, Evêque Auxiliaire de Trêves; Leiprecht, Evêque de Rottenbourg; Kempf, Evêque de Limbourg. Les sujets traités dans les conférences et les échanges de vue qui les suivirent furent: la formation des clercs dans les Séminaires et dans les Convicts; l'Action Catholique et les Mouvements spécialisés; la Liturgie; le Travail théologique en France et en Allemagne. On se plut à constater combien étaient enrichissantes pour chacun les notions nouvelles ainsi acquises par des évêques de deux nations voisines, qui doivent réciproquement savoir comment les problèmes religieux se posent dans leurs pays respectifs. Non seulement les évêques, durant ces journées, travaillèrent ensemble, mais ils désirèrent prier en commun. Ils adressèrent au Saint-Père un télégramme d'hommage filial. Ainsi la catholicité de l'Eglise fut réalisée et des amitiés fraternelles contractées qui seront suivies de lendemains. Lorsque, le 26 octobre au soir, les évêques de France et d'Allemagne se quittèrent, ils étaient profondément émus; ils manifestaient la joie et l'espérance que cette rencontre si amicale avait fait naître dans leurs âmes.

RENCONTRE DE SEMINARISTES FRANÇAIS ET ALLEMANDS A ROTHENFELS

Durant les deux ans qui précédèrent la libération des prisonniers de guerre allemands en France, exista près de Chartres le plus grand de tous les grands séminaires du monde. Sous la direction de l'Abbé Stock, ancien aumônier de la prison de Fresnes durant l'occupation, près de neuf cents séminaristes allemands purent poursuivre leurs études. Le geste de la France était généreux, la reconnaissance de ces étudiants est grande: elle peut un jour aussi se traduire en gestes qui auront, dans leur ligné, leur importance dans le grand mouvement de rapprochement de nos deux peuples qui s'amorce de tous côtés et en tous milieux.

Cette captivité très particulière a donné à la plupart d'entre eux l'occasion de mettre en commun leur expérience un peu internationale, car ils venaient de tous les champs de bataille d'Europe et d'Afrique, et de réfléchir sur cette expérience. Deux ans ont passé. Pour la première fois ils viennent de se regrouper. Durant trois jours, au début de septembre, une centaine d'entre eux, venus de toutes les régions de l'Allemagne, étudièrent, de longues heures durant, le sens providentiel de leur séjour à Chartres. Il ne

s'agissait nullement d'anciens camarades, tout à la joie de se retrouver et de raviver les souvenirs du passé, mais de jeunes hommes, au passé commun et à l'idéal commun, décidés à faire ce qui est en leur pouvoir pour aider les peuples à vivre dans la paix. Leur action est à trois temps: continuer à élargir leurs propres horizons en s'inquiétant dans leur vie personnelle des soucis des autres peuples, élargir les horizons de leurs frères dans le sacerdoce qui n'ont pu avoir leur propre expérience et ceux de leur entourage dans leurs différentes provinces; à cet effet ils se réuniront à nouveau l'an prochain. Enfin mettre tout en oeuvre pour pouvoir un jour avoir des contacts avec les séminaristes et les prêtres de France, puis avec d'autres pays d'Europe, tant il est vrai que bien des préjugés ne tombent que par des contacts directs. Les quelques Français qui purent déjà participer à ces journées en sont revenus bien décidés eux aussi à préparer pour dans deux ans une rencontre sur une plus grande échelle; travail lent et difficile, mais auquel il faut se donner d'urgence.

ENQUÊTE SUR LES RENCONTRES FRANCO—ALLEMANDES

Les Rencontres Internationales connaissent depuis 1945 une vogue indéniable. Il est naturel qu'après s'être entretenus, les hommes éprouvent enfin le besoin d'un tête-à-tête loyal.

Nous sommes persuadés que ces Rencontres doivent être intensifiées sous une forme ou sous une autre.

Après quatre ans d'activité, il est nécessaire que nous fassions le point. Nous avons absolument besoin de l'avis de nos lecteurs; dans ce but nous les invitons vivement à répondre au questionnaire suivant.

I Si vous avez déjà participé à une Rencontre Internationale, avez-vous été amené à constater la persistance de certaines divergences fondamentales dues à la diversité ou à l'opposition des psychologies et des mentalités nationales en présence?

II Quels sont dès maintenant les domaines où des chrétiens de différents pays (plus particulièrement de France et d'Allemagne) peuvent collaborer positivement? Sous quelle forme concrète voyez-vous cet engagement commun?

III Quelles ont été les réactions de votre entourage à l'occasion de votre participation à une Rencontre?

IV Quel doit être, selon vous, le but principal de ces Rencontres:

- élaboration de positions intellectuelles communes?
- étude plus poussée de la psychologie de chaque peuple?
- résolutions pratiques communes?
- vie de communauté spontanée ou organisée?
- engagement personnel?

V Quels sont, à votre avis, les résultats déjà acquis par les Rencontres? . . . les résultats qu'on peut espérer dans l'avenir? . . . l'importance respective des Rencontres Culturelles et Spirituelles d'une part, de la coopération économique et politique entre les peuples d'autre part?

UNE JEUNE ALLEMANDE A PARIS

En septembre, un groupe de jeunes ouvriers et étudiants allemands a eu la bonne fortune de vivre dix jours dans la capitale. A son retour, une jeune institutrice de la Forêt-Noire nous confie assez schématiquement mais avec beaucoup de simplicité ses impressions.

Pouvez-vous nous dire ce qui vous a le plus frappée pendant ces dix jours?

"Tout d'abord l'accueil qui nous a partout été réservé. Nous avons voyagé individuellement, ce qui nous a permis un premier contact avec le pays et ses habitants. Ainsi j'ai fait la connaissance dans mon compartiment d'une jeune Parisienne qui avait passé deux ans à Ravensbrück. Elle aussi désire l'entente des peuples. Elle m'invita à venir la voir chez elle.

Dans l'autobus qui nous menait à Royaumont ou à Versailles tous ensemble, avec le camarade qui nous servait de guide, nous avons entonné alternativement des chants français et des chants allemands. Les autres voyageurs nous invitèrent à chanter plus distinctement. Plusieurs s'associèrent même aux chants français.

Un autre jour, un couple d'un certain âge engagea la conversation avec moi et me dit sa joie de voir la jeunesse travailler à l'entente entre nos deux peuples. Ils m'encouragèrent à raconter en Allemagne ce que j'avais découvert en France.

Plusieurs fois, à mon accent, on me prit pour une Anglaise. Ma réponse: "Je suis Allemande" provoquait de l'étonnement mais aucune animosité.

Je voulais me rendre compte personnellement de la fameuse tolérance française, s'il s'agissait simplement d'une légende ou si cette tolérance existait vraiment dans les différentes couches de la population. L'ai pu constater tout le naturel des rapports des uns avec les autres, et que je souhaite vivement à mes compatriotes. L'intolérance est un des plus grands maux de l'Allemagne. Nos éducateurs auront fort à faire pour la détruire.

Il me semble remarquable que l'on ait mis de jeunes ouvriers allemands en contact avec des syndicalistes français de toutes tendances sans essayer de leur imposer une opinion. Un respect tout naturel des autres opinions présidait aux discussions. Il importait avant tout que chacun fût loyal et eût une opinion personnelle. J'ai trouvé un groupe d'ouvriers où cette tolérance m'apparut encore plus forte. Il est exigé de chacun qu'il se comporte suivant ses convictions, que le communiste soit vraiment communiste, et le catholique vraiment catholique. Il s'agit d'être logique avec soi-même et non pas "de hurler avec les loups".

Un jour, une jeune anarchiste athée m'avait invitée à passer le week-end chez elle. D'elle-même, le dimanche matin, elle m'offrit de me conduire en auto à l'église et elle vint me prendre à la sortie.

J'aurais également beaucoup à dire des prêtres ouvriers qui veulent incarner l'Eglise dans la masse ouvrière et partagent sa vie et ses misères. A une époque où les systèmes passent avant les hommes, la vie de ces hommes, tout entière au service de leurs frères, m'a semblé formidable. J'en ai été particulièrement frappée.

Vous alliez pour la première fois à Paris? Je suppose que vous en avez profité pour visiter ses monuments et célébrités.

Nous avons beaucoup vu: Versailles, le Louvre, les Invalides, la Tour Eiffel, l'Opéra, Montmartre, Notre-Dame Mais voyez-vous, chaque fois que j'ai pu choisir entre la visite d'un édifice et le contact avec la population, j'ai donné la préférence à cette découverte des hommes. Je voulais connaître la manière de vivre des Français chez eux, leurs préoccupations, leurs sentiments, leurs positions vis-à-vis de nous. Et je n'ai rien regretté — j'en ai tant appris.

Quel a été concrètement ce qui vous a le plus étonnée en France?

Les édifices français presque tous peints en blanc —

Les mantilles que mettent les femmes à l'église, suivant le

mot de St. Paul: "Convient-il à une femme de prier la tête découverte?" Dans la plupart des églises, l'absence d'agenouilloirs —

Les étalages à l'extérieur des magasins, sur les trottoirs. Les terrasses des cafés —

Les chats et les chiens derrière les fenêtres —

Les femmes qui tricotent le soir, assises devant leur porte même dans les rues les plus animées —

Les longues flûtes de pain qu'on ne coupe pas, mais brise. A chaque repas on mange du pain et on boit; on sert séparément légumes et salade, alors que chez nous tout est servi ensemble. Au dessert on peut choisir entre de nombreux petits gâteaux. En Allemagne on préfère la grosse pâtisserie. La tranche des livres n'est pas coupée.

Le système scolaire français est entièrement centraliste à tous les échelons. Je trouve cela bon. Pourtant, il ne serait pas souhaitable que seuls des détails isolés soient introduits dans le système allemand. Il faudrait d'abord que l'organisation de base soit identique.

Les longues flûtes de pain qu'on ne coupe pas, mais brise. leurs paroles, leurs gestes ou leurs comportements. J'en vois la raison dans la finesse et l'intuition du Français qui lui indiquent toujours la limite de la mesure.

J'ai eu la chance d'assister à une représentation des "Précieuses Ridicules" à la Comédie Française. Le comique y atteint une perfection qui ne sera jamais dépassée.

BIBLIOGRAPHIE

NOCTURNES

par Ida Friederike Görres (1)

Les notes de journal, écrites entre 1937 et 1947, ne fixent pas des souvenirs de guerre ou des réflexions sur le nazisme et tous les douloureux événements de cette période. Prises au hasard des lectures et des conversations, elles ne sont pourtant pas une suite de dissertations plus ou moins gratuites sur des sujets sans lien avec l'actualité.

Que Madame Görres lise Platon, Saint Jean de la Croix, Newman, Alphonse de Châteaubriant ou Lévy-Brühl, qu'elle rapporte ses souvenirs d'enfance ou compare les charmes de la forêt en Wurtemberg et en Autriche, toujours nous la sentons aux prises avec les grands problèmes de sa génération et c'est ce qui donne à ce livre inégal et décousu son unité, son actualité, son accent enfin si fraternel: dans son soliloque, l'auteur porte sans cesse: "le poids des autres" et semble n'écrire que pour répondre aux questions, aux difficultés, aux inquiétudes d'une âme en train de se convertir ou d'un groupe assoiffé de progrès spirituel.

Le problème central qui préoccupe Madame Görres, c'est, je crois, la transition entre le 19^e et le 20^e siècle. Son enfance s'est déroulée dans l'Autriche de François-Joseph, au milieu d'une société extérieurement chrétienne, mais en réalité gâtée par le puritanisme, le jansénisme, le libéralisme. Aujourd'hui, l'Européen moyen est un païen, un "Hottentot" et trop souvent le christianisme est représenté par ses malfaçons: mysticisme ou légalisme étriqués, perte du sens de l'Eglise. L'autocritique semble particulièrement lucide et suggestive à l'égard de l'autoritarisme en éducation, à l'égard des valeurs aristocratiques, de l'émancipation féminine ou encore de la réaction représentée par la Jugendbewegung.

Par sa vaste culture et ses traditions familiales, Madame Görres est en mesure de faire certains rapprochements histo-

(1) Verlag Josef Knecht, Francfort - 1949 - 307 pp., 8.50 DM.

riques fort bien vus: par exemple les excès de la Contre-Réforme ont provoqué des foyers de protestantisme larvé, qui sont à l'origine de certaines "zones anticléricales". Quant à l'enthousiasme artificiel du baroque, il aboutit tout naturellement à une sorte de rationalisme catholique et dut recourir pour se maintenir aux décrets de Joseph II, l'empereur sacristain. Or ce "rationalisme catholique", cette "Katholische Aufklärung", qui prendra vers 1910 le nom de modernisme, se retrouve dans certaines branches de la Jugendbewegung, c'est le besoin, par exemple, de "comprendre" la liturgie, d'élaguer certaines dévotions, c'est la méfiance à l'égard de la mystique et du surnaturel. Ce naturisme de la Jugendbewegung devait la rendre, hélas, spécialement vulnérable aux séductions d'un mouvement placé sous le signe "de la terre et du sang" (pp. 26—28).

Nous ne pouvons énumérer ici toutes les suggestions que nous rapportons de ce livre. Le lecteur français ne doit pas craindre de s'y aventurer. Ida Görres, dont la pensée s'alimente dans les auteurs français, anglais, russes presque autant que chez les Allemands, et dont les préoccupations si souvent transcendent les continents, est bien un témoin de la conscience européenne d'aujourd'hui.

L.-A. B.

NIETZSCHE UND DAS CHRISTENTUM

par Karl Jaspers (1)

Karl Jaspers nous apporte un exposé et une critique également lumineux de l'attitude de Nietzsche vis-à-vis du christianisme. "Celui qui ne connaît que les griefs de Nietzsche contre le christianisme serait dérouteré par l'étude de ses écrits, car il y trouverait des phrases qui semblent incompatibles avec son hostilité au christianisme." Nous touchons là à une des clefs du drame passionnel qui a dressé Nietzsche contre la religion du Christ: son aversion pour la Réalité chrétienne n'a d'égal que son attachement à l'Idéal présenté à l'homme par le Christ. Le malheur de Nietzsche a été de n'avoir jamais pénétré l'essentiel du Mystère chré-

(1) Verlag der Bücherstube Fritz Seifert — Hameln —.

tien et de s'en être forgé une idée qui élimine toute la substance de l'Évangile comme le prouve la critique de ses livres.

On voit par ce bref résumé des première et deuxième parties de l'ouvrage avec quelle conscience l'étude de la doctrine nietzschéenne est conduite par l'auteur. Précise et également bienveillante, la troisième partie analyse les conceptions de Nietzsche dans leur opposition aux dogmes chrétiens. On y remarquera la sérénité avec laquelle Karl Jaspers expose et discute l'interprétation que Nietzsche donne de la personne de Jésus. Ce point déjà traité dans la deuxième partie revient dans la quatrième par opposition au Mystère de Dionysos: "presque toutes les phrases de Nietzsche condamnent Jésus et prêchent Dionysos". La mort sur la Croix reste le grand scandale en face duquel on dresse, comme symbole de la vie nouvelle, l'exultante allégresse de Dionysos.

Chaque paragraphe de l'analyse menée par l'auteur renferme en quelques mots la substance de longs développements et détruit les postulats de la philosophie nihiliste sans chercher d'ailleurs autre chose que la clarté logique et la cohérence des principes et des conséquences qu'on en peut tirer, car la "nouvelle philosophie" n'est pas exempte de telles faiblesses.

Et cependant Karl Jaspers saura conclure avec loyauté que Nietzsche ne se laisse pas enfermer dans une catégorie. "Il est peut-être à placer sur le même rang que Pascal, Kierkegaard et Dostoïevski" qui, avec des différences et des oppositions radicales, pourraient être considérés comme les grands sommets de l'Histoire de l'Évolution de l'Humanité dans les Temps Modernes . . ." C'est pourquoi nous n'avons pas à nous appesantir sur les contradictions ou les mirages de la pensée de Nietzsche, mais à profiter de toutes les clartés qui, dans sa doctrine, peuvent illuminer nos yeux.

Tel est le ton de cette étude dont on ne sait ce qu'il faut le plus admirer: la limpidité de l'exposé ou la forte et serene possession de la Vérité qui s'affirme en face du Nihilisme. Beaucoup la trouveront trop brève et, en certains passages, trop concise, mais la vigueur souriante de l'écrivain nous facilite l'entrée de ses hautes spéculations et nous laisse finalement une lumière et une force.

M. T.

VOM SINN DER SCHWERMUT

par Romano Guardini (1)

Romano Guardini nous apprend à voir dans la mélancolie une "question spirituelle", un "point de départ pour une action morale", un phénomène humain. Son essai, écrit en 1928, a été repris en plusieurs de ses oeuvres, en particulier dans son livre sur Hölderlin, où il parle de ces "contenus spirituels qui ne peuvent exister que dans l'anéantissement".

Guardini part de Kierkegaard, ce type du mélancolique, de l'être extraordinairement vulnérable, sur qui pesa depuis l'enfance une douleur infinie, mystérieuse: Dieu seul la connaissait et "il ne voulait pas la consoler". Devant cette souffrance, deux attitudes étaient possibles: ou bien "haïr les hommes et maudire Dieu", comme avouait Kierkegaard, ou bien "porter aux hommes un amour mélancolique et leur devenir secourables". Cette souffrance fut pour Kierkegaard cause à la fois de richesses et d'abandon, elle fut en lui source de conflits formidables; sans cesse il lui fallait monter et tomber, risquer et trembler, mais ce jeu avait quelque chose de splendide et grandiose: la seule joie de Kierkegaard était de ne découvrir à personne combien il se sentait malheureux.

* * *

La mélancolie, c'est l'impossibilité de satisfaire ses aspirations vers les valeurs suprêmes. La vie se retourne alors contre elle-même, parce que précisément elle est liée à ces valeurs. Pour le mélancolique, la valeur devient "l'arme la plus dangereuse contre lui-même". Jamais la mélancolie ne pourra s'expliquer à partir des instincts: ses véritables racines, dit Guardini, sont d'ordre spirituel. C'est en vain que le mélancolique essaie de se communiquer; le monde intérieur et le monde extérieur divergent et cette scission enferme l'heureux-malheureux dans sa "retraite" (ainsi Lenau demandait qu'on le laissât solitaire, comme, chez les Anciens, un bosquet frappé par la foudre), ou bien le mélancolique s'abîme dans le "terrible silence où l'homme se concentre dans le refus du bien" et succombe au démon de "l'angoisse devant le bien" (cf. la définition de Kierkegaard).

Mais nous cernons ici de trop près ce que la douleur a d'indicible. Notre reconnaissance va à Guardini justement pour sa retenue. Il parle comme à voix basse. Son propos n'est pas de faire une psychologie de la mélancolie, ce n'est là qu'un point de départ. Il veut plutôt aider par ses avis et suggérer les mystères de l'homme et de Dieu. La mélancolie, c'est "une gravitation vers le grand Centre", c'est "un rapport aux obscurs fondements de l'Être", c'est "une tendance à la plénitude de

(1) Verlag: Die Arche - Zurich - 1949 - 63 pages.

vie" et cette tendance contient la source du dionysiaque. Dans la mélancolie, l'obscur — par opposition au ténébreux, au vieux chaos, toujours menaçant, dont parle Hölderlin, "devient valeur". Rappelons-nous la prière de Pascal: "Enlevez-moi, Seigneur, la tristesse que mon égoïsme pourrait m'inspirer ... mettez en moi une tristesse semblable à la vôtre". Voilà, d'après Guardini, la différence entre la bonne et la mauvaise mélancolie: la bonne va vers l'anéantissement pour permettre l'essor de quelque chose de nouveau, de plus grand, la mauvaise mélancolie est dominée par le sentiment d'être perdu, d'avoir mal joué (le sentiment auquel Cowper a donné une expression si originale).

Assurément, il est difficile de tracer la limite entre les deux, car toute mélancolie ne comporte-t-elle l'expérience de la vanité du monde et l'angoisse de celui qui se sent perdu? Ceci nous amène à l'essence suprême de la mélancolie, ce que Guardini appelle "l'aspiration à l'amour"? "Le ressort qui est au coeur de la mélancolie, c'est Eros, le désir de l'amour et de la beauté". Le sens de la mélancolie est là, c'est le propre de l'homme, qui se trouve à la frontière entre l'ici-bas et l'au-delà. C'est "le signe que l'absolu existe"; c'est "la misère présidant à l'enfatement de l'éternel dans l'homme". Dans la mélancolie, l'homme renonce à la limite, car il veut "tout"; le mélancolique est radical, son désir profond ne trouvera d'accomplissement que s'il se donne au Maître qui fut "triste jusqu'à la mort". Saint Paul a esquissé dans ses Epîtres la "théologie de la mélancolie" et le secret de la solution surnaturelle seule possible. L'étude de Guardini se termine sur ces perspectives, toujours fidèle au respect de la souffrance, respect qui s'inspire d'une expérience profonde — une telle connaissance de la souffrance peut être suggérée, mais non pas communiquée dans toute son ampleur ...

Peut-être faut-il regretter que la "théologie de la mélancolie" n'ait jamais été développée, car ce serait le seul moyen de parler profondément de la mélancolie. Mais l'essai de Guardini nous donne ce que nous ne pourrions guère attendre d'un système achevé: il nous initie au discernement de la tristesse qui tue et de celle qui rachète, au respect devant une souffrance qui annonce "la crise du pouvoir-vivre", le "point critique de notre situation humaine en général".

Le dépassement de la mélancolie ne peut se réaliser que devant la Croix, dans le travail et la prière. Pensons aux paroles de Saint Colomban, consumé de nostalgie en Ecosse, et soupirant après son Irlande: "tu dois prier jusqu'à ce que les larmes te viennent, tu dois travailler jusqu'à ce que les larmes te viennent". Ceux que la grande tristesse a touchés, ne s'en débarrassent plus jamais. C'est le secret de la grandeur, de la beauté, un des secrets de l'art. Il y a difficilement art sans mélancolie; rare aussi la foi qui aspire à la réalisation authentique, à la vérité vécue, sans avoir connu l'ombre de la mé-

lancolie. Nous ne pouvons mesurer ce que nous devons à la mélancolie et pourtant n'a-t-elle pas un mystérieux rapport avec le péché et avec la mort?

Le livre de Guardini nous est utile d'abord parce qu'il honore la souffrance la plus douloureuse pour l'homme et en indique le sens, ensuite parce qu'il inspire, devant un danger quasi-inévitable, mais non pas stérile, le courage nécessaire pour recourir aux forces religieuses et morales qui dépendent de la grâce.

Reinhold Schneider.

CHRISTENTUM UND HUMANISMUS

par V. E. von Gebstattel (1)

Ce petit livre, (il n'a pas 200 pages) fait beaucoup parler de lui en Allemagne. Le baron von Gebstattel, psychiatre de renom, y a rassemblé plusieurs essais, articles ou conférences.

L'humanisme désigne ici la tendance de ceux qui cherchent à comprendre l'homme sans prendre en considération ses "limites". Plus précisément dans le domaine de la psychologie et de la psychanalyse, l'"humanisme" est représenté par ceux qui, comme C. G. Jung, dont il est beaucoup question dans ce livre, ne considèrent que les "phénomènes" de la vie psychique, consciente et surtout inconsciente, et se désintéressent de l'existence ou de la non-existence d'un objet en dehors de ses représentations dans l'âme.

De ce point de vue, le christianisme s'oppose à l'humanisme, parce qu'il enseigne que l'homme, sa nature, sa destinée, ne se comprennent qu'en fonction de la limite qui est Dieu. Le dernier essai du volume, intitulé lui-même "christianisme et humanisme", précise les notions et nous livre les ressorts essentiels de la pensée de l'auteur, avec une sincérité que la simplicité de la forme ne rend que plus sensible.

Il faudrait beaucoup de place pour mettre en valeur tout ce que recèle ce petit livre. D'un certain point de vue, il est une critique de Jung, mais il est bien plus que cela. Gebstattel nous montre ce qui manque à l'image de l'âme humaine telle que la conçoivent les psychanalystes de l'école de Zurich. Ceux-ci acceptent pêle-mêle tout ce qui se présente dans l'inconscient. Pas de criterium, pas d'arbitre pour juger ce chaos. Le "soi" (Selbst) de Jung ne peut remplir cette fonction, car c'est lui-même qui produit tous ces phénomènes. On ne peut rendre compte de l'âme en restant à l'intérieur d'elle; ce qui manque à la conception de Jung, c'est la "personne", qui est à la fois "dans ce monde, mais non de ce monde"; c'est l'instance suprapsychologique qui est capable de faire un choix dans la profusion désordonnée et contradictoire fournie par l'inconscient.

(1) Verlag Ernst Klett -- Stuttgart 1947.

L'auteur examine aussi le problème des rapports entre la psychothérapeutique et la direction de conscience, ou de ce que l'on a appelé le "passage du confesseur au psychanalyste". Pourquoi l'homme moderne, même quand sa détresse est de nature religieuse, ce qui est fréquent, est-il la plupart du temps inaccessible à l'aide que pourrait lui offrir le "directeur de conscience"? Gebattel ne se contente pas de préconiser, pour le prêtre, l'acquisition de solides connaissances de psychologie et même de psychiatrie; ce sont des "prologomènes à une métaphysique de l'aide chrétienne" qu'il essaie de fournir. Ici encore, il constate qu'on ne peut trouver de solution valable, si l'on s'enferme dans le plan psychologique. Les complexes religieux qui se trouvent, comme le montre Jung, au fond d'un grand nombre de névroses, dépassent l'ordre psychologique et ne peuvent être résolus vraiment que sur un plan supérieur. Le monde moderne, même dans ses meilleurs efforts, manifeste trop souvent cette tendance purement "humaniste" à supprimer, à exterminer la maladie, la douleur, parce qu'il méconnaît leur nature et leur signification. Vouloir les supprimer, c'est bien souvent faire disparaître seulement des symptômes, tandis que le désordre qui en est la cause, la "lésion existentielle", s'enfonce plus profondément encore dans l'être. Il y a donc un consentement à la souffrance — bien différent de la résignation stoïque — nécessaire aussi bien chez celui qui a besoin d'aide que chez celui qui la donne; et ce consentement transcende le plan psychologique.

Il nous reste à parler de l'essai sur Stifter et de celui que l'auteur a intitulé "De profundis"; quoiqu'ils traitent de questions particulières, ils se rattachent cependant à l'ensemble par leur esprit et leur méthode.

Adalbert Stifter semble revenir à la surface dans la littérature allemande. S'il a eu, lui aussi, ses crises de jeunesse, son „Sturm und Drang", on trouve cependant, chez lui, comme une synthèse idéale des traits positifs du peuple allemand. L'exigence de l'absolu, la violence des passions, la fidélité totale, se retrouvent chez les personnages centraux de Stifter, au plus profond d'eux-mêmes, dans leur amour; mais, en même temps, ils ont cette exigence de vérité, cette discrétion, cet effort pour la maîtrise de soi, cette capacité de renoncement, où l'on sent l'influence latine et chrétienne. C'est un monde d'équilibre, de beauté, de noblesse, que nous trouvons chez Stifter; non qu'il ignore la réalité et ses laideurs; mais pour lui, le monde de la laideur, de l'impureté, le monde du mal n'est pas le monde vrai; il n'est pas, c'est du non-être, dirait un platonicien.

„De profundis" (automne 1947) répond à une interview du psychanalyste suisse C. G. Jung. Il s'agissait, dans les propos de Jung, de la responsabilité collective des Allemands dans les crimes nazis, vue sous l'angle de la psychanalyse. Ce problème de la responsabilité collective a été très débattu. L'article de von Gebattel me semble pourtant l'un des meilleurs, des plus

intelligents, qui aient été écrits sur ce sujet. Fidèle à sa méthode, il montre que le problème dépasse de beaucoup les limites de la psychologie et de la psychanalyse, et ne peut être résolu, ou du moins posé, que sur le plan ontologique.

"S'il y a un Buchenwald, il y a des démons", dit Jung. La faiblesse particulière du peuple allemand en face des "démons", dit Jung, tient à son manque de maturité. La psychologie du peuple allemand serait nettement une psychologie d'adolescence. C'est ce que veut dire Jung quand il parle de l'"infériorité générale" de l'âme allemande et de son "incroyable suggestibilité". S'il y a là-dedans quelque vérité, il faut cependant indiquer tout de suite qu'en s'enfermant ainsi dans le plan psychologique, il est impossible de toucher au vrai problème de la responsabilité. C'est ainsi que Jung peut espérer la "guérison" de l'âme collective allemande à l'aide de traitements psychanalytiques. Même à première vue, on sent combien pareille conception est superficielle.

Il faut retenir quelque chose des déclarations de Jung. Le peuple allemand se trouve sans doute, d'un certain point de vue, dans une période d'adolescence (et il y a après cette guerre des adolescents à figure de vieillards . . .). Il est bien vrai que l'adolescence est l'âge des entraînements violents, des enthousiasmes irraisonnés pour des "héros", pour des chefs, bons ou mauvais. L'équilibre n'est pas encore atteint entre les facultés, les instincts et l'intelligence; les contradictoires coexistent et des crises violentes ne sont pas rares. C'est sans doute ce besoin adolescent, et aveugle, du chef qui a conduit le peuple allemand à la catastrophe. Le Dr. von Gebattel espère que son pays, après avoir poussé si loin l'expérience fatale, saura trouver le Rédempteur, qui seul peut vaincre les démons.

C. C. L.

DER GEFANGENE GLANZ

Pages choisies de Paracelse

par Lothar Schreyer (1)

La figure de Paracelse nous apparaît aujourd'hui dans le vague d'une atmosphère de mysticisme cosmique, de philosophie de la nature, de panthéisme. On nous parle de lui dans l'histoire de la littérature allemande à propos de l'influence qu'il exerça sur Goethe, sur les penseurs de la fin du XVIII^e siècle allemand, et nous concluons facilement des disciples au maître.

En réalité, Paracelse fut un médecin, un savant, un grand chrétien. Profondément religieux, mais éloigné aussi bien du panthéisme de la Renaissance, que du protestantisme — né en 1493, il est contemporain de l'une et de l'autre — il nous

(1) Caritasverlag, Fribourg en Brisgau, 1948. 170 pp.

a laissé une oeuvre assez considérable sur les sciences naturelles, la religion, la médecine. Lotmar Schreyer en a extrait une sorte d'Enchiridion qui devrait prendre place dans la bibliothèque de tous les médecins modernes, mais qui fera également les délices et l'édification de tous les chrétiens.

On conçoit d'ailleurs que beaucoup de ses collègues aient eu intérêt à jeter sur lui la suspicion, et que, par ailleurs, ses cures merveilleuses l'aient fait passer aux yeux des simples pour un thaumaturge, voire un magicien... Il ne se lasse pas de blâmer le médecin cupide, malhonnête, vaniteux, souvent ignorant, qui pille les biens des malades et l'héritage de leurs enfants, dont le coeur, la main et la maison sont fermés aux indigents, qui mène grand train, habille sa femme comme une courtisane et élève ses enfants dans la vanité. Suprême imprudence, il s'en prend aux Tartuffes qui ne manquent ni Prime, ni Tierce, ni aucun office à l'église, au lieu de courir soulager les malades. Tout l'office du médecin a sa racine dans l'amour du Christ, dans le grand commandement de la charité, que Paracelse ne cesse de rappeler:

Mais il ne se borne pas à une éthique du médecin. Ses vues sur l'art de la médecine sont révolutionnaires. La médecine enseignée dans les écoles, qui repose sur l'autorité de Galien, et nullement sur l'expérience et l'étude de la nature, est en butte à ses attaques, et les succès du praticien provoquent, de la part de ses collègues, d'implacables jalousies. C'est la nature, il ne se lasse pas de le répéter, qui recèle les forces de guérison, et il faut veiller seulement à ne pas la contrarier et à écarter ce qui peut lui nuire. Sans cesse le médecin doit chercher à s'instruire par l'expérience, par l'étude du corps humain, des maladies, et des remèdes que recèle la nature, spécialement dans les plantes.

Cet aspect de l'oeuvre de Paracelse est essentiel pour la compréhension de tous ses écrits. Sur quelque sujet qu'il parle, on sent toujours le médecin, dont le grand désir est de guérir, de faire du bien aux hommes dans la charité du Christ. Il voit le mal, la méchanceté; mais jamais ses critiques ne sont des sarcasmes. Il ne manie même pas l'ironie; et quoique sa profession de médecin, son rejet de la médecine livresque, son étude de la nature puissent nous faire songer à Rabelais, son contemporain, il n'est rien de plus éloigné que ces deux esprits, au point qu'on ne songe pas même, au premier abord, à les comparer l'un à l'autre. Paracelæ est bien un Socrate, sérieux, honnête, profondément religieux; mystique, il n'apprécie d'ailleurs nullement l'esprit français qui s'exprime si bien chez Rabelais. Il est fier d'être Allemand, et l'esprit latin lui déplaît profondément. Cette fierté n'est d'ailleurs nullement du nationalisme, et disons que, par le lieu de sa naissance, il est Suisse et personnifie bien les solides qualités alémaniques, à la fois réalistes et mystiques.

Josef Pieper présente ces extraits avec une bonne introduction. Le texte est facilement accessible au lecteur moderne, sans avoir perdu sa saveur originale.

C.-A. C.

KONTAKTE

Erzählung von Alfred Mühr (1)

Le livre d'Alfred Mühr est un hommage émouvant rendu par un Allemand à la personnalité et à l'ardeur apostolique du Père Victor Dillard.

Le récit n'est coupé d'aucune dissertation ou méditation, mais de brèves notations suggèrent le sens profond des gestes et des attitudes. L'auteur a eu l'heureuse idée de nous présenter le Père Dillard dans sa vie quotidienne d'ouvrier, se contentant de mettre en relief l'inspiration sacerdotale et le magnifique dévouement qui animaient le Père. C'est donc un film très vivant qui se déroule sous nos yeux, mettant en contact avec le Père Victor ou avec l'ouvrier Gaillard, électricien aux usines de Wuppertal, des représentants très divers de l'espèce humaine, depuis le prisonnier russe électricien de métier et bon camarade jusqu'au directeur de l'usine, en passant par les types variés des travailleurs français, le juif allemand menacé du K. Z., la jeune ouvrière polonaise désespérée, le pianiste absorbé par sa musique, la secrétaire fascinée par la magie du nazisme, les policiers tour à tour paternes et grognons.

L'unité de ce récit admirablement conduit, c'est la forte personnalité du Père qui savait s'adapter à chacun et, malgré le surmenage d'un travail auquel ne l'avait pas entraîné sa vie d'intellectuel, dominer toutes les situations et trouver le chemin des âmes.

Tous les amis du Père Dillard reconnaîtront la justesse du portrait et diront à l'auteur leur gratitude. Il y a peut-être des hommes politiques qui méritent le nom d'europpéen. Ce n'est pas à nous d'en décider. On peut, je crois, donner ce qualificatif au Père Dillard en y comprenant toutes les beautés morales que l'idéal de l'Europe unie voudrait consacrer: le sens de l'universel, le respect des autres dans l'union et l'entraide, et enfin une recherche inlassable de la vraie grandeur de l'homme, que viendrait servir et non entraîner toute la richesse du progrès économique et scientifique. Cela, le Père Dillard l'a voulu pour les Allemands, pour les Polonais, pour les Russes, comme pour les Français. Il n'y avait pas de haine ni de ressentiment dans cet homme, même quand il discutait avec les représentants d'une mentalité hostile à la sienne, mais un amour passionné de ses frères, écho vibrant de son total amour de Dieu.

M. T.

(1) Verlag Schnell und Steiner - München.

STERN DER UNGEBORENEN

Ein Reiseroman

par Franz Werfel (1)

Dans son dernier roman, Werfel imagine ce que sera le monde dans 100.000 ans, et, dans une langue souple et brillante, nous en décrit les incroyables "progrès" et "conquêtes". Mais il s'agit pour lui moins de décrire les conquêtes techniques de la future civilisation, que d'esquisser le portrait de l'homme nouveau qui se dégage de ce monde "astromental". Au fond, ce livre de Werfel n'est pas un roman d'anticipation: bien qu'il s'efforce de nous donner des descriptions tantôt passionnantes, tantôt émouvantes, de ce monde futur, il se préoccupe surtout de l'homme de notre siècle: tantôt Werfel fait une critique vive et amère de son retard spirituel, tantôt il découvre les dernières conséquences de sa décadence morbide, aujourd'hui manifeste, et de sa civilisation artificielle, tantôt enfin il énonce des faits dont aucune époque et aucun "progrès" ne peuvent venir à bout. Si enviable que puisse paraître cet univers au premier coup d'oeil, Werfel prend soin de nous en dévoiler bientôt la stérilité spirituelle et presque physique; contre cette humanité artificielle, il dresse la révolution de la "jungle" et le soulèvement des conjurés "astromentaux", fatigués de leur propre fatigue: révolution au fond très proche de celle de notre siècle, mais qui finit par décevoir, comme le monde contre lequel elle se dresse.

Jusqu'à la fin du livre, et malgré l'allure preste et spirituelle du récit, on ne peut se défendre d'une impression: ce roman exhale par tous les pores un scepticisme qui incline au pessimisme, et une ironie lasse qui ne voit que la relativité de toute chose. Les problèmes humains les plus graves perdent leur profondeur existentielle et deviennent des amusements superficiels, car les observations souvent profondes de Werfel manquent de cohésion et ressemblent à des mottes de gazon arrachées par les eaux et entraînées dans le flot de la narration. Les données chrétiennes que Werfel connaît et vénère, sont parfois traitées de façon un peu particulière. Mais Werfel n'a jamais voulu être un Père de l'Église!

"Tous les motifs de l'histoire se reproduisent à un moment ou à l'autre" (p. 150) remarque une fois Werfel; ses hommes astromentaux et ses hommes de la jungle sont des êtres comme nous, capables de faire le mal. Mais capables également de s'élever jusqu'au bien. Aussi la fin du livre apporte-t-elle libération et consolation: le sacrifice refléurit parmi les hommes, la mort naturelle est à nouveau acceptée, et, dépassant l'artificiel et la décadence, s'ouvre l'éternelle porte qui donne aux hommes l'accès de l'avenir. A la fin, Werfel revient à un certain optimisme; au début il prétendait: "le monde est devenu de

(1) Wien 1949 — Bermann-Fischer — 714 pages — 49,80 Schillings.

cent mille années plus méchant, plus pécheur, c'est-à-dire plus éloigné de Dieu". Voici maintenant la seconde moitié de la vérité: "Le temps nous éloigne de Dieu, le temps nous en rapproche aussi, dans la mesure où nous nous éloignons du commencement de toutes choses pour aller vers la fin de toutes choses... (p. 708).

G. S.

"EUROPE-UNIE 1949-50"

Etudes pour la formation d'une conscience européenne (1)

Un livre important qui vient à son heure. Il suffit de parcourir son sommaire pour se rendre compte de son importance:

Le visage et l'âme de l'Europe — Figures européennes — Par-dessus les frontières — Etat actuel de l'Europe — etc.

Si le côté spirituel de l'Europe domine, l'aspect économique et politique n'en est pas pour autant négligé, et particulièrement remarquables sont les portraits de Winston Churchill, Robert Schuman et du Comte Sforza.

L'Allemagne qui, à l'époque de la parution de ce livre, n'était pas encore admise au Conseil de l'Europe siégeant à Strasbourg, est présente cependant par deux écrivains: Elisabeth Langgässer et Reinhold Schneider. Ce dernier parle de ses rencontres avec des oeuvres françaises. Ce qu'il dit vaut pour beaucoup de ses compatriotes. De Bernanos il écrit: "C'est Bernanos qui a exercé sur moi une influence décisive, grâce au courage inouï avec lequel il s'est attaqué au mystère des ténèbres et l'a dénoncé. La présence du Malin dans l'enceinte du sacré, le mystère de la sainteté confinant au tragique, la profondeur horrible de l'abîme qui s'ouvre dans notre âme, la part du diable en nous-mêmes: voilà la vérité d'hier et d'aujourd'hui. C'est pour cela que Bernanos est pour moi une figure vraiment historique"... Sa définition de l'esprit français est l'une des plus précises qui en furent données: "Le génie français a l'exigence de la vérité et de la sincérité, de l'observation la plus aiguë des réalités extérieures et intérieures, de cette clarté et de ce bon sens dans lesquels brûle le feu le plus pur. Indépendamment de tous les incidents regrettables dans le domaine de la politique, ces qualités coïncident avec le droit imprescriptible, immuable de l'esprit à voir régner dans le monde un ordre de choses pacifique."

La rubrique "l'Europe dans les textes", qui va de Pie XII à Emil Ludwig en passant par Valéry, Nietzsche, Renan,

(1) Editions Alsatia. Paris, Colmar 1949.

Coudenhove-Kalergi, complète au mieux les études plus longues des MM. Maurois, Bosc et Baltus.

Le livre "Europe-Unie 1949-50" se termine sur une "Petite bibliographie européenne" qui est la plus complète publiée jusqu'à présent. Elle est indispensable à tous ceux qui s'intéressent à la question européenne et ses nombreuses adresses facilitent beaucoup les échanges et les contacts.

J. F.

DIE ABBERUFUNG DER JUNGFRAU VON BARBY

par Gertrud von Le Fort (1)

A l'époque de la Réforme, l'église et le couvent de Sainte Agnès sont attaqués par des bandes de fanatiques, le jour de la Saint-Boniface, durant l'exposition solennelle des joyaux d'Empire. Les chefs de la bande sont ceux-là mêmes qui ont profité autrefois de la charité matérielle et spirituelle du couvent. Trente ans auparavant, ces mêmes hommes ont empli l'église de leurs prières. Devant leur forfait „nul abîme ne s'ouvrit, la foudre ne tomba pas; tout suivit son cours sans obstacle, tout se passa devant la face du doux Sauveur“.

L'exposition solennelle des joyaux d'Empire devait être une manifestation de la gloire extérieure de Dieu. Mais n'eût-il pas mieux valu montrer le mystère du Christ? L'action a son centre de gravité dans les dialogues entre deux femmes, l'abbesse et la vierge de Barby, jeune mystique du couvent qui rappelle Mechtilde de Magdebourg. L'abbesse est pour la gloire extérieure du Christ, pour l'action, pour l'autorité qui, facilement, chez elle devient domination. La vierge de Barby, en vraie mystique, accomplit l'oeuvre du Christ dont elle a été chargée: elle témoigne de la gloire de Dieu alors qu'elle en est abandonnée. Cet abandon de Dieu caractérise l'expérience mystique et trouvera un mystérieux accomplissement, quand la vierge de Barby sera tuée par l'un des brigands.

Mais elle meurt aussi pour ceux qui "ne savent pas ce qu'ils font", pour ceux qui ignorent le Christ et dans cette ignorance, il y a bien des degrés.

Dans la "Couronne des Anges", Véronique veut partager le sort d'Enzio abandonné de Dieu — mais elle dépasse là les bornes possibles pour un chrétien — de même la vierge de Barby devient ici, d'après les desseins de Dieu, "une soeur de Grewe Köppens et des siens", selon un thème cher à Gertrud von Le Fort: "Le monde abandonné de Dieu ne peut être sauvé que par l'abandon où se trouve Dieu lui-même".

Dans cette nouvelle parue pour la première fois en 1940, Gertrud von Le Fort laisse loin derrière elle toute représen-

(1) Einsiedeln 1948 — Benziger — 92 pages — Sfr. 6,60.

tation réaliste et psychologique; les personnages, en grande partie symboliques, se rapprochent du type, sans que disparaisse pourtant l'atmosphère poétique. C'est toute une théologie que Gertrud von Le Fort esquisse.

M. S.

CHRISTENTUM UND KULTUR

par Theodor Haecker (1)

Il faut savoir gré aux éditions Kösel d'avoir réimprimé dès 1946 un recueil qui avait depuis longtemps disparu des librairies allemandes. Ces huit essais d'inégale longueur ont été écrits entre 1923 et 1925. Theodor Haecker, en pleine possession de son génie, débute avec une lucidité presque prophétique les germes de la crise qui allait s'étendre sur l'Europe et dont, vingt ans plus tard, ses "Tag- und Nachtbücher" devaient peser les fruits amers.

Le divorce entre christianisme et culture provient d'une baisse de foi qui se traduit sur le plan philosophique par une distinction trop radicale entre objectivité et subjectivité et par un recours désespéré à l'irrationnel, au Schicksal. Mais Haecker ne condamne pas le subjectivisme pour tomber dans une synthèse facile qui subordonnerait la culture à la foi ou réciproquement. Le christianisme n'engendre pas une culture déterminée: il ne fait que l'animer, l'inspirer, la mener au-delà d'elle-même. L'oeuvre du Saint-Esprit est du domaine de l'invisible et du surnaturel. Les rapports de l'Eglise avec les cultures, les Etats, le monde sont d'ordre diplomatique et se traitent "de souveraineté à souveraineté".

Mieux encore que dans ces problèmes généraux, la finesse de Haecker s'affirme dans les études d'âmes qu'il consacre à Kierkegaard, Newman, Francis Thompson et Max Scheler. On ne sait alors ce qu'il faut le plus admirer du théologien, du penseur, du critique ou enfin du styliste: sa syntaxe rigoureuse unit la clarté à la vigueur, sinon à la passion du polémiste que fut toujours Haecker.

L'essai sur Scheler mérite une mention spéciale: Haecker y dénonce avec une étonnante sûreté les deux idolâtries symétriques: celle de la vie et celle de l'esprit. Ces pages sont particulièrement éclairantes à qui veut comprendre l'âme allemande d'aujourd'hui.

L.-A. B.

KRIEG UND FRIEDEN

Betrachtungen zu Krieg und Politik seit dem Jahr 1914

par Hermann Hesse (2)

Ce livre n'appartient entièrement ni à l'art, ni à la philosophie, ni à la littérature; c'est l'éternel "metanoëite" des voyants et des prophètes. Un livre de sagesse, simple et fort, qui, d'au-delà des frontières, s'adresse aux Allemands, un livre du sage de Montagnola, dédié à Romain Rolland, qui lutta pour

(1) Verlag Kösel, München et Kempten, 1946 — 288 pp.

(2) Suhrkamp-Verlag, vorm. S. Fischer - Berlin.